

68

TURABIAN ARAM

L'ÉTERNELLE VICTIME

DE LA

DIPLOMATIE EUROPÉENNE



1929

ETUDE DE M. J. J. J.

L'ÉTERNELLE VICTIME

DIPLOMATIE EUROPÉENNE

1130

TURABIAN ARAM

L'ÉTERNELLE VICTIME

DE LA

DIPLOMATIE EUROPÉENNE

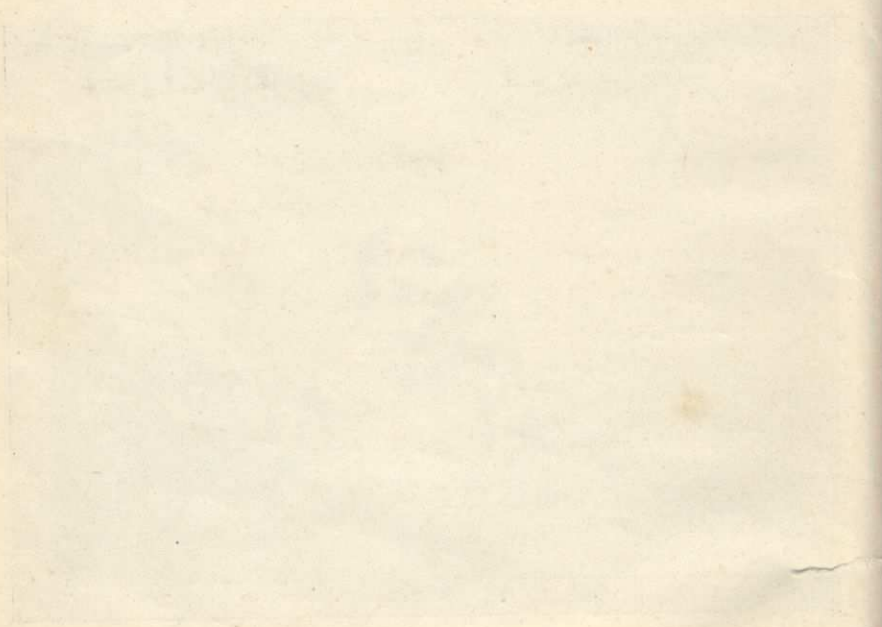


1929

L'ETERNELLE VICTIME

DE LA

DIPLÔMATIE EUROPÉENNE



1880

L'ÉTERNELLE VICTIME

DE LA

DIPLOMATIE EUROPÉENNE

SOUS LE PATRONAGE DES
ANCIENS VOLONTAIRES ARMÉ-
NIENS DES ARMÉES ALLIÉES

L'ÉTERNELLE VICTIME

DE LA

DIPLOMATIE EUROPÉENNE

SOUS LE PATROUGE DES
VÉTÉRANES VOLONTAIRES
DE L'ARMÉE ALLEMANDE

PRÉFACE

Nulle appréciation ne saurait mieux traduire l'importance de ce livre que celle de M. Marmarian, Président de « l'Association des Anciens Volontaires Arméniens de l'Armée Française », qui a bien voulu m'adresser la lettre suivante que je me fais un plaisir de publier :

Association des Anciens Volontaires Arméniens de l'Armée Française

(Article 1, Loi du 16 Août 1901)

SIÈGE SOCIAL : 53, Rue du Faub. Montmartre

Paris, le 5 Juillet 1928.

Monsieur et cher Compatriote,

Vous n'êtes pas sans connaître le concours particulièrement actif que M. Turabian a donné à la cause arménienne et à celle des alliés, notamment au cours de la Grande Guerre, en prodiguant aux volontaires arméniens son aide la plus efficace au point de vue matériel et moral.

L'Association des Anciens Volontaires Arméniens de l'Armée française, particulièrement désireuse de payer à M. Turabian son tribut de légitime reconnaissance, a décidé à l'unanimité, dans sa séance plénière du 29 juin dernier, de donner son patronage à un ouvrage de grand mérite qu'il compte publier sous le titre : « L'Eternelle Victime de la Diplomatie Européenne ».

L'Association s'est engagée en outre à placer 2.000 exemplaires de cet ouvrage.

Faisant appel à votre patriotisme, nous nous permettons de vous demander le nombre d'exemplaires que vous désireriez vous voir attribuer et vous serions particulièrement reconnaissants de bien vouloir faire parvenir le montant de votre participation à notre président, M. Marmarian, 52, avenue de Breteuil, à Paris.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Compatriote, avec tous nos remerciements, l'expression de notre considération la plus distinguée.

Le Président :

MARMARIAN.

Tout en remerciant chaleureusement l' « Association des Anciens Volontaires Arméniens de l'Armée Française », je crois de mon devoir d'élargir l'horizon et de mettre mon ouvrage sous le patronage des Anciens Volontaires Arméniens des armées alliées qui avaient comme chefs immortels : le général Antranik, le général Sempat, le général Torcom, le général Sebouh, Kéri, Hamasasp, Aram et bien d'autres encore.

REVUE

Le but de la Revue est de publier les travaux de la Société de la Revue de la France et de la Belgique, et de les faire connaître au public. Elle est destinée à servir de lien entre les deux pays et à leur offrir un forum commun pour la discussion des questions de leur intérêt commun.

Association des Anciens Volontaires Américains de l'Armée Française

SIÈGE SOCIAL : 52, Rue du Faubourg Montmartre

Le Comité de la Revue est composé de MM. [Noms] et de MM. [Noms].

Le Comité de la Revue a l'honneur de vous adresser par la présente le fascicule de la Revue de la France et de la Belgique, et de vous prier de vouloir bien le faire parvenir à son adresse.

Le Comité de la Revue a l'honneur de vous adresser par la présente le fascicule de la Revue de la France et de la Belgique, et de vous prier de vouloir bien le faire parvenir à son adresse.

Le Comité de la Revue a l'honneur de vous adresser par la présente le fascicule de la Revue de la France et de la Belgique, et de vous prier de vouloir bien le faire parvenir à son adresse.

Le Comité de la Revue a l'honneur de vous adresser par la présente le fascicule de la Revue de la France et de la Belgique, et de vous prier de vouloir bien le faire parvenir à son adresse.

Le Comité de la Revue a l'honneur de vous adresser par la présente le fascicule de la Revue de la France et de la Belgique, et de vous prier de vouloir bien le faire parvenir à son adresse.

AVANT-PROPOS

L'annonce de la publication de « L'Eternelle Victime de la Diplomatie Européenne » a donné lieu à une discussion passionnée parmi quelques gros bijoutiers de la rue Lafayette, à Paris. A peine avais-je jeté une pierre dans la mare aux grenouilles, aussitôt j'étais devenu le point de mire des flèches empoisonnées, de l'intimidation, de la flatterie; rien n'a fait défaut pour me faire fléchir, même une importante somme m'a été proposée si je consentais à apporter un certain changement dans le texte de mon ouvrage. J'ai répondu à ces messieurs que ma conscience n'était pas une marchandise destinée à être mise aux enchères.

Quelques personnes soumises aux influences étrangères m'ont écrit en me reprochant le choix du titre et elles croient, dans leur apparente naïveté, que l'entière responsabilité de la perte de la cause arménienne revient exclusivement à la Délégation Arménienne.

Certainement, notre Délégation a sa part de responsabilité dans notre échec politique, mais la plus grande responsabilité incombe à la Diplomatie européenne. Je reproche seulement à notre Délégation, par ses volte-face continuelles, d'avoir donné un semblant de raison et une apparente justification à la diplomatie des grandes puissances concernant la malheureuse Arménie.

Les innombrables lettres de félicitations que j'ai reçues de toutes les classes de la société arménienne justifient amplement le titre que j'ai choisi et, ne voulant me perdre dans des commentaires inutiles, je vais soumettre à l'appréciation de l'opinion publique les faits tels qu'ils se présentent suivant leur ordre chronologique :

En 1878, les armées russes victorieuses campaient aux portes de Constantinople, à San-Stefano. Le grand-duc Nicolas avait établi son quartier général dans la maison d'un notable Arménien, M. Dadian, ayant auprès de lui le général Ignatieff, ambassadeur de Russie à Constantinople.

A la suite d'une démarche de Mgr Varjabedian, patriarche arménien, au quartier général russe, l'article 16 a été introduit dans le traité de San-Stefano qui garantissait la sécurité des Arméniens dans l'empire ottoman. Dans cette circonstance, M^{lles} Malvino et Fortunée Dadian ont été d'un concours précieux pour la réussite de cette démarche. Donc, le traité de San-Stefano a été signé au mois de mars 1878 entre la Russie et la Turquie.

Le sultan Hamid, consterné, tout en larmes, se préparait à quitter Constantinople pour Brousse. C'est dans ces moments particulièrement critiqués pour l'empire ottoman que l'escadre anglaise franchissait les Dardanelles et jetait l'ancre devant Constantinople. Par ce coup de force, l'Angleterre annulait le traité de San-Stefano et conduisait les Russes au Congrès de Berlin.

L'article 61 du traité de Berlin remplaçait l'article 16 du traité de San-Stefano et la Grande-Bretagne, en échange de ce grand service rendu à la Turquie, recevait l'île de Chypre. De ce fait, l'article 61 était condamné à rester lettre morte.

A cette époque, Lord Salisbury occupait la fonction de ministre des Affaires Etrangères dans le Cabinet de Beaconsfield. Lord Salisbury, par une note officielle aux grandes puissances, avait attiré leur attention principalement sur l'inconvénient de l'existence de l'article 16 dans le traité de San-Stefano, mais, sur les démarches pressantes de la Délégation de Mgr Krimian, le représentant de l'Angleterre consentait à faire introduire l'article 61 dans le traité de Berlin, tout en sachant que son exécution était tout à fait problématique.

Voilà maintenant le contenu de l'article 61 :

« La Sublime-Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les réformes et les améliorations exigées par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens.

« Elle donnera périodiquement connaissance des mesures prises à cet effet aux puissances qui en surveilleront l'application. »

Le traité de Berlin a été signé le 13 juillet 1878 par les puissances suivantes : Angleterre, Allemagne, Autriche, France, Italie et Turquie.

Depuis 1878, l'article 61 du traité de Berlin, au lieu de garantir la sécurité des Arméniens dans l'empire ottoman, procurait un excellent prétexte aux grandes puissances civilisées pour arracher au Sultan-Rouge (d'après le qualificatif de Gladstone), à tour de rôle, des concessions fructueuses et cela au prix du sang arménien.

En 1895, les puissances présentaient à la Sublime-Porte un statut de réformes pour les six départements arméniens et exigeaient au moins apparemment son exécution. Le Gouvernement du tsar devenant du coup le protecteur du sultan par l'intermédiaire de son ambassadeur Nélidoff, lui conseillait de ne pas donner suite à la demande des puissances et d'administrer une bonne leçon aux Arméniens. Les massacres de 1895 et 1896 sont le résultat de cette protection. Le sultan, protégé par le tsar, comptant sur l'appui de son ami Guillaume II, faisait assassiner 300.000 Arméniens, et aux démarches pressantes des Arméniens, l'Angleterre répondait qu'elle ne pourrait pas envoyer ses bateaux de guerre sur le mont Ararat pour protéger nos compatriotes, comme si la présence d'un seul croiseur devant le palais du sultan n'eût pas suffi pour mettre fin à une

boucherie immonde. Plus tard, en 1909, quand les Jeunes-Turcs sont arrivés au pouvoir, ils avaient découvert dans les coffres-forts du Sultan-Rouge une liste d'ambassadeurs qui recevaient de lui des appointements princiers pour prix de leur silence autour des assassinats en masse en Arménie.

En 1915, les Jeunes-Turcs, profitant de la confusion de la Grande Guerre et sous l'inspiration de leurs professeurs allemands, ont procédé méthodiquement à l'extermination du peuple arménien. La diplomatie allemande a assisté en spectatrice indifférente au plus monstrueux crime de l'histoire.

En 1919, les troupes anglaises occupaient la ville d'Alep (Syrie). Un ordre mystérieux ordonnait aux Arabes d'assassiner les Arméniens pendant deux heures (système Abdul-Hamid) et les troupes anglaises, consignées dans leurs casernements, attendaient l'expiration du délai fixé pour intervenir. C'était juste le moment où le Conseil Suprême s'occupait du sort de l'Arménie et du mandat à attribuer.

En 1920, les troupes françaises victorieuses quittaient la ville de Marache (Cilicie), laissant les 18.000 Arméniens à la merci de leurs ennemis. Un ordre de retraite fut donné sans aucune nécessité stratégique, ON NE SAIT PAR QUI (!!!), EXÉCUTÉ A LA LETTRE, ON NE SAIT POURQUOI (!!!) et le général Brémond, ancien gouverneur de Cilicie, laisse ce point dans l'obscurité dans son livre sur l'Arménie. A la même époque, la ville de Hadjin (Cilicie), assiégée, demande des secours d'Adana et pendant huit mois on endort les défenseurs arméniens de Hadjin par des promesses d'envoi de renforts. Au bout de huit mois, manquant de munitions, la population de Hadjin subit le sort de Marache. Où sont les coupables ? personne ne s'en préoccupe. Trente mille Arméniens de plus ou de moins, est-ce que cela vaut vraiment la peine de s'en occuper (!!!) ? La diplomatie a d'autres chats à fouetter que de se fatiguer les méninges pour de pareilles futilités !!!

J'ai réservé le bouquet pour la fin, pour terminer la nomenclature de cette sinistre comédie. En 1922, au mois d'août, les escadres de nos grands alliés de la guerre sont alignées devant le port de Smyrne; elles occupent pour ainsi dire les premières loges pour assister à une fantasia. Personne n'est absent : l'Amérique, l'Angleterre, la France, l'Italie forment une escorte d'honneur pour l'entrée triomphale de Mustapha Kémal à Smyrne à la tête de ses bachibouzouks. Les Turcs veulent fêter dignement leur victoire facile, obtenue grâce à l'appui des trois grandes puissances. Des milliers de têtes grecques et arméniennes tombent, les plus jolies filles et les plus belles femmes sont enlevées à destination des harems turcs. On incendie, on assassine, on viole sans se gêner. Les lamentations de toute une ville et d'une ville européenne n'ont pas le don d'émouvoir les représentants du monde civilisé.

Le Gouvernement français, pour l'honneur de la France, envoie des

ordres à l'amiral commandant l'escadre française devant Smyrne, en vue de débarquer des marins pour protéger les chrétiens, en parfait accord avec les Anglais. Nos amis anglais ne bronchent pas; ils se souviennent du Tchanak et veulent à tout prix leur revanche, mais il nous est permis de demander en quoi les Arméniens et les Grecs de Smyrne étaient fautifs dans l'affaire du Tchanak. Était-il juste de faire supporter les tristes conséquences d'une perpétuelle jalousie entre les grandes puissances aux populations innocentes de Smyrne ? SMYRNE n'est plus et l'Albion est satisfaite.

Un cardinal français, l'évêque d'Orléans, Mgr Touché, disait en 1917, en l'église de la Madeleine, à Paris : « Si, après cette guerre, les Alliés n'accordaient pas à l'Arménie son indépendance; si les Arméniens faisaient sauter Constantinople à la bombe, moi, le serviteur de l'Eglise, je leur donnerais l'absolution ». Je m'empresse de dire que nous autres, les Arméniens, nous n'avons aucune intention de faire sauter Constantinople à la bombe, mais, après avoir sacrifié un million des nôtres à la cause de nos grands alliés de la guerre, nous sommes en droit de leur présenter de très modestes revendications en attendant qu'un jour justice soit rendue au peuple arménien, concernant sa vie nationale indépendante.

Parmi nos alliés de la guerre, la France est le seul pays (à part la Grèce), qui nous donne l'hospitalité de son territoire et elle est peut-être la seule puissance qui ressente l'injustice commise vis-à-vis du peuple arménien. Quant à nous, tout en restant respectueux des lois de la République, qu'il nous soit permis de faire remarquer que sur la tête de chaque Arménien l'épée de Damoclès reste suspendue comme une perpétuelle menace. Il suffit souvent de la moindre faute commise inconsciemment pour qu'un décret d'expulsion soit prononcé sur l'avis d'un commissaire et quelquefois d'un simple agent; d'autre part, nos compatriotes rencontrent des difficultés insurmontables pour voyager d'un pays à l'autre, à cause de l'absence d'un passeport. Nous prions donc très respectueusement le Gouvernement de la République Française de donner à sa généreuse hospitalité une forme plus étendue et plus en rapport avec la situation exceptionnelle du peuple arménien. Nous nous permettons de faire cette remarque, étant convaincu que la France est le seul pays qui soit disposé à écouter nos doléances et à nous accorder, comme toujours, sa paternelle protection.

Avant de terminer cet avant-propos, une explication s'impose : on a l'habitude, en Europe, de reprocher aux Arméniens de se laisser massacrer par les Turcs, sans se rendre compte dans quelles circonstances ces massacres se produisent. Avant de procéder à des tueries en masse les autorités turques appellent sous les drapeaux les réservistes; en outre, elles distribuent clandestinement à la population turque des armes et des munitions. Il est interdit à un Arménien de posséder la moindre arme, même un couteau d'une certaine dimension. Des perqui-

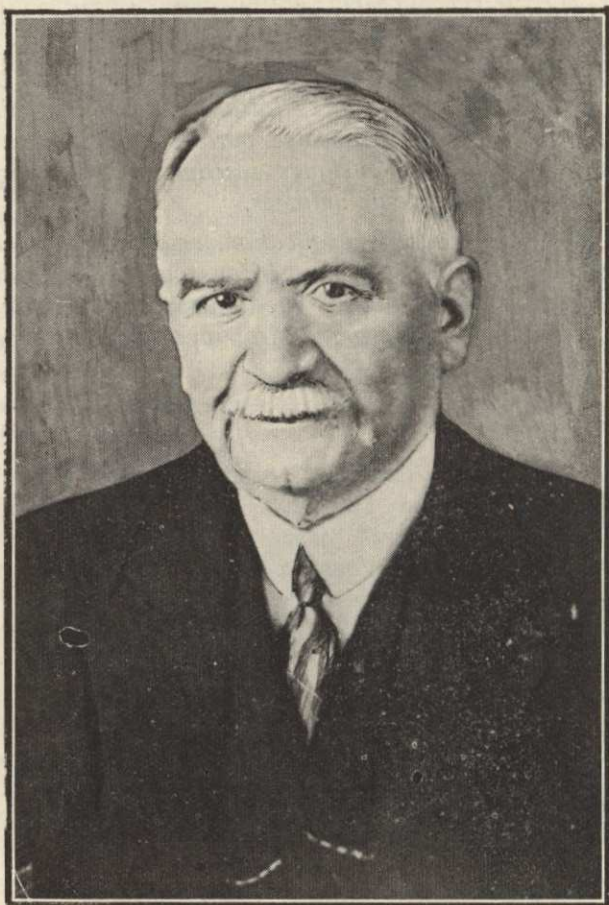
sitions périodiques s'effectuent dans les maisons arméniennes en vue de confisquer tout objet susceptible de servir d'arme. Nous aurions bien voulu voir à notre place nos amis européens, pour mettre un peu à l'épreuve leur courage.

En Cilicie, le lieutenant Perroux et quarante soldats français prisonniers de guerre des Turcs ont été attachés sur les rails de chemin de fer, arrosés de pétrole et brûlés vifs. Aux Dardanelles, quatre cents soldats français, après leur désarmement, ont eu le même sort peut-être dans des conditions plus humiliantes, sans parler des prisonniers de guerre à Césarée que les Turcs faisaient mourir de faim d'après les récits faits à la presse française par les soldats délivrés après l'évacuation de la Cilicie. Quelques rescapés de ces bagnes turcs n'avaient même pas la force de marcher.

J'espère bien qu'après cette explication, on ne nous accablera plus de reproches qu'en réalité nous ne méritons pas, et la Grande Guerre a prouvé largement qu'au point de vue de la valeur militaire, le soldat arménien peut supporter la comparaison avec n'importe quel soldat d'Occident.

TURABIAN ARAM.





S. E. M. DOUMERGUE
Président de la République Française

*Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant
des sots, bravant les méchants, je me presse de rire
de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer.*

BEAUMARCHAIS.

- L'Arménie et la Turquie -

En 1909, le Sultan Rouge venait d'être détrôné, les Jeunes-Turcs étaient au pouvoir, un vent de fraternité apparente soufflait parmi toutes les races composant l'Empire Ottoman. Les « hodjas » et les prêtres arméniens s'embrassaient dans les rues de Constantinople aux acclamations de la population. La tyrannie hamidéenne était définitivement écrasée. La Jeune-Turquie prenait les rênes de l'Etat, promettant aux différents éléments l'égalité absolue devant la loi. Pendant que ce grand événement se produisait à Constantinople au milieu d'un enthousiasme délirant, sur les instructions secrètes du pouvoir central, les troupes arrosaient de pétrole les quartiers arméniens d'Adana, y mettaient le feu et fusillaient impitoyablement les rescapés de l'incendie. Cette ignoble boucherie coïncidant avec la chute d'Abdul-Hamid, les Jeunes-Turcs avaient un prétexte facile pour faire tomber la responsabilité du massacre sur l'ancien régime, mais, au fond, personne n'était dupe de cette sinistre comédie. Avec le changement de régime la même politique continuait avec plus de ruse et plus d'hypocrisie à l'égard des populations chrétiennes.

Le département d'Adana étant habité en grande partie par des Arméniens, les Turcs, pour la réalisation de leur projet d'avenir, ont profité de la confusion du changement de régime pour commettre cet acte inhumain et barbare. Depuis, ils n'ont laissé échapper aucune occasion propice pour donner libre cours à leurs desseins criminels; hommes, femmes et enfants ne trouvaient aucune grâce devant l'appétit sanguinaire de ces vautours à face humaine, qui avaient la soif du sang chrétien et surtout du sang arménien.

Le lendemain de l'établissement de leur soi-disant Constitution et des massacres d'Adana, ils ont eu l'impudence d'envoyer en France une délégation officielle de 80 membres, quoique secrètement ils eussent déjà partie liée avec l'Allemagne et attendaient la première occasion pour poignarder la France dans le dos. C'est pour l'exécution de cette sinistre besogne qu'ils venaient préparer le terrain propice à un emprunt de cinq cents millions. A la veille de la déclaration d'

guerre, ils avaient même touché la moitié de cet emprunt, ce qui leur permit d'acheter des armes et des munitions en Allemagne et de les employer contre la France, leur bienfaitrice, au cours de la Grande Guerre.

Quand cette délégation arriva à Marseille, au risque d'être mal jugé par les autorités locales, je fis distribuer sur leur passage vingt mille exemplaires d'une protestation encadrée de noir, montrant au peuple français la vraie figure de ces brutes. A la suite de cette manifestation, les officiers avaient quitté leur uniforme et les pachas leur fameux fez, par crainte d'une hostilité ouverte de la population marseillaise.

Le consul général de Turquie à Marseille, Hakki-Bey, m'avait envoyé son vice-consul, M. Marko Cohen, pour me supplier de ne rien publier contre la Délégation et de vouloir bien faire partie du Comité de réception organisé sous les auspices de la Chambre de Commerce de Marseille.

Comme j'avais repoussé avec dégoût cette invitation déplacée, il faisait une démarche auprès de M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, en vue de mon arrestation. Toutes ces tentatives ne m'avaient pas empêché de faire distribuer ma protestation.

Il est malheureux d'avouer que quelques notables de la colonie arménienne avaient eu le cœur d'assister au banquet donné aux Chartroux, en l'honneur des assassins de leurs frères et ils s'étaient solidarisés avec le consul de Turquie pour me faire mettre à la raison par les autorités de la Ville. Depuis cette époque, une hostilité sournoise a toujours existé contre moi de la part de ces gens qui ne manquaient aucune occasion de me discréditer auprès du peuple arménien, leur médiocrité morale et leur manque de prestige ne leur permettant pas de jouer le même rôle auprès du peuple français.

J'avais fait vœu de défendre les droits du peuple arménien en France, mais non de servir les intérêts personnels de quelques notables. Le devoir des richards arméniens de Marseille était de me soutenir dans mes efforts patriotiques, mais non pas de faire surgir des difficultés à chacun de mes pas, poussés purement par une mesquine jalousie tout orientale. Nous suivons, ces messieurs et moi, deux routes différentes, c'est pourquoi nous ne sommes pas faits pour nous entendre. Ils disent : « Nos intérêts avant tout ». Moi je leur réponds : « Avant tout, le peuple et la sauvegarde de ses intérêts, notre personne doit s'effacer devant cette nécessité supérieure; quand on n'a pas l'étoffe pour se dévouer au bien public en négligeant ses intérêts personnels, on doit s'écarter de la masse et ne pas jouer la comédie du patriotisme à bon marché. Dans ce cas, ils doivent ignorer le peuple comme le peuple les ignore dans leur somptueuse solitude ».

Voici maintenant la proclamation lancée à l'occasion de l'arrivée en France de la Délégation turque :



Le Général GOURAUD

le glorieux mutilé, commandant militaire de Paris, ancien haut-commissaire de la République Française en Syrie et en Cilicie.

A LA DEPUTATION OTTOMANE

Messieurs,

Le Sultan Rouge est détrôné lors de l'entrée à Constantinople de votre armée constitutionnelle. On envoie à Adana pour pacifier le pays une dizaine de bataillons de l'armée d'occupation. Ces troupes, mandées par des gens animés d'intentions civilisatrices, pétrolent les maisons arméniennes, y mettent le feu, tandis que des guerriers, crânement campés aux carrefours des rues, canardent à bout portant les rescapés.

Sous la pression de l'opinion publique arménienne de Constantinople, la Chambre fait procéder à une enquête officielle. Deux députés, l'un arménien, l'autre turc, sont chargés de cette mission. Le député arménien de Rodosto, Babikian, meurt empoisonné la veille de la lecture de son rapport; cependant, le député turc observe un mutisme de circonstance. Les deux rapports officiels restent lettre morte. Les principaux coupables, au lieu d'être châtiés, sont encouragés : ainsi, Adi-Bey, mustachard du ministre de l'Intérieur, est maintenu après avoir lancé la fameuse dépêche : « Epargnez les étrangers », dépêche qui constitue un ordre significatif.

Des députés arméniens, Zohrab, de Constantinople; Vartkès, d'Erzeroum, sont chargés de demander des explications. Aucun de ces représentants ne peut articuler ses raisons devant une Chambre qui leur est d'avance hostile et où jeunes et vieux pactisent pour faire taire la vérité. Messieurs les Turcs, vous ne trompez personne autre que vous-mêmes. Vous avez approuvé les auteurs principaux de ces massacres en les couvrant de votre haute protection. Nous vous défions de démentir ou seulement d'amoindrir les faits d'authenticité historique que nous apportons ici.

Zohrab et Vartkès ont été assassinés en 1915 sur l'ordre du gouvernement turc pendant la déportation des intellectuels arméniens de Constantinople, ainsi que tous les intellectuels.

Le passage du prince Sébaheddine à Marseille, le seul homme d'Etat turc aux idées réellement libérales, coïncidait presque avec l'arrivée de la Délégation turque en France. Le prince Sebaheddine était le neveu du sultan, mais étant l'adversaire de la politique de son oncle, il s'était réfugié en France et n'avait pas craint de blâmer publiquement les massacres d'Arménie.

A l'avènement de la Constitution, il était considéré comme le grand chef qui allait introduire en Turquie les principes des grandes nations civilisées. A son retour de Paris, une délégation de la colonie arménienne de Marseille s'est portée à sa rencontre à la gare Saint-Charles. Le prince, touché de cette réception, a manifesté le désir de m'avoir à déjeuner avec le prêtre arménien Mantagouni ; sans me laisser influencer par l'honneur de me trouver à la table d'un prince du sang,



Le général BREMOND
ancien gouverneur de la Cilicie

je n'ai pas craint de lui faire remarquer que les belles paroles ne nous suffisaient plus et que le premier acte d'amitié de la Jeune-Turquie envers la Jeune-Arménie devrait être de livrer au poteau d'exécution les principaux coupables de la tragédie d'Adana.

Lors de la réception de la Délégation arménienne à bord du navire, le prince, qui accompagnait la dépouille mortelle de son père à Constantinople, jura sur son cercueil que justice serait rendue au peuple arménien et qu'une ère nouvelle de bonheur et de prospérité était ouverte devant nos deux peuples désormais fraternellement unis. Le prince Sebaheddine voulut rester fidèle à sa promesse, mais il se heurta à la résistance organisée des autres chefs de Jeunes-Turcs, Ahmed-Riza, Talaat, Enver, Djavid, Mahmout-Chefket, qui réussirent à la longue à disqualifier auprès des Turcs le seul homme de cœur qui se trouvait parmi eux, en faisant croire aux Turcs que le prince était vendu aux chrétiens ; dégoûté de tant d'intrigues et craignant un attentat contre sa vie, il se retira une seconde fois à Paris où nous croyons qu'il habite actuellement. Avec la retraite du prince Sebaheddine l'espoir d'une entente turco-arménienne s'évanouissait, et les Jeunes-Turcs, débarrassés de l'humanitarisme de cet homme de cœur, mettaient tout en œuvre pour continuer l'action néfaste commencée pendant le règne du Sultan Rouge, qui visait à la complète extermination du peuple arménien acquis aux idées libérales de la démocratie européenne. La Grande Guerre leur a fourni l'occasion inespérée pour eux de faire de l'Arménie turque un vaste cimetière avec la complicité tacite de leur alliée, l'Allemagne. Par conséquent, les Arméniens, fixés sur les intentions de la Turquie à leur égard, ne pouvaient demeurer de simples spectateurs pendant la conflagration générale. Leur place, à l'ouverture des hostilités, était désignée d'avance à côté de la France et de ses alliés, avec l'espoir que la victoire de ces grandes alliées rendrait l'indépendance à l'Arménie et mettrait fin, une fois pour toutes, au martyre séculaire de leur race. Cette conviction avait poussé la colonie arménienne de Marseille à lancer un appel à nos compatriotes en faveur de la France et de ses alliées. Nous publions ci-dessous le texte de cet appel qui fut publié en son temps dans les journaux français et dans toute la presse arménienne.





ZARIFIAN

mutilé, Croix de guerre, Médaille militaire, Légion d'honneur au titre militaire.

Né à Arabkir. Blessé le 28 septembre 1915; blessé une deuxième fois le 17 avril 1917, aux deux jambes, amputé de la jambe gauche.

Motifs de la citation. — Zarifian Jacques, soldat au 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger.

« Engagé volontaire pour la durée de la guerre, tout jeune soldat, a été blessé au début du combat, s'est pansé sommairement et a réjoint son unité avec laquelle il a combattu jusqu'à la fin de l'action, refusant énergiquement de se faire évacuer. »

APPEL AUX ARMÉNIENS

L'Alsace et la Lorraine sont les victimes de la brutalité allemande; de même, l'Arménie est la victime de la brutalité turque. Notre admiration et notre profonde sympathie sont acquises à la France, l'éternelle protectrice de tous les peuples opprimés.

L'Arménie n'oubliera jamais les efforts de la diplomatie française dans les circonstances les plus délicates pour arracher nos compatriotes aux yatagans des assassins professionnels, les chers protégés de Guillaume II.

L'heure du châtiment a sonné pour les grands criminels; la justice, sous la protection du drapeau tricolore, est en marche, le Coq Gaulois chante fièrement, le clairon français sonne la délivrance des peuples opprimés. Guillaume II frémit sur son trône, lui qui était venu cyniquement, le lendemain des hécatombes arméniennes, pour serrer la main et pour se solidariser avec le plus grand assassin du monde, le Sultan Rouge, dans l'égorgeement d'un peuple entier sans défense.

Bismarck, plus cynique que son maître, pour lequel les cadavres des 300.000 Arméniens ne valaient pas les os d'un soldat poméranien, voyant la fin de l'hégémonie allemande, fait des grimaces dans sa tombe maudite.

Les Arméniens russes, dans les rangs de l'armée moscovite, feront leur devoir pour venger l'insulte faite sur les cadavres de nos frères; quant à nous, Arméniens sous la domination de la Turquie, aucun fusil d'Arménien ne doit partir de nos rangs contre les amis et les alliés de la France, notre seconde patrie.

La Turquie mobilise, elle nous appelle sous les drapeaux sans nous dire contre qui.

Contre la Russie ? Allons donc, ce n'est pas nous qui irons tirer contre nos propres frères du Caucase, contre les Etats balkaniques pour lesquels nous n'éprouvons que de la sympathie. Jamais! Messieurs les Turcs, vous vous êtes trompés d'adresse; n'oublions pas le passé, sans être sûrs encore de l'avenir.

Arméniens, la Turquie vous appelle sous les drapeaux sans vous dire contre qui; engagez-vous comme volontaires dans les rangs de l'armée française et de ses alliées, pour aider à écraser l'armée de Guillaume II, dont les rails de chemin de fer reposent sur les cadavres



B. A. HANDJIAN

né à Constantinople. Engagé volontaire dans la marine française avec le grade de commissaire auxiliaire. Interprète de 2^e classe, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, officier de l'Instruction publique, médaille d'argent de la Mutualité, officier du Nichan Iftikar de Tunisie, officier de l'ordre de St-Sava de Serbie, etc., etc. Secrétaire de l'Association des Anciens Combattants étrangers de l'armée française. Nommé depuis quinze ans traducteur-juré près le tribunal civil de la Seine pour les langues orientales. M. Handjian est le cousin germain de notre poétesse nationale, Mme Herante ASSADOUR (Sibil).

de nos 300.000 frères. Ces concessions sont le prix de l'assassinat du peuple arménien. Vive la France ! Vive l'Arménie !

Pour les signataires :

Le Délégué,

TURABIAN Aram.

Cet appel a été signé par les personnes suivantes :

- CHAHLAMIAN, 15, rue Longue-des-Capucins ;
GULESSERIAN, 7, rue Estelle ;
GHAZARIAN V., 36, rue des Phocéens ;
CHAHINIAN N., 83, rue Breteuil ;
MOUTAFIAN Simon, 77, rue d'Aubagne ;
TOROSSIAN Yervante, 20, rue Longue-des-Capucins ;
ZAMARIAN Pierre, 8, rue Chevalier-Roze ;
EZEGHELIAN G., 2, rue Halle-Delacroix ;
TOROSSIAN Yéghiché, 17, place Alexandre-Labadié ;
HOVNANIAN K., 5, rue Saint-Cannat ;
MINASSIAN M., 5, rue Saint-Cannat ;
KEUSSEYAN M., 16, rue de la Mûre ;
KEUSSEYAN S., 16, rue de la Mûre ;
HADJINIAN B., 23, rue Belsunce ;
HADJOLIAN H., 42, rue Sainte-Barbe ;
BALIAN Y., 30, rue Chevalier-Paul ;
KETANDJIAN S., 6, rue de la Providence ;
DEROHANESSIAN H., 3, rue Tapis-Vert ;
AZBIGIAN A., 1, rue Cuiraterie ;
BOGHOSSIAN H., 17, rue Bernard-du-Bois ;
ZAMARIAN M., 8, rue Chevalier-Roze ;
MERDJIAN Grégoire, 21, rue de l'Arbre ;
MOUTAFIAN Mardik, Saint-Just ;
SIROUNIAN Nichan, 55, rue de Lodi ;
PANOSSIAN L., 22, rue de la Guirlande ;
BARONIAN H., 22, rue de la Guirlande ;
ANOUCHIKIAN S., 20, rue Saint-Augustin ;
ANANIKIAN M.,
NESSIKIAN M., Canet ;
ALEXANIAN H., 80, Grand'Rue ;
TCHIBOUKIAN L., 21, rue Thubaneau ;
CARAYAN Arthur, 8, rue Chevalier-Roze ;
VARTANIAN O., 84, boulevard du Musée ;
DERMANOUKIAN O., 4, rue Chevalier-Roze ;
KALOUSTIAN Antoine, 65, rue de la Joliette ;
SALERIAN H., 13, rue Molière ;



M. MARMARIAN

(52, avenue de Breteuil, Paris)

Avocat à la Cour d'Appel

MARMARIAN Hampartzoum, sergent, croix de Guerre, décoré de la médaille de Bravoure Serbe, pour acte de courage lors de l'occupation de la ville de Monastir. Attaché à l'Etat-Major de Salonique.

Président de l' « Association des Anciens Volontaires Arméniens de l'armée française ».

SALERIAN A., 13, rue Molière ;
GADARINIAN A., 11, rue Dieudé ;
MOURAD Beghian, 14, rue Gourjon ;
SAHAKIAN Léon, 340, boulevard National ;
TCHORLOUTZIAN, 14, rue des Graffins ;
TCHOBOIAN Meguerditch, 48, rue Mazenod ;
TCHALIMIAN,
KETENDJIAN S., 6, rue de la Providence ;
DERMANOUKIAN Hovannès, 7, rue Chevalier ;
CROUBALIAN Paul, 30, rue Curiol ;
DULGUERIAN H., 19, rue Adolphe-Thiers ;
MAKSOUH H., 63, rue de la République ;
KEMALÉDIAN Herante, 40, rue des Dominicaines
KIBRIZLIAN Garabed, 11, rue de Belloi ;
ANANIKIAN Yervante, 30, rue Mazenod ;
MAGARIAN Magar, 26, rue Fongate ;
CHALIAN Vartan, 60, boulevard Vauban ;
CHALLIAN Stépan, Saint-Julien « La Saison » ;
GUDENIAN,
EUZBEKIAN Grégoire, 2, rue Puget ;
ARTINE Tatios, 1, rue de la Lune-d'Or ;
AVEDISSIAN Arménak, 1, rue de la Lune-d'Or ;
HAZARABÉDIAN Yervante, 30, rue Mazenod ;
NALBANDIAN Raphaël, 30, rue Mazenod ;
GARABÉDIAN Ohannès, 30, rue Mazenod ;
DJAFFERIAN Khatchadour, 1, rue Chevalier-Paul ;
KONDJOIAN Avedis, 1, rue Chevalier-Paul ;
BEDROSSIAN Parsegh, 30, rue Mazenod ;
SOBUKIAN Ardachès, 30, rue Mazenod ;
ATHANASSIAN Arménak, 30, rue Mazenod ;
BALOUKDJIAN Sahak, 19, rue de la Palud.

LES VOLONTAIRES ARMÉNIENS SUR LE FRONT FRANÇAIS

La publication de cet appel provoqua un vif mouvement d'enthousiasme parmi le peuple arménien. Plus de cinq cents volontaires arméniens, de Paris et de Marseille, s'enrôlent sous les drapeaux français. Il serait utile de faire remarquer qu'à la déclaration de guerre, en 1914, la colonie arménienne de Paris et celle de Marseille, en tout, ne comptaient que 4.000 membres. L'effort accompli par les Arméniens habitant la France a été d'ailleurs apprécié par le gouvernement français, par l'opinion publique et par l'autorité militaire.

Nous en trouvons la preuve indiscutable dans les paroles prononcées à la réunion franco-arménienne qui a eu lieu le 13 avril 1916, dans la salle des Ingénieurs Civils, à Paris, sous la présidence du



MANOUKIAN Manouk

(149, rue Lafayette, Paris)

Croix de Guerre

sergent, engagé à Marseille au début de la Guerre. Blessé le 9 mai 1915 par sept balles au nord-ouest de Carency, à la cote 136; soigné à l'hôpital Buffon, Paris. Sauvé après un long traitement, grâce à sa constitution robuste.

Ancien président de l' « Association... ».

regretté général Malleterre, ancien gouverneur militaire de Paris, qui fit si noblement son devoir lors de la bataille de la Marne.

Après avoir décrit l'effort accompli par la colonie arménienne de France pendant la guerre, on nous permettra, je l'espère, de dire quelques mots de ce qu'ont fait les Arméniens du Caucase solidairement avec les Arméniens habitant l'Arménie turque pour venir au secours de la Russie et par conséquent des Alliés.

Dans un article publié par le *Soleil du Midi*, le 9 février 1916, nous avons déjà esquissé une partie de cet épisode ; nous pensons que nos lecteurs le liront avec plaisir. En voici le texte :

LES ARMÉNIENS ET LA GUERRE

Au début de la guerre, la direction du Comité « Union et Progrès », en sachant que les hostilités ne manqueraient pas de se produire entre la Russie et la Turquie, s'était adressée au Comité arménien « Tachnaktzoutun » pour lui demander le concours effectif des Arméniens contre la Russie, au moins leur abstention de toute hostilité envers la Turquie; en échange, on leur promettait une Arménie indépendante aux dépens de la Russie. Aussitôt après le refus catégorique de « Tachnaktzoutun » les deux partis prenaient position dans deux camps adverses; les Arméniens, bien entendu, attachaient leur sort à celui de la grande Russie, les assassins turco-boches se donnaient la main, et le sang arménien leur servait de trait d'union.

Sur l'initiative de « Tachnaktzoutun », tous les partis arméniens du Caucase, faisant trêve à leurs dissensions politiques, ne formaient qu'un seul comité sous le nom de : « Comité National Arménien », dans l'intention de se préparer à la lutte en formant des corps de volontaires à côté des armées russes; les membres du Comité sont élus pour toute l'Arménie russe; soixante villes ont participé à l'élection de ce Comité de Salut Public dont la présidence a été confiée à M. Khadissian, le maire de Tiflis. Sa Sainteté le catholicos de tous les Arméniens à Etchmiazine, le pape arménien, qui habite l'Arménie russe, en prenant sous sa haute protection le Comité National, par son attitude patriotique, a marqué le sentier du devoir à tous les Arméniens du monde entier; voilà pourquoi une activité patriotique se manifeste en dehors de la mère-patrie, dans toutes les colonies arméniennes, sans distinction de partis, principalement en Amérique, en Egypte et en Roumanie, ainsi qu'en France et en Angleterre, etc.; tout Arménien conscient de son devoir verse son impôt de guerre mensuel à la caisse du Comité de secours aux volontaires arméniens du Caucase.

Depuis le début des hostilités, sous la direction des officiers arméniens, le Comité Central de Tiflis équipe et instruit à ses frais les volontaires; une dizaine de régiments arméniens se battent actuellement à côté des armées russes contre les Turcs, et plusieurs autres



DARAYAN Joseph
Croix de Guerre

« Le général Daugan, commandant de la Division du Maroc, cite à l'ordre des troupes de la division le militaire dont le nom suit :

« Régiment de marche de la Légion Etrangère, Darayan Joseph, m^o 12.384, 2^e classe.

« Bon et brave légionnaire, a été grièvement blessé le 4 juillet 1916, à Belloy-en-Santerre, en repoussant une contre-attaque ennemie. »

Ancien président de l' « Association.. ».

régiments sont en formation, sans compter les 150.000 Arméniens sujets russes qui font leur devoir dans l'armée moscovite.

En nous basant sur les renseignements détaillés qui nous parviennent, surtout, sur la déclaration de M. Sazanoff à la Douma, à Van, les Arméniens, au nombre de dix mille, sous le commandement d'Aram Manoukian, ont tenu tête pendant un mois aux troupes turques et ont réussi à les mettre en fuite avant l'arrivée des corps de volontaires arméniens et des armées russes.

Dans les montagnes de Sassoun, depuis neuf mois, 30.000 révolutionnaires arméniens se battent désespérément, attendant l'arrivée des armées russes ainsi que des corps de volontaires arméniens.

En Cilicie (la Petite-Arménie), dans les montagnes de Kessab, des milliers d'Arméniens attendant aussi le secours des Franco-Anglais : nous espérons que la glorieuse marine des Alliés complétera sa tâche en sauvant ces vaillants combattants des griffes des armées des assassins, suivant l'exemple héroïque de la marine française qui avait réussi à sauver les 5.000 Arméniens réfugiés dans le massif de Djebel-Moussa, en septembre 1915.

A part les faits mentionnés ci-dessus, nous sommes en mesure d'affirmer qu'aussi bien dans la Grande-Arménie que dans la Petite, sur plusieurs points, des détachements révolutionnaires arméniens vendent chèrement leur existence.

Les Arméniens sont les victimes volontaires de leur sympathie envers les alliés; en refusant le pacte des Jeunes-Turcs et connaissant à fond le caractère sanguinaire de ces janissaires, ils savaient très bien à quoi ils exposaient les habitants inoffensifs des régions de l'Arménie sous la domination turque, mais dans l'histoire d'un peuple, il y a des moments où il est impossible de s'arrêter à mi-chemin, où il devient nécessaire de sacrifier, au besoin, une partie de la génération actuelle pour sauvegarder l'avenir même de la race.

Proportionnellement à leur nombre, les Arméniens sont les plus éprouvés de la présente guerre. Dès la première heure, ils ont attaché leur sort à celui des alliés et dans la mesure de leurs moyens ont donné tout ce qu'ils pouvaient mettre au service de la grande cause et cela sans aucun marchandage; en mettant leur confiance dans la justice des alliés, ils sont persuadés qu'au moment du règlement des comptes ils seront récompensés selon leur sacrifice.

(*Le Soleil du Midi*, 9 février 1916).

Il est donc établi qu'environ 200.000 Arméniens ont mené le bon combat pour la liberté, pour le droit et pour l'humanité.

Bien des personnes en nous lisant seront quelque peu surprises de l'attitude prise par le peuple arménien.

Cette surprise prouve seulement qu'elles connaissent mal le peuple arménien et son histoire.



MAGHAKIAN Francis
(53, rue du Faubourg-Montmartre, Paris)
Sergent, Croix de Guerre

Engagé au début de la guerre. Né à Constantinople, Blessé.
Secrétaire de l' « Association... ».

Les Arméniens ne sont pas, en effet, seulement des commerçants, toujours prêts à subir le joug turc et les persécutions, incapables de se révolter contre les bourreaux.

Les Arméniens ont toujours été, au contraire, un peuple guerrier, ils ont longtemps lutté contre les Mongols et contre les Turcs. Ils ont vaillamment combattu seuls et avec les Croisés français pour la civilisation et pour la chrétienté.

Il nous suffira, pour convaincre les plus incrédules, de reproduire ici le texte de l'article publié le 10 mars 1916, par le *Journal des Débats*, sous la signature de Gustave Schlumberger, sous le titre : « Les Arméniens au Moyen Age ».

LES ARMÉNIENS AU MOYEN AGE

Les récents massacres d'Arméniens par les Turcs ont ramené l'attention en Occident sur ce peuple autrefois puissant, aujourd'hui infiniment malheureux qui, depuis des siècles, se débat sous la plus cruelle des oppressions. La prise toute récente, assez inattendue, d'Erzeroum et l'occupation par les Russes de plusieurs autres cités historiques arméniennes encore en grande majorité peuplées de cette race, marquent peut-être la fin de tant de douleurs, de tant d'atrocités. Certes, les patriotes arméniens rêvent déjà, pour la centième fois, de la restauration de l'antique royaume chrétien d'Arménie, mais assagis par tant de calamités si affreuses, ils regarderaient déjà comme un immense bienfait la création d'une grande province arménienne autonome, avec le protectorat moscovite, sous l'autorité duquel vivent déjà leurs compatriotes de l'Arménie russe, arrachés depuis des années à la tyrannie turque.

Il n'est pas de race plus mal connue en Occident. Pour presque tout Français, même cultivé, la question est simple; les Arméniens sont des Orientaux infortunés qui, à l'instar des Juifs, font du commerce dans le Levant et que les Turcs massacrent périodiquement. C'est là tout. A Paris, il n'existe peut-être pas cinquante personnes en dehors de la colonie arménienne qui connaissent un traître mot de la glorieuse histoire civile et militaire de cette race si intelligente, si richement douée. On voit toujours l'Arménien courbé de siècle en siècle sous le bâton du Turc et de son acolyte, le Kurde féroce. Personne ne se doute qu'à deux reprises, pour le moins, et durant des siècles, la nation arménienne tout entière, armée pour la défense de la religion et de la patrie, a, sous ses rois nationaux, les Pagratides d'abord, plus tard les Roubéniens, lutté avec la plus admirable énergie, dans des milliers de rencontres, contre les redoutables ennemis de la chrétienté qui avaient noms : Perses, Mongols, Tartares, Sarrasins, Turcomans et Turcs. Sous les Roubéniens, surtout, à l'époque des croisades, le royaume de Petite-Arménie a prêté aux principautés franques



ECHEGUELIAN

né à Ovadjik (Ismid), engagé à Enyas-Saint-Jouary le 4 octobre 1914, Légion étrangère, 3^e compagnie de mitrailleuses de brigade, 4^e tirailleurs. Tombé héroïquement en Champagne (1916).

d'Orient, aux princes d'Antioche, aux rois de Jérusalem et de Chypre, un appui formidable durant leurs interminables luttes contre les princes musulmans d'Alep, de Damas et du Caire. Laisant à d'autres le soin de raconter les fastes de cette nation arménienne si calomniée, dans les divers domaines de la civilisation, des arts et de la littérature, je voudrais dire ici quelques mots de ce que furent, au point de vue militaire, au Moyen Age, ces Arméniens qui, pour la plupart, aujourd'hui, passent pour des victimes pacifiques et résignées du plus atroce despotisme.

La première dynastie chrétienne en Arménie fut celle des Bagratides ou Pagratides, c'est-à-dire des fils de Pagrat. Ces princes régnaient en Grande-Arménie, c'est-à-dire dans l'Arménie véritable qui s'étend entre l'Anticaucase et la portion orientale de la chaîne du Taurus. Ces rois puissants furent en guerre parfois avec les empereurs byzantins, mais bien plus souvent avec les différents souverains musulmans ou mongols. Il y eut un moment où ils eurent sous leur commandement une puissance militaire de premier ordre. Ils protégeaient alors, contre les attaques des nations musulmanes ou barbares, les marches orientales de l'empire byzantin en Asie. Leur magnifique capitale d'Ani, dont j'ai visité les ruines, il y a vingt ans, environnée d'une muraille grandiose, contenait une foule de somptueux édifices aux inscriptions lapidaires taillées dans la plus belle pierre rouge. Un certain nombre existent encore aujourd'hui en ce site tragique sur les bords très escarpés du fleuve Akhourian. Dynastie et capitale sombrèrent au onzième siècle, après la plus courageuse résistance, sous les coups répétés des invasions des Turcs Seljoukides.

Plus tard, vers le douzième siècle, une portion de cette nation arménienne, fuyant la domination intolérable du vainqueur, émigra de l'autre côté du Taurus, dans l'antique Cilicie. Ce fut cette fraction importante qui constitua au Moyen Age le fameux royaume chrétien de Petite-Arménie, dont l'histoire fut depuis intimement liée à celle des Croisades, puisqu'il était à la fois le voisin des principautés chrétiennes de Syrie établies à la suite de la première de ces vastes invasions militaires et la dernière étape des grandes expéditions qui gagnaient la Syrie par Constantinople et l'Asie Mineure.

La frontière orientale de ce petit royaume se confondait avec celle des terres franques et s'étendait jusqu'à une faible distance de cette vallée de l'Oronte, alors fertile et populeuse où s'élevait, entourée de sa haute et magnifique ceinture de tours et de murailles, la grande cité d'Antioche, capitale de la principauté de ce nom. L'histoire de ce royaume d'Arménie, de cette petite souveraineté chrétienne du Moyen Age, d'abord blottie dans les profondes vallées de l'âpre chaîne du Taurus, puis s'étendant peu à peu jusqu'au rivage du golfe de Cilicie, est des plus intéressantes. Les Arméniens établis, je l'ai dit, en ces contrées vers le douzième siècle, race vivace et énergique, luttèrent inces-



HABECHIAN
graveur à Paris

Né à Marsouvan. Tombé au Champ d'honneur.

samment contre tous les envahisseurs : Sarrasins de Syrie, d'Alep ou d'Égypte; Tartares aussi, qui les environnaient d'un cercle de fer. Ils avaient, nous l'avons vu, pour chefs des princes nationaux, les Roubéniens, descendants de Roupéne ou Rouben, d'abord simples princes régnants ou barons, comme les appellent les chroniqueurs francs des Croisades, puis rois véritables, consacrés par l'Église de Rome. Leurs sujets, réduits primitivement aux habitants de quelques villages groupés autour des châteaux perdus dans les montagnes, arrivèrent rapidement à une puissance qui en fit, pour les princes francs établis en Syrie, d'utiles et puissants auxiliaires.

Grandis et fortifiés de leur côté par l'arrivée inattendue de tant de croisés, les Arméniens s'appuyèrent maintes fois sur eux dans leur résistance désespérée contre les armées musulmanes. Puis, lorsque les grandes catastrophes fondirent sur la Terre-Sainte et que le nom même des anciennes principautés de la Croisade eut disparu de Palestine et de Syrie, les Arméniens de Cilicie, frappés eux aussi à mort par tant de désastres, tour à tour tributaires des sultans seljoukides d'Iconium, des Khans tartares et des sultans mamelouks du Caire, se soutinrent avec peine quelques temps encore. Ils étaient protégés par le voisinage de cet autre glorieux royaume latin de Chypre, qui avait si courageusement relevé dans le Levant l'étendard de la croix chassé de Syrie par les victoires de Saladin et de ses successeurs. Des princes de la maison de Lusignan remplacèrent même sur le trône de l'Arménie les descendants de Rouben. Puis enfin tout fut terminé pour les Lusignan de Chypre comme pour l'Arménie et l'invasion égyptienne, emmenant le dernier roi arménien captif au Caire, transforma en une solitude fumante les pentes sauvages du Taurus et les plaines de la Basse-Cilicie.

Maintenant, la plus grande portion de la nation arménienne, à l'exception de ceux des siens qui sont fixés en masse à Constantinople et dans quelques grandes cités du Levant, occupe encore les villayets turcs situés au nord du Taurus oriental et connus sous le nom de Grande-Arménie. Mais beaucoup d'Arméniens habitent aussi les villes de Cilicie au sud de cette même chaîne de montagnes, preuve vivante de la place importante qu'occupe en Orient cette nation si admirablement douée. Tous espèrent que l'ère des catastrophes et des massacres est enfin fermée pour elle et que, sous l'égide de la Russie, elle pourra enfin entrevoir de plus pacifiques et plus heureux destins.

Je ne puis ici passer sous silence que parmi les grands empereurs militaires de Byzance, plusieurs furent d'origine arménienne. L'histoire de l'armée byzantine fourmille de noms d'illustres chefs de cette même race. Je répète que je voulais seulement dire ici quelques mots de l'antique valeur guerrière de la nation arménienne et que je laisse à d'autres le soin de parler de ce que ce peuple si brillamment doué a fait dans le domaine des arts et des lettres.



KOTCHIAN Dertad

Croix de Guerre et Médaille militaire

Né à Trébizonde le 12 octobre 1883, le fils du prêtre arménien V. Khotchian Khoyan, de Paris, Sevran (S.-et-O.), 18, avenue de Champagne. Engagé dès le début de la guerre, est tombé héroïquement en Champagne le 22 septembre 1915. A la déclaration de guerre il était employé dans la Maison Kévorkoff, à Djibouti.

La capitale de la Petite-Arménie, la petite ville royale de Sis, était située dans la haute vallée du même nom, et bien souvent les princes roubéniens s'y retirèrent, tandis que, dans la plaine, passait le flot dévastateur de l'invasion mongole, arabe ou égyptienne accourue des plateaux de la Haute-Asie ou des bords de l'Euphrate ou du Nil. Ce fut dans un autre de ces châteaux royaux d'Arménie, dans celui de Gaban, que se joua en l'an 1374 l'acte suprême du drame qui mit fin à l'agonie de l'héroïque royaume chrétien. Derrière ses hautes murailles, le dernier roi d'Arménie, Léon V, se défendit contre les innombrables soldats égyptiens et éthiopiens du sultan du Caire, Mélik Aschraf Shaban. Forcé par la famine à se rendre à discrétion, il vit son royaume anéanti par la plus effroyable des dévastations. Lui-même, longtemps chargé de fers sur le sol d'Egypte, au château du Caire, obtint enfin sa liberté, grâce aux bons offices des souverains d'Aragon et de Castille. Il partit pour l'Occident après huit années de captivité, afin d'implorer, lui aussi, la compassion de l'Eglise et des rois de l'Europe, qui le reçurent partout avec le respect que commandait sa grande infortune. Alors commença pour lui une de ces existences errantes et étranges dont la vie du Moyen Age nous offre tant et de si curieux exemples. Tour à tour plein d'espoir, caressant les plus chimériques projets de restauration, puis plongé dans le découragement et presque dans la gêne, vivant des subsides des princes d'Occident, Léon V résida successivement à Rome, à Madrid, à Londres et Paris, où il finit par mourir, le 29 novembre 1393, dans le palais des Tournelles, rue Saint-Antoine, vis-à-vis de l'hôtel Saint-Paul, résidence ordinaire des rois de France. Il fut inhumé aux Célestins, où son corps resta jusqu'à la Révolution. Ses cendres furent jetées au vent comme celles de tant d'autres. Son tombeau, d'abord transporté au Musée des monuments français des Petits Augustins, a été déposé, sous la Restauration, dans les caveaux des sépulcres royaux de Saint-Denis, où il est actuellement conservé. L'inscription en est ainsi conçue :

« Cy gist très noble et excellent prince Léon de Lésingen (pour Lusignan) quint Roy latin du Royaume d'Arménie, qui rendit l'âme à Dieu à Paris, le vingtième jour de novembre, l'an de grâce mil trois cent quatre-vingt et neuf. »

Les principaux organes de la presse russe, anglaise et française ont stigmatisé les bourreaux du peuple arménien, toujours soutenus par l'Allemagne et son kaiser.

Nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé si nous voulions reproduire ici les beaux et multiples articles parus dans les journaux alliés.

On nous permettra cependant de faire une exception et de donner un entrefilet paru dans le *Temps* du 4 août 1915.



LE JEUNE CAPORAL SOUREN

17 ans, né à Van, le plus jeune engagé volontaire de Marseille. Mort pour la France en 1915 sur le champ de bataille.

MEKHITARIANTZ VOSKAN (son cousin)

20 ans, né à Van. Engagé à Marseille le 3 mars 1915, blessé le 28 septembre 1915 à Souain (Marne). Réformé n° 1.

LA SITUATION DIPLOMATIQUE

Dans son exposé à la Douma, M. Sazanow a relevé les cruautés turques à l'égard des populations chrétiennes qui se trouvent encore sous la domination turque. Les Arméniens, notamment, qui résistent à leurs persécuteurs, sont victimes de massacres systématiquement organisés; on voudrait même les faire disparaître et les disperser conformément à un plan que les Allemands ont soumis au Comité Union et Progrès. Il ne s'agit de rien moins que de chasser les Arméniens de leur territoire et d'installer à leur place des Arabes de la Mésopotamie et des Mohadjirs ou émigrants des Balkans. Le but visé est de résoudre le problème de l'autonomie arménienne en supprimant les Arméniens.

Ces souffrances constituent un titre nouveau au droit de vivre que les Arméniens ont vaillamment défendu par une héroïque résistance de leur race et de leur civilisation contre une domination six fois séculaire. L'autonomie de l'Arménie s'impose désormais en raison même de ce long martyre. Aujourd'hui, « il ne s'agit plus seulement de compassion et de pitié pour des victimes innocentes. L'Arménie, qui lutte elle aussi pour l'humanité et la liberté, en apportant un concours précieux à nos alliés du Caucase; l'Arménie, qui n'a été que trop sacrifiée, mérite qu'on fasse état de la justice de sa cause. Elle ne sera point oubliée au jour des règlements des comptes. »

(Le Temps, 4 août 1915).





BARSAMIAN HERANTE

20 ans. Engagé à Paris. Tué face à l'ennemi le 25 octobre 1917

En l'Honneur de l'Arménie

Une imposante manifestation en l'honneur de l'Arménie a eu lieu le 9 avril 1916, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au milieu d'une salle bondée. La réunion était présidée par M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés, ancien président de la République, qui avait accepté l'invitation de l'Association des « Amitiés Franco-Etrangères » dont le président était M. Anatole France, et à qui l'on doit l'organisation de la manifestation. Nous reproduisons ici les résumés des éloquents discours qu'il nous a été donné d'entendre à cette occasion.

DISCOURS DE M. PAUL DESCHANEL

M. Deschanel, dans un discours vibrant, a défini le sens de la réunion :

« Nous venons, a-t-il dit, préparer ici un grand acte de justice.

« Un peuple s'est rencontré aux lieux les plus vénérables de la terre, intelligent, laborieux, cultivé, mariant la finesse asiatique à l'esprit de l'Europe, avant-garde de la civilisation gréco-latine en Orient, qui un jour mêla son destin, sous les Lusignan, à celui de la France; qui, après avoir goûté la puissance et la gloire, tomba sous le joug ottoman, et dont l'existence, depuis lors, n'a été qu'un long supplice; tantôt le silence du sépulcre, coupé de loin en loin par un psaume liturgique, évocation de la liberté perdue; tantôt les pillages, les viols, les proscriptions, les conversions forcées, les exactions de toutes sortes. Des Arméniens proscrits, errants, implorèrent l'Europe. L'Europe, au Congrès de Berlin, se porta garante de la sécurité de l'Arménie.

« Promesses vaines ! Alors, de France, d'Angleterre, d'Italie, de Russie, de Suisse, d'Amérique, des voix généreuses s'élevèrent, et parmi elles celle de l'écrivain illustre, de ce maître de notre langue, Anatole France. A chaque protestation nouvelle répondaient de nouvelles tueries et cet héroïque martyr d'un peuple devenait le scandale du genre humain.

« C'est ce crime, un des plus grands de l'histoire, que nous venons flétrir à la face du monde. Le Comité organisateur de cette manifestation a voulu lui donner un caractère exclusivement français. Tout le



HAROUTUNIAN MEGUERDITCH

Né à Keup (Sassoun). Engagé à Marseille au début de la guerre. Blessé à Arias en 1915. Soigné à l'hôpital Buffon, Paris. Glorieusement tombé le 4 juillet 1916, dans la Somme. Suivant le témoignage de ses camarades, il a été victime de son indomptable bravoure. Modeste, caractère doux, mais possédant un cœur de lion; d'ailleurs, les montagnards arméniens de Sassoun sont renommés pour leur bravoure légendaire.

monde comprendra que les Arméniens, sous le deuil qui les accable, gardent le silence.

« C'est l'Allemagne d'abord que nous rendons responsable de ces forfaits. C'est l'Allemagne qui, signataire du traité de Berlin, a violé ses engagements en laissant un sultan sanguinaire torturer les Arméniens, comme c'est l'Allemagne qui, garante de la neutralité belge, a ravagé la Belgique. Cependant qu'à La Haye, elle combattait les extensions de l'arbitrage proposées par nos plénipotentiaires, s'ingéniant à réserver les chances de guerre au moment même où nous nous efforcions de les réduire, en Orient elle ouvrait toutes les violences qui pouvaient assouvir ses convoitises.

« Patience ! la France, que l'héroïsme sublime de ses enfants a replacée à son rang, la France peut dire à l'Allemagne : « Tu jettes
« la fleur de ta jeunesse et ton idéal d'autrefois en d'inutiles carnages ;
« tu t'es trompée ! Tu as jugé la France sur une écume cosmopolite
« qui, à la surface de Paris, la cachait à tes yeux. La France, à qui tu
« prodiguais tes mépris, est apparue sur la Marne, au Grand-Cou-
« ronné, sur l'Yser, à Verdun, plus vaillante, plus grande que jamais.
« Tu essayais de faire croire, et il se trouvait des ignorants et des
« naïfs pour écouter tes fausses leçons, que l'Allemagne était jeune
« et que la France était vieille, comme si le Brandebourg ou la Prusse
« étaient toute l'Allemagne, comme si Charles-Quint était plus jeune
« que Henri IV, Othon que Philippe-Auguste et Attila que Clovis. »

« Toute cette science menteuse, nos soldats l'ont percée à jour, en montrant avec leurs visages intrépides la vraie figure de la France.

« Les feux de l'aurore éclairent l'Arménie quand nous sommes encore dans la nuit. Aujourd'hui, c'est le rayon de la France qui va réchauffer sa tristesse. De notre antique Sorbonne, de la Montagne-Sainte, acropole des lettres et des sciences, d'où la pensée française, depuis cinq siècles, verse au monde la lumière, la France, tenant embrassée tous ses fils, répond par un cri d'amour à ton gémissement, ô glorieuse Arménie, qui toi-même, jusque dans l'ombre de la servitude, gardais le secret des lettres, des arts et de la liberté de la conscience.

« *Et le jour où, après avoir vu les aigles vengeresses de la Russie, à Erzeroum, témoin de tant d'horreurs, tu apercevras nos couleurs sur la cathédrale de Strasbourg et sur la cathédrale de Metz, une aube nouvelle illuminera la fierté de tes morts; tu jetteras enfin ta croix, et tu marcheras, toi aussi, dans la Justice !* ».

DISCOURS DE M. PAUL PAINLEVE

M. Painlevé, ministre de l'Instruction Publique, se lève à son tour et, dans la plus saisissante des évocations, étale aux yeux de tous le martyr inoubliable de l'Arménie.



Manouk REISSIAN

né à Eghine. Engagé à Paris. Tué à Marache.

Sarkis KAZANDJIAN

né à Tokat. Engagé à Paris le 21 août 1914. Tué le 4 juillet 1916, à Bellois-en-Santerre.

« Lorsque, dit-il, voici plus de cinq cents ans, Tamerlan, le plus sanguinaire des conquérants asiatiques, arriva devant la ville aux cent mille rosiers, Sivas, la perle de l'Arménie, l'histoire raconte que les habitants épouvantés envoyèrent au devant du dévastateur, pour l'attendrir, des milliers d'enfants, vêtus de blanc et portant des fleurs. Timour le Boîteux contempla longuement de ses yeux cruels cette innocente armée qui s'en venait vers lui, suppliante et craintive. Puis il fit charger ses cavaliers mongols et broya sous le sabot des chevaux les enfantines cohortes aux bras chargés de roses.

« Le cauchemar, dit-il, est aujourd'hui devenu une présente réalité. Les massacres qui depuis un an ensanglantent l'Arménie égalent, que dis-je, dépassent par leur ampleur et par leur cruauté les plus atroces légendes de tous les siècles et de tous les pays. L'Allemagne peut être fière de son œuvre; sa gloire hideuse a effacé celle de Tamerlan. Mais l'Arménie ne succombe pas.

« A cet appel, ajoute le Ministre, répond le pas déjà victorieux du soldat russe libérateur; à cet appel répond le canon de Verdun. L'heure que nous traversons est la plus solennelle qu'ait connue l'humanité, elle est la chance suprême que nous offre le destin pour arracher le monde à la barbarie. *Il s'agit de savoir si les horreurs que nous avons évoquées aujourd'hui seront possibles encore sur notre planète. Il s'agit de savoir si ceux qui ont fait cela seront demain les maîtres ou s'ils seront châtiés. Il n'est pas d'autres alternatives. La France et ses alliés portent dans leurs mains l'avenir de la civilisation. Ils n'ont pas le droit de composer; ils n'ont pas le droit de défaillir. Si lourds que soient les sacrifices, si cruelles que soient les pertes consenties, nous combattons jusqu'à la victoire, jusqu'à la libération du monde.* »

DISCOURS DE M. L'ABBE WETTERLE, DEPUTE DE L'ALSACE

M. l'abbé Wetterlé se lève, la salle tout entière acclame le représentant de l'Alsace. M. Wetterlé s'est donné à sa chère Alsace, et s'est donné à la France; il se donne à l'Arménie.

L'hommage si spontané, si enthousiaste qui lui est fait il le reporte aux Arméniens de l'Europe que les soldats français sont en train d'affranchir à Verdun. Il rappelle que tous les peuples opprimés ont eu à se plaindre de l'Allemagne qui a violé le traité de Berlin de 1878 où avait été élaborée la Charte de l'Arménie.

« Il y a quelques années, Guillaume II a mis sa main dans la main sanglante d'Abdul-Hamid, le massacreur des Arméniens. Aujourd'hui, il organise, avec le Turc, le massacre systématique des Arméniens. »

M. l'abbé Wetterlé, continuellement applaudi, apporte à l'Arménie le salut cordial de l'Alsace-Lorraine. Il dit aux Arméniens :

« *Courage ! Hier, c'était le règne de la barbarie, aujourd'hui sonne l'heure de l'amour, de la fraternité, de la féconde liberté.* »



TOKATLIAN

né à Amassia. Mort pour la France.

DISCOURS DE M. ANATOLE FRANCE

Dans un discours d'une haute tenue littéraire, M. Anatole France rappelle les massacres ordonnés, il y a vingt ans, par le sultan Abdul-Hamid, massacres contre lesquels il n'y eut que quelques timides protestations.

« Il convient donc, Mesdames et Messieurs, qu'une assemblée de Français rende à ce peuple, dans sa grande et noble infortune, un solennel hommage. Nous accomplissons ici ce devoir sacré. Nous rendons à l'Arménie les honneurs dus moins encore à ses illustres infortunes qu'à la constance avec laquelle elle les a supportées. Nous la louons de cet invincible amour qui l'attache à notre civilisation. Car l'Arménie est unie à nous par des liens de famille, et comme l'a dit un patriote arménien, elle prolonge en Orient le génie latin. Plus de cinq cent mille Arméniens sont morts pour notre cause, et notre nom sur les lèvres. Ces chrétiens, disent les Turcs, organisaient une vaste insurrection et tendaient la main aux ennemis du Croissant. » Les assassins ne sauraient légitimer leur crime par cette imputation. Mais il est vrai que les Arméniens appelaient de leurs vœux la victoire de la France et de ses Alliés.

« Après la victoire de nos armées qui combattent pour la Justice et la Liberté, les Alliés auront de grands devoirs à remplir. Et le plus sacré de ces derniers sera de rendre la vie aux peuples martyrs, à la Belgique, à la Serbie; alors, ils assureront la sûreté et l'indépendance de l'Arménie. Penchés sur elle, ils lui diront : « Ma sœur, lève-toi ! ne souffre plus, tu es désormais libre de vivre selon ton génie et ta foi : »

A la suite de la publication de notre livre illustré en 1917 « Les Volontaires Arméniens sous les Drapeaux Français », nous avons reçu un grand nombre de lettres de félicitations ; nous nous faisons un devoir d'en publier quelques-unes :

MINISTÈRE DE LA GUERRE

REPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 48.485

Paris, le 4 août 1917.

Monsieur Turabian Aram,

Délégué des Volontaires Arméniens,

8, cours Belsunce, Marseille.

Monsieur, †

J'accepte avec le plus grand plaisir l'exemplaire de votre intéressant ouvrage que vous avez eu l'aimable pensée de me réserver et qui



KALAJDIAN

1^{re} Légion Etrangère, 7^e compagnie, 2^e bataillon. Tué à l'ennemi.

constituera pour moi un précieux souvenir de l'héroïsme des volontaires arméniens engagés sous les drapeaux français.

Veillez agréer, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée.

Pour le Sous-Secrétaire d'Etat
et par autorisation :
LE CHEF DU SECRÉTARIAT PARTICULIER.

*
**

TERRITOIRES ENNEMIS OCCUPÉS
ZONE NORD (CILICIE)

—

Adana, le 16 août 1918.

L'Administrateur en chef

—

Le Colonel Brémond, Administrateur en chef des Territoires occupés de la zone Nord, à Monsieur le Directeur de l'Imprimerie Nouvelle (Secteur 600 A), rue Sainte, Marseille.

Je vous prie de vouloir bien m'adresser vingt exemplaires de l'ouvrage d'Aram Turabian : « Les Volontaires Arméniens sous les Drapeaux Français ». Je vous ferai parvenir le montant de cette commande sitôt sa réception.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Le Capitaine PIERLOT,
Chef du Cabinet militaire.

*
**

Général DUBAIL,

Commandant militaire de Paris et Commandant des Armées de Paris, avec ses vifs remerciements pour l'intéressant volume dédié aux volontaires arméniens sous les drapeaux français.

Général PEILLARD, Gouverneur de Marseille,

remercie M. Aram Turabian de son livre qu'il a lu avec le plus vif intérêt et lui envoie l'assurance de ses meilleurs sentiments.

Lyon, le 17 octobre 1917.

Cher Monsieur,

Je reçois les deux exemplaires de votre précieuse brochure, annoncés par votre aimable lettre arrivée hier. Je vous remercie sincèrement et je vous prie d'agréer toutes mes félicitations pour l'hommage que vous



JAMGOTCHIAN GARO

(6, passage Latfil, avenue Clichy, Paris)

Croix de guerre, Médaille militaire, étoile vermeil et étoile en argent. Né à Trébizonde. Engagé au début de la guerre.

Citation à l'ordre du corps d'armée. — Ordre n° 460, du 21 juillet 1916 : « Jamgotchian Garo. Soldat modèle. Grièvement blessé au cours de l'attaque du 4 juillet 1916 à Belloy-en-Santerre, a dit à ses camarades : « Tout va bien, je suis content. Restez pour me venger ». Blessé par des obus à la main gauche et à la poitrine.

Citation à l'ordre de la division du Maroc. — Ordre n° 52 du 2 septembre 1917 : « Jamgotchian Garo, légionnaire ».

Motif de la citation. — Fusilier mitrailleur d'un courage et d'une énergie exemplaires, ayant pour le danger un mépris absolu. Le 20 août 1917, bien qu'étant en butte au feu nourri des mitrailleuses ennemies, a tiré sans arrêt sur un boyau dans lequel l'ennemi cherchait à progresser. Son arme s'étant enrayée, a pris le fusil d'un camarade tombé à côté de lui et a continué le feu. »

rendez à vos braves compatriotes. Mes fonctions m'ont permis d'en connaître un très grand nombre et je vous assure qu'ils comptent parmi les meilleurs de nos engagés étrangers. Aussi, je vous promets de leur faire une belle part en mon livre et de ne pas oublier votre rôle à vous, fait d'amour pour notre chère France et de dévouement à vos compatriotes. Votre nom mérite notre gratitude; croyez, cher Monsieur, que nous ne l'oublierons pas.

Veillez agréer, cher Monsieur, avec mes remerciements, mes sentiments les plus dévoués.

Emile ROUX-PARASSAC,
14, rue de la Madeleine.

*
**

MAIRIE DE MARSEILLE

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Marseille, le 29 juillet 1917.

Monsieur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt le livre si documenté que vous avez consacré aux volontaires arméniens sous les drapeaux français.

En faisant mieux connaître à la population française l'effort considérable accompli par vos compatriotes en faveur de la cause de la liberté, vous avez contribué, une fois de plus, à resserrer les liens de sympathie qui unissent nos deux nations.

Veillez agréer, Monsieur, avec mes bien vifs remerciements et mes cordiales félicitations, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Le Maire de Marseille,
E. PIERRE.

*
**

Maurice BARRÈS, de l'Académie Française,

Député de Paris.

Tous mes remerciements, cher Monsieur Turabian, pour votre intéressant opuscule sur les volontaires arméniens, avec mes sentiments les meilleurs.

BARRÈS.

*
**

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Paris, le 30 juillet 1917.

—
CABINET
du
MINISTRE
—

Monsieur,

J'ai reçu le livre que vous m'avez envoyé sur les volontaires armé-



MIKAELIAN Varte

né à Lidj (Arménie), le 5 juin 1896. Engagé à Paris le 21 août 1914. Mutilé.
Croix de guerre, palme et vermeil. Médaille militaire.

niens. Je ne puis que vous remercier de cette communication intéressante qui fait tant d'honneur à vos compatriotes.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J. CAMBON.

*
**

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 2 août 1917.

—
Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre envoi. Je lirai votre livre avec le plus vif intérêt.

Soyez assuré de mon concours et croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

CECCALDI (Seine).

*
**

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 30 août 1917.

—
Monsieur,

Vous avez eu la délicate pensée de m'envoyer votre beau livre sur « Les Volontaires Arméniens sous les Drapeaux Français ». Je l'ai lu avec une sincère émotion.

La France est fière de susciter de telles sympathies, de tels dévouements et d'attirer sous ses drapeaux de tels héroïsmes.

Aux tribunes parlementaires et populaires j'ai toujours combattu pour la noble cause de l'indépendance arménienne. La splendide conduite des volontaires arméniens justifie la fraternité franco-arménienne.

Votre tout dévoué,

MILLEVOYE.

*
**

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 29 août 1917.

—
Monsieur,

J'ai l'honneur de vous remercier de la brochure si intéressante que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous prie de croire également à mes félicitations pour l'œuvre que vous avez entreprise.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

A. MILLERAND.

*
**

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 1^{er} septembre 1917.

—
Monsieur,

J'ai reçu avec un vif plaisir le livre que, par une généreuse inspi-



CHALDJIAN TELEMAK

(35, rue Rochechouart, Paris)

Expert d'Orient et d'Extrême-Orient. Engagé à Paris. Mutilé. Croix de guerre et Médaille militaire.

ration, vous venez de dédier aux volontaires arméniens qui combattent sous les drapeaux français.

J'ai été très sensible à votre attention et je vous en exprime tous mes remerciements.

Agrérez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Louis BARTHOU.

*
**

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 6 septembre 1917.

—
Cher Monsieur,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir le livre que vous avez eu l'amabilité de m'offrir et je l'ai lu avec un vif intérêt.

Nous ne perdons pas de vue les questions arméniennes; vous savez que nous défendrons toujours les intérêts de votre malheureux pays et que nous combattons pour lui comme les vôtres sont venus combattre aux côtés de nos soldats.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Marius MOUTET.

*
**

Paris, le 17 août 1917.

Henri COULON

Avocat à la Cour d'Appel

—
Avec ses remerciements, ses amitiés et l'assurance qu'il continuera de lutter de toutes ses forces pour la juste cause de l'Arménie.

Henri COULON.

*
**

Amiens, le 14 août 1917.

Cher Monsieur,

On me communique votre lettre sur le front anglais où je me trouve en ce moment, mais non votre livre, qui est resté sans doute au journal; je le lirai avec le plus grand intérêt.

La cause des Arméniens m'est chère; quant à ce que j'écris, bien entendu, tout ce qui paraît est à votre service.

Merci et tous mes sentiments les meilleurs.

Pierre MILLE.

*
**

Le Gaulois

Paris, le 7 août 1917.

—
Monsieur,

Vous connaissez assez les sentiments et les idées de M. Arthur Meyer et les opinions qu'il défend dans son journal pour être assuré



TAVITIAN

(16, boulevard Saint-Denis, Paris)

chirurgien-dentiste. Croix de guerre et Médaille militaire. originaire d'Amassia.

Tavitian, dit David Charles. Cité à l'ordre du régiment n° 418, 10-7-17. Cité à l'ordre du régiment n° 186, 16-8-18. Cité à l'ordre de la division, n° 185, du 8-10-18 : « Excellent brancardier d'un courage remarquable, a été blessé le 4 septembre 1918, en assurant la relève et le transport des blessés sous un bombardement d'une violence extrême. Coup de feu à l'abdomen le 16 septembre 1918 à Vauxaillon ».

Cité à l'ordre du régiment, n° 457, 30-9-17 : « Brancardier d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve; pendant les opérations d'août 1917, s'est prodigué, sans souci de la fatigue ni du danger, pour la relève et le transport des blessés. »

que sa noble cause que vous lui recommandez n'aura pas de plus ardent défenseur.

Il recevra avec plaisir le volume dont vous lui annoncez l'envoi.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Edmond LAINÉ.

Le Pays

*
**

Paris, le 9 août 1917.

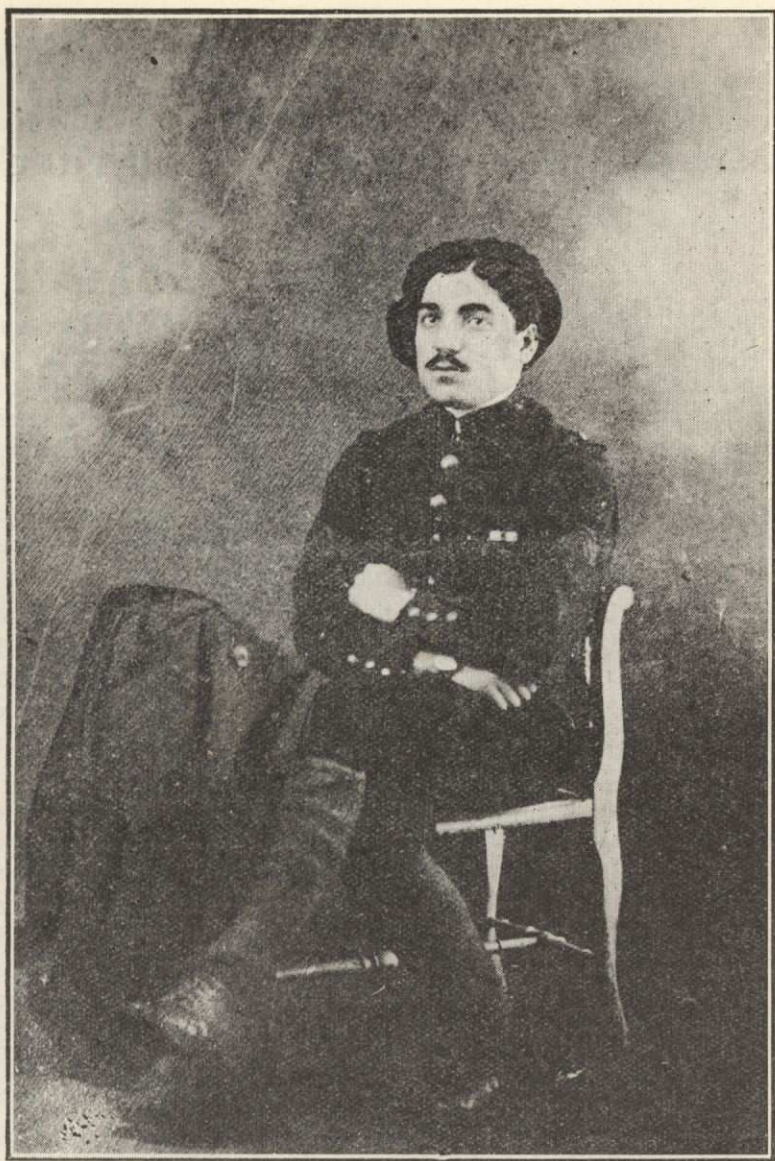
—
Cher Monsieur,

Merci de votre lettre si généreuse comme aussi du bel ouvrage que vous avez bien voulu m'adresser. Soyez assuré que demandant, comme vous voulez bien le rappeler « la paix par le droit », nous ne méconnaîtrons jamais tout l'intérêt primordial qui s'attache pour nous à la vie indépendante de la noble Arménie.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les meilleurs.

DUBARRY.





DJERMAKIAN Souren
(4, rue Puget, Paris)
Croix de guerre

Le plus jeune engagé volontaire de Paris qui a refusé de résilier son contrat malgré l'ordre ministériel. Blessé le 4 juillet 1916 à Belloy-en-Santerre. Cité à l'ordre du jour du régiment, n° 73, du 28 mars 1918 : « Légionnaire courageux et plein d'allant; a été blessé, se portant à l'attaque de Belloy-en-Santerre, le 4 juillet 1916. Grenadier nettoyeur des tranchées.

La Légion Arménienne et la France

La formation de la Légion arménienne était tout à fait indépendante de celle des Volontaires arméniens sur le front français, qui avait pris naissance dans un sentiment de profonde sympathie, poussant nos jeunes gens vers la frontière pour la défense de leur seconde patrie, la France, et cela sans aucun calcul ni arrière-pensée d'une récompense; leur meilleure récompense consistait dans la satisfaction d'un devoir accompli volontairement envers un pays qui avait su capter par son charme le cœur de notre jeunesse qui se sacrifiait sans hésitation pour la plus belle des patries.

La formation de la « Légion arménienne » était, au contraire, le résultat d'une entente préalable entre le gouvernement français et la Délégation nationale arménienne. L'existence même de cette légion ne pouvait être justifiée que par les accords conclus entre deux parties contractantes, garantissant les deux intérêts en jeu, sous leur signature respective.

Le gouvernement français désirait la collaboration militaire arménienne en Cilicie; en échange de ce précieux concours, il devait tout naturellement être disposé à certaines concessions au profit de l'Arménie. D'autre part, le gouvernement français ayant la charge des intérêts français, la défense des intérêts arméniens incombait à la Délégation nationale arménienne. Nous allons examiner de près si cette délégation se trouvait à la hauteur de la tâche que la confiance du peuple arménien lui avait assignée. Nous ne craignons pas de dire d'avance que dans ce marché politique, la Délégation a été un simple jouet aux mains d'un diplomate aussi fin et aussi avisé que M. Aristide Briand, le ministre des Affaires Etrangères de l'époque.

La jeune diplomatie arménienne, pour l'expédition de la Cilicie, a jeté de propos délibéré cinq mille jeunes Arméniens dans un des plateaux de la balance, tandis que dans l'autre M. Briand déposait sa belle rhétorique, ses belles paroles parfumées avec un certain narcotique, tout en prenant la précaution de ne pas confier ses promesses alléchantes au secret de l'écriture; ce qui lui donna plus tard une apparence de raison, quand il prétendit, devant le Parlement français, qu'aucune convention ne liait la France à l'Arménie. Le tour était très bien joué et quelques distinctions honorifiques habilement distribuées condamnaient au silence la fameuse Délégation qui n'avait d'ailleurs



ACHDJIAN Joseph

Pompier et interprète d'anglais à Verdun

Croix de guerre, Médaille militaire, Croix de guerre italienne, Médaille du Maroc.

Né à Diarbékir. Engagé à Marseille au début de la guerre. Quatre citations : armée, division, corps d'armée et brigade.

Blessé quatre fois : à la cote 304, Verdun, en 1917; 12 juin 1918; Brébeg, 2 septembre 1918, Chemin des Dames; 28 février 1919, en Allemagne.

aucune envie de parler, accablée qu'elle était sous le poids de sa grave responsabilité.

Il serait intéressant, maintenant, pour l'édification de l'opinion publique, d'énumérer en détail les circonstances qui ont amené les Arméniens à participer à l'occupation de la Cilicie.

En 1916, d'après la convention passée entre la France, l'Angleterre et la Russie, la Turquie devait, après la victoire des Alliés, être partagée en trois zones d'influence. La Syrie et la Cilicie revenaient à la France, la Mésopotamie et la Palestine à l'Angleterre et Constantinople à la Russie.

Probablement une convention secrète attribuait la Grande-Arménie à cette dernière puissance, car l'attitude équivoque du gouvernement du tsar envers les combattants arméniens, sur le front du Caucase, paraissait très significative sous ce rapport; en tout cas, il n'avait jamais été question entre les alliés de la constitution d'une Arménie sous le protectorat français. D'après ce que nous venons de dire, la question cilicienne revêtait, au point de vue arménien, une importance telle que toute l'attention de la Délégation aurait dû être concentrée sur ce point principal, d'autant plus que la solution de la question de la Grande-Arménie dépendait uniquement du bon plaisir du gouvernement russe.

La France, à l'exemple de ses alliés, avait le souci d'assurer sa part du gâteau turc; nous pensons même qu'elle n'avait aucune intention d'inviter les Arméniens à un festin dont elle escomptait le profit exclusif pour elle. Dans ces conditions, comment se fait-il que les Arméniens versaient leur sang pour l'héritage de l'« homme malade » dont la mort ne pouvait produire pour eux le moindre bénéfice territorial dans les régions de la Cilicie ? C'est le moment de soulever le voile et d'exposer la vérité telle qu'elle se présente, dépouillée de tout maquillage.

En 1915, la glorieuse marine française avait arraché aux griffes des armées turques, au mont Djebel-Moussa, sept à huit cents combattants arméniens avec toutes leurs familles; ces braves, voulant accomplir un geste de reconnaissance envers la France, avaient demandé spontanément d'être enrôlés sous les drapeaux français, contre la Turquie. Quelques chefs des partis arméniens en Egypte, au courant de ce projet, se sont présentés au consul de France et lui ont suggéré l'idée de la formation d'une Légion arménienne, en vue d'un débarquement en Cilicie; le consul ayant communiqué le désir des Arméniens au Quai d'Orsay, M. Briand saisit la balle au bond, profite de cette heureuse circonstance et s'empresse de mander auprès de lui Son Excellence Boghos Nubar Pacha, président de la Délégation arménienne, et lui demande de lui fournir 5.000 soldats arméniens pour l'expédition de la Cilicie ; Boghos Nubar, pris au dépourvu, hésite,



SARKISSIAN TORCOM
(La Croix-sur-Meuse)

Croix de guerre et Médaille militaire. Né à Trébizonde, engagé à Marseille au début de la guerre. Blessé le 9 mai 1915 à Arras; blessé une deuxième fois en Champagne (1916); blessé une troisième fois le 17 avril 1917. Soigné à l'hôpital Fénélon (La Rochelle).

Citation à l'ordre du jour du régiment. — « Le lieutenant-colonel... commandant le régiment cite à l'ordre du régiment le légionnaire Sarkissian Torcom. »

Motif de la citation. — « Très bon soldat, plein d'entrain et d'énergie. Le 9 mai 1915, s'est porté rapidement sur les ouvrages blancs, puis sur le nouvel objectif indiqué, est tombé atteint de cinq blessures. »

Le frère de ce brave a été tué par les soldats turcs au moment où il faisait feu sur le gouverneur de Trébizonde qui venait d'ordonner le massacre des Arméniens.

demande à examiner la question avec ses conseillers avant de donner une réponse définitive.

La Délégation arménienne se réunit au n° 12, avenue du Président-Wilson, sous la présidence de son chef. A cette réunion, prennent part :

M. Masehian Khan, ancien ambassadeur de Perse à Berlin, actuellement ambassadeur de Perse à Londres; M. Varantian, représentant du parti « Tachnaktzoutun », membre de la Délégation, ainsi que M. Tchobanian, poète arménien, et M. Sevadjian Sérovppé, un bijoutier de la rue Lafayette, à Paris. Le lendemain, Boghos Nubar Pacha apporte une réponse favorable à M. Briand. A partir de ce jour, le siège de la Délégation arménienne devient une section du Quai d'Orsay. M. Briand avait mis la Délégation dans son sac; aucun écrit, aucune signature ne le liait. Il avait manifesté un désir, et ses désirs étaient des ordres, que les membres de la Délégation et des patriotes de profession exécutaient consciencieusement et aveuglément. Dans cette affaire de Cilicie, l'un voyait déjà sa boutonnière ornée d'un ruban rouge, un autre la vente fructueuse de ses automobiles. Pauvre Arménie ! Le sang de tes enfants était vendu aux enchères pour un plat de lentilles.

La Délégation, dans sa précipitation à être agréable à M. Briand, n'avait même pas assuré l'avenir des mutilés et des familles des morts que nous laisserions sur les champs de bataille de Syrie, Cilicie et Palestine. Qu'importait à la Délégation que la Légion arménienne plantât la première le drapeau français à Beyrouth, qu'elle enlevât au bout de ses baïonnettes la place fortifiée d'Arara; un compliment et un sourire de M. Briand nous récompensaient de tout, nous, les éternels sacrifiés du machiavélisme de la diplomatie européenne.

On ne peut pas dire que personne n'avait prévu les événements, l'histoire est là pour prouver le contraire. En pleine guerre, au risque d'être pris à partie par les dirigeants du Quai d'Orsay et de la Délégation arménienne, j'avais dévoilé la vérité en son temps, dans une circulaire portant ma signature, *qui a été publiée le 14 février 1917 dans le plus grand quotidien arménien « Mechak », de Tiflis. Dans cette circulaire je disais : « Le sang arménien est trop précieux pour priver la nation de ses éléments jeunes et pour ajouter à un million de victimes encore d'autres victimes. Nous devons avoir l'assurance que l'indépendance de l'Arménie sera garantie par des signatures. »*

A la suite de cet événement, la Délégation m'a mandé à Paris; la conversation que j'ai eue avec Boghos Pacha et ses deux conseillers, MM. Masehian Khan et Varantian, m'avait convaincu que la Délégation arménienne n'était en possession d'aucune convention; alors, je me suis hasardé à demander au chef de la Délégation : « Excellence, en échange de notre concours militaire, pouvons-nous avoir l'assurance que l'indépendance de l'Arménie sera garantie ? ». Pour toute réponse, notre vénérable chef a eu la grande franchise de me dire :



SARAFIAN

Croix de guerre et Médaille militaire. Né à Constantinople.

CHICHLIAN Thomas

(24, rue Rodier, Paris)

Croix de guerre, Médaille militaire.

« C'est de la folie d'y penser ». L'aveu que je n'avais pas pu arracher ni à M. Masehian Khan, ni à M. Varantian, ni à M. Tchobanian, courtier ambulante entre le Quai d'Orsay et l'avenue du Président-Wilson, qui n'avait qu'un seul désir, d'après son aveu même, celui de sauver l'Arménie et ensuite de mener une existence douce sur les boulevards de Paris.

A mon retour à Marseille, je n'ai pas manqué de communiquer mon impression à l'Assemblée générale de la Colonie arménienne de Marseille, qui a eu lieu dès mon retour, 96, rue Saint-Jacques, à l'ancienne chapelle arménienne. Mes paroles ayant grandement impressionné l'Assemblée, M. Hovannès Sahatdjian, « persona grata » de la Délégation à Marseille, a cru de son devoir de me donner un démenti formel en ajoutant qu'une convention était signée entre le gouvernement français et la Délégation arménienne au sujet de la Cilicie, mais que dès maintenant la Délégation ne pourrait pas avoir l'imprudence de la publier. Quelques notables arméniens de Marseille, furieux de mon attitude, ont jugé nécessaire d'adresser une plainte collective à la Délégation. Cette plainte portait la signature de trois personnalités et je me dispense de publier leurs noms, en vue d'une pression gouvernementale à mon encontre.

M. de Margerie, secrétaire général au Ministère des Affaires Etrangères, s'est chargé de ce soin, en adressant à M. le Préfet des Bouches-du-Rhône une lettre de quatre pages, dont j'ai eu connaissance à la Préfecture et dans laquelle M. le Secrétaire Général disait : « Nous savons que M. Turabian travaille dans l'intérêt de l'Arménie, mais le moment n'est pas bien choisi pour faire de l'agitation. Veuillez faire comprendre raison à M. Turabian; au cas contraire, agissez avec lui comme avec tous les étrangers. »

L'ordre était formel, clair et précis; il fallait ou se taire ou prendre le chemin du camp de concentration. Heureusement pour moi, les instructions de M. de Margerie arrivaient trop tard, ayant eu l'occasion de m'exprimer précédemment au sujet de la formation de la Légion arménienne. Pour ne pas être en reste de politesse avec M. de Margerie, en 1917, je lui adressai un exemplaire de mon livre illustré « Les Volontaires Arméniens sous les Drapeaux Français », accompagné d'une lettre, dans laquelle je le remerciais de ses sentiments arméno-philés qui se manifestaient en toutes les occasions. M. de Margerie eut le bon goût de clôturer cet incident, qui n'aurait même pas dû être soulevé, d'une manière délicate, connaissant ma profonde sympathie pour la France, et tous les sacrifices que je m'étais imposés pour servir la cause française, sans trahir celle de l'Arménie.

Suivons maintenant, pas à pas, la politique incohérente et illogique de notre Délégation. La Légion est formée et concentrée en Chypre; le Gouvernement français, pour ménager l'amour-propre arménien, propose de l'appeler « la Légion arménienne », qui doit entrer en



TAMINOSSIAN Vahan

Né à Antékia, au village Bitias (Cilicie). Engagé à Marseille le 23 août 1914. Croix de guerre.

Citation à l'ordre du régiment. — Ordre n° 87, du 19 mars 1916. Taminossian Vahan, légionnaire.

Motif de la citation. — « Légionnaire d'une grande bravoure, le 26 septembre 1915, sous un bombardement violent, a, par son énergie, son calme et son sang-froid, contribué à maintenir intact le moral de ses camarades. Blessé le 27 septembre, a refusé de se faire évacuer. »

Citation à l'ordre de l'armée. — Ordre général, n° 381, du 24 août 1916. « Est cité à l'ordre de l'armée : Taminossian Vahan, soldat. »

Motif de la citation. — « Engagé volontaire pour la durée de la guerre, a fait l'admiration de tous par son courage et sa grande bravoure pendant l'attaque d'un village. Blessé, est, avec un entrain remarquable, revenu sur la ligne de feu; après avoir été pansé, a continué de combattre avec la même ardeur et ne s'est retiré qu'après avoir été blessé une seconde fois. »

lutte avec son drapeau national déployé à côté du drapeau tricolore. La Délégation, pour des raisons tout à fait enfantines, repousse cette proposition. Elle veut que la « Légion arménienne » soit fusionnée dans le cadre de la « Légion d'Orient », regrettable inconscience qui nous faisait perdre le seul atout restant entre nos mains. Après l'armistice, la Délégation, reconnaissant son erreur, propose à son tour d'appeler la Légion la « Légion arménienne »; c'était trop tard, on bat le fer lorsqu'il est chaud; l'Armistice était signé, M. Briand n'avait aucune envie de laisser un seul atout entre les mains des Arméniens, pour la réalisation de son entente avec Mustapha Kemal, par l'entremise du fameux Bouillon Pacha. Dans cette situation, il ne restait aux Arméniens qu'une seule ressource : évacuer la Cilicie, ramasser leurs blessés et leurs mutilés, pour les soigner à leurs frais; quant à leurs morts, leurs sépultures étaient confiées aux sentiments humanitaires (!!!) des « bachibouzouks » de Mustapha Kemal Pacha.

Nous voulons bien croire qu'au début des événements, M. Briand n'avait aucune intention malveillante à l'égard de l'Arménie et ne pensait pas à une entente franco-turque sur le dos de ses alliés; mais les événements doivent l'avoir entraîné à cette triste solution, la volte-face de notre jeune diplomatie lui donnant un semblant de raison.

Expliquons-nous plus clairement.

La Délégation, pour encourager nos jeunes gens à s'engager dans la Légion, avait cru faire de la bonne politique en cachant la vérité au peuple arménien et laissant supposer que l'indépendance de la Cilicie arménienne était garantie par la France, en échange de la collaboration militaire arménienne. Après l'armistice, la Délégation, craignant que le pot aux roses ne fût découvert, donnant lieu à la légitime colère d'un peuple trompé par ses propres représentants, a commencé une campagne intense en faveur d'un mandat américain pour l'Arménie, qui devait englober la Grande et la Petite-Arménie (Cilicie). Il est bien entendu que cette deuxième bévue donnait naissance à une méfiance réciproque entre le gouvernement français et la Délégation nationale arménienne.

La Délégation avait-elle des raisons valables pour adopter une nouvelle politique qui était l'opposé de celle suivie jusqu'à l'armistice ? La prudence la plus élémentaire commandait à la Délégation de ne pas lâcher la proie pour l'ombre; il était du devoir de nos représentants de ne s'engager dans l'expédition de Cilicie qu'entourés de toutes les garanties nécessaires à la sauvegarde des intérêts arméniens.

Ayant négligé cette précaution primordiale, après l'armistice, notre Délégation devait faire valoir auprès du gouvernement français les droits de l'association de fait ayant comme capital le sang de nos enfants. Aucun gouvernement n'aurait osé faire fi de cet argument de justice et la Délégation aurait eu, dans ce cas, l'approbation du peuple



ALEXANIAN Pierre (Bedros)
(22, rue Boursault, Paris)

Croix de guerre. Né à Yalova. Engagé à 22 ans à Marseille le 21 août 1914.

Citation à l'ordre du régiment. — Ordre n° 319, du 14 janvier 1917.

Motif de la citation. — « Engagé volontaire pour la durée de la guerre. Excellent patrouilleur, courageux et possédant un sang-froid extraordinaire. Blessé à l'attaque du 9 juillet 1916. »

français, mais, pour cette politique hardie, il nous fallait des hommes et non des fantoches.

Notre diplomatie, après l'armistice, ne pouvant plus endormir la conscience du peuple arménien, effrayée de sa responsabilité, court derrière l'ombre d'un mandat américain. D'une façon ou d'une autre, les soldats français et arméniens ont versé leur sang pour la conquête d'un territoire; une fois la tâche accomplie, au prix de tant de sacrifices, une fois notre rêve de cinq siècles réalisé, comment la Délégation a-t-elle eu la démente de dire à nos alliés français : « Messieurs, sortez d'ici; ce territoire nous appartient. Si nous avons besoin d'un protecteur, nous nous adresserons à M. le président Wilson, et nous offrirons à ses compatriotes un délicieux « kebab » que nous a rapporté l'héroïsme des soldats français et arméniens, et que nos amis américains seraient ravis de recevoir sans bourse délier et sans avoir versé une goutte de sang américain pour mériter une pareille aubaine. » Cette mentalité démontre clairement le désarroi dans lequel se trouvait la Délégation arménienne au lendemain de l'armistice. A partir de ce moment, la partie était définitivement perdue pour nous et M. Briand, allégé du fardeau d'un remords, pouvait, sans crainte de l'opinion publique de son pays, tendre librement la main à Mustapha Kemal en vue d'une entente franco-turque que l'incapacité de notre Délégation avait rendue possible.

La persistance de la Délégation dans son désir d'un mandat américain laissait supposer une entente précédemment conclue avec le gouvernement de Washington; en réalité, aucune entente n'existait. Cette idée était sortie du cerveau de deux ou trois sénateurs américains pour obéir à une manœuvre politique et impressionner les alliés en vue d'une pression qui, au fond, n'avait aucun rapport avec le mandat américain en Arménie. D'ailleurs, d'après la loi Monroë, la tradition américaine interdisait aux dirigeants de Washington de s'immiscer en quoi que ce fût dans les affaires du continent; ensuite, la présence de l'Amérique en Arménie, compromettant sérieusement le prestige et les intérêts des grandes puissances de l'Europe, ces dernières auraient fait l'impossible pour empêcher qu'une pareille éventualité se produisît.

Notre Délégation, en faisant surgir cette épineuse question, au milieu des appétits déchaînés, nous exposait à l'hostilité collective des grandes puissances ; c'est pour cette raison que les alliés, tout en paraissant donner satisfaction aux revendications arméniennes, ont employé tous les moyens diplomatiques en leur possession afin de noyer la question arménienne dans le lac Léman, à l'occasion de la signature du traité de Lausanne.

On nous avait dit que M. le président Wilson était le plus ardent partisan du mandat; si nous jugeons les faits d'après l'attitude de M. Wilson vis-à-vis de la Délégation arménienne, pendant son séjour



MASSADJIAN Robinson (Roupen)

Croix de guerre. Engagé à Marseille à 22 ans. Né à Constantinople. Blessé le 16 juin 1915, à Arras, en Artois. Blessé une deuxième fois le 20 août 1917 à Verdun, à Mort-Homme.

Citation à l'ordre du régiment. — « Le lieutenant-colonel Rollet, commandant le régiment, cite à l'ordre du régiment : Massadjian Robinson, légionnaire, m^{le} 29.526.

« Bon et brave légionnaire. A été blessé le 20 août 1917 en s'élançant courageusement à l'assaut des tranchées allemandes. »

à Paris, nous sommes dans l'obligation de dire que tout espoir à ce sujet était pure imagination, et voici pourquoi :

Boghos Nubar Pacha, par lettre officielle, avait demandé une audience au président Wilson, qui n'a même pas daigné donner une réponse; notre chef ayant renouvelé sa demande, M. Wilson fait répondre par son secrétaire que, son temps étant très limité, il regrettait de ne pouvoir recevoir la Délégation arménienne, mais que si on avait quelque chose à lui communiquer, on pouvait le faire par écrit. A notre avis, c'était une façon de faire comprendre à la Délégation qu'au point de vue politique, l'Arménie n'avait rien à espérer des Etats-Unis; il est malheureux de constater que la Délégation n'a pas su distinguer cette nuance et, malgré l'attitude hautaine de M. Wilson à l'égard de la représentation arménienne, a persisté pour avoir, coûte que coûte, une entrevue avec lui. Tous les moyens officiels étant épuisés, elle s'est adressée *modestement* à l'intervention d'un pasteur arménien, M. le professeur Agopian, qui a pu obtenir, à *titre privé*, dix minutes d'entrevue pour les deux chefs arméniens, Boghos Nubar Pacha et M. Aharonian. Dans cette entrevue extrêmement limitée, on n'avait eu que le temps d'échanger quelques paroles de politesse, sans que la question arménienne fût effleurée; tout cela n'avait pas empêché notre délégation de chanter sur tous les tons les bienfaits du mandat américain. Ce n'était pas du bon sens, c'était véritablement de la démence. Suivant un proverbe : « Pour chanter un duo, il faut être deux », l'Amérique restait insensible à nos appels, parce que la nature n'avait pas favorisé la terre arménienne de ses puits de pétrole : « The business is business », les affaires sont les affaires. Sous ce rapport, l'Arménie ne présentait aucun avantage pour l'Amérique. C'est là qu'il fallait chercher la cause de l'indifférence de nos amis américains pour notre pays. Espérons que la leçon du passé sera un enseignement pour le peuple arménien, qui se gardera bien, à l'avenir, de tomber dans les mêmes erreurs.

Nous avons critiqué la politique de notre Délégation quand elle suivait aveuglément la directive de M. Briand et jetait dans la mêlée cinq mille jeunes Arméniens sans avoir assuré aucun avantage pour l'Arménie, ni même pour les combattants. Nous avons critiqué avec plus d'acharnement encore, quand cette Délégation, après l'armistice, faisait volte-face avec une légèreté incompréhensible et s'accrochait à la redingote flottante du président Wilson; nous avons dit et nous répétons que la diplomatie arménienne, ayant lié la fortune de nos armes à celle de la France même sans aucune garantie, elle devait rester fidèle jusqu'au bout à cette politique pour ne pas perdre au moins l'avantage d'une situation de fait acquise.

Notre exposé détaillé, au sujet de la formation de la Légion arménienne, prouve très clairement l'incompétence et l'inexpérience de nos représentants. Notre critique n'ayant pas ménagé les dirigeants armé-



DAVIDIAN

Croix de guerre

Citation à l'ordre du régiment. — N° 275, du 24 octobre 1916 :

« Excellent soldat, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Très brillante attitude au feu, aux combats des 4 et 9 juillet 1916. »

niens, notre impartialité nous oblige d'être aussi franc, aussi sincère en ce qui concerne la politique de M. Briand vis-à-vis de l'Arménie. Nous avons admis que la Délégation arménienne n'a pas été à la hauteur de sa tâche; elle a même commis des erreurs impardonnables, mais cela n'était pas une raison pour que M. Briand, profitant de ces erreurs inconsciemment accomplies, en prît prétexte pour accabler de ses coups de grand maître de la diplomatie le peuple arménien tout entier qui, en somme, n'était pas fautif lui-même à l'égard de la France; il était plus digne pour M. Briand de jouer le rôle d'un protecteur, d'un mentor indulgent, à l'égard de cette pauvre Délégation, en reconnaissance de l'héroïsme d'un petit peuple qui, au moment du danger, a eu la fierté de se dévouer à la cause française, ce qui lui a coûté un million de victimes et la perte totale de sa richesse nationale et individuelle.

L'Entente franco-turque était un fait accompli quand la Délégation, voulant rectifier toutes ses erreurs du passé, se soumettait à toutes les conditions du Quai d'Orsay; malheureusement, une démarche personnelle de Sa Sainteté le Catholicos des Arméniens de Cilicie, n'a pas eu plus de chance auprès du gouvernement français. M. Franklin-Bouillon, l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de M. Briand auprès de Mustapha Kemal, avait fermé toutes les portes à une nouvelle entente franco-arménienne. D'après cette entente, avant toute chose, la Légion arménienne devait être dissoute; les armes et munitions d'une valeur de deux cents millions de francs devaient être cédées aux Turcs et la Cilicie évacuée dans un délai relativement court par les troupes françaises; les populations arméniennes de Cilicie devaient être confiées à la protection paternelle (!!!) de Son Excellence Mustapha Kemal Pacha. Après plusieurs démarches et supplications, une dernière faveur a été accordée aux Arméniens, grâce à la bonté de M. Poincaré, le grand homme d'Etat français, l'homme intègre et loyal, dont l'arrivée au pouvoir a eu lieu deux mois après l'entente franco-turque pour le grand malheur des Arméniens.

Nos compatriotes ont eu la possibilité de quitter leur patrie avec les troupes françaises et d'aller s'installer dans les baraquements construits à leur intention en Syrie, où le gouvernement français les utilisait à la construction des routes; quant à leurs biens et immeubles laissés en Cilicie, c'était un cadeau de maigre importance offert à Mustapha Kemal par son excellent ami, M. Franklin-Bouillon. Les Arméniens de Cilicie ayant eu la vie sauve, le plus précieux des biens, seraient mal venus de formuler des réclamations qui seraient destinées d'ailleurs à un sommeil éternel dans les cartons du Quai d'Orsay.

En faisant l'historique de l'occupation de la Cilicie par les troupes franco-arméniennes, il m'est impossible de passer sous silence quelques tristes épisodes de cette occupation. La présence des Français en Cilicie n'avait pas le don de plaire à nos amis anglais, qui encourageaient les visées turques sur cette région. Les Turcs, enhardis par cet



BOGHOSSIAN

Engagé à Marseille en 1914. Croix de guerre.

encouragement, harcelaient continuellement les troupes franco-arméniennes; c'est ainsi qu'en janvier 1920, la ville de Marache, habitée par 25.000 Arméniens, s'est trouvée avec sa garnison cernée par les Turcs qui s'acharnaient à prendre la ville d'assaut, avec l'intention de massacrer toute la population arménienne. Le colonel Brémond (actuellement général), ancien gouverneur de Cilicie, mis au courant de la situation, envoie 12.000 hommes de renfort au secours du général Querette, défenseur de la ville de Marache. Les Turcs, pris entre deux feux, arborent le drapeau blanc, envoient des parlementaires pour recevoir les conditions de la reddition; mais à ce moment se produit un coup de théâtre : le colonel Normand apporte au général Querette l'ordre formel d'avoir à quitter la ville de Marache dans un délai de deux heures sans que la population arménienne soit mise au courant de ce départ. Néanmoins, les soldats arméniens ayant alerté certains quartiers, 7.000 civils ont quitté la ville avec les troupes. Vu la rigueur de l'hiver à cette époque de l'année, cette malheureuse retraite coûte aux Franco-Arméniens 4.000 morts, tant civils que militaires; les enfants et les femmes surtout succombent en grand nombre. Quant aux 18.000 Arméniens restés dans la ville, ils sont impitoyablement massacrés par les janissaires turcs, et 25 soldats arméniens qui défendaient une mosquée, abri de milliers de nos compatriotes, ignorant cette retraite, ont péri dans les flammes avec leurs protégés.

Connaissant les sentiments arménophiles et humanitaires du général Brémond, ainsi que la loyauté du général Querette, nous estimons qu'aucune responsabilité ne leur incombe; le remords de ce carnage revient à ceux qui ont facilité son accomplissement. Le général Brémond et le général Querette ont été obligés de se conformer aux instructions de leurs chefs hiérarchiques, tout en déplorant, au fond de leur conscience, de livrer la population arménienne sans défense aux mains de leurs pires ennemis; d'ailleurs, au moment de ces événements, nous n'avons pas manqué de faire connaître la vérité dans notre journal « Aiguillon », du 30 novembre 1920, et depuis, aucun démenti officiel n'a contredit nos affirmations. Aucune manœuvre stratégique ne justifiait cette retraite, si nous nous basons sur l'insistance du général Querette à vouloir sauver la population de Marache et sa très compréhensible hésitation à exécuter les ordres de ses chefs.

Malheureusement pour nous, la ville de Marache n'avait pas été la seule victime d'une politique louche; à son tour, la ville de Hadjin a connu les mêmes horreurs, au moment de la présence des troupes françaises à Sis, ancienne capitale de la Petite-Arménie et la résidence du Catholicos des Arméniens de Cilicie. Hadjin était cernée par les Turcs; la ville était défendue par 800 combattants arméniens qui ont tenu les troupes turques en échec pendant huit mois, attendant les renforts promis par Adana. Les défenseurs de la ville avaient fait savoir qu'il leur était possible de quitter Hadjin avec toute la popula-



DEMIRDJIAN (Vartan)

né à Trébizonde. Engagé à Marseille en 1914. Croix de guerre. Blessé aux deux jambes le 17 avril 1917.

tion, avant qu'elle ne fût cernée de tous côtés, si aucun renfort ne devait leur être envoyé. Adana leur ayant donné l'assurance nécessaire, nos braves ont attendu patiemment un secours qui ne leur est jamais parvenu. Au bout de huit mois de combats héroïques, ils ont succombé sous le nombre des assaillants et, faute de munitions, toute la population, au nombre de quinze mille habitants, a été massacrée; seuls les 360 combattants ont réussi à se frayer un chemin à travers les lignes ennemies et sont parvenus à Adana pour remercier, pensons-nous, les autorités françaises et arméniennes.

Le général Brémond, malgré sa position délicate entre son désir de donner satisfaction aux Arméniens et les instructions reçues de ses chefs, avait eu quand même le courage et l'humanité d'autoriser les Arméniens à former un corps expéditionnaire pour voler au secours de leurs frères de Hadjin. Ce corps était déjà formé et prêt à partir, mais au moment du départ une discussion éclata entre les chefs des trois partis arméniens. Le parti « Tachnaktzoutun » désirait que l'expédition fût mise sous le commandement d'un chef « tachnakiste », la sociale démocrate « Hentchakiste » ne pouvait pas, bien entendu, admettre cette prétention, d'autant plus que c'étaient ses partisans qui défendaient effectivement la ville de Hadjin. Quant au parti « Démocrate Libéral », cet honneur devait lui revenir sans aucune contestation, puisque le représentant de la Délégation nationale arménienne en Cilicie, M. Damadian, était un démocrate libéral, et la Délégation de Paris, composée des démocrates libéraux. M. le général Brémond a bien été forcé de dissoudre ce corps expéditionnaire et d'abandonner Hadjin à son malheureux sort pour ne pas donner naissance à une guerre civile entre Arméniens.

Il serait injuste de notre part de laisser dans l'ombre la personnalité de M. Damadian, représentant officiel de la Délégation nationale arménienne à Adana. Avant d'exposer les faits et gestes de M. Damadian et, tout en ignorant le rôle qu'on lui avait assigné, nous allons faire connaître notre manière de voir sur la mission qui devait lui être attribuée. M. Damadian savait très bien que la Délégation n'était en possession d'aucune convention écrite; par conséquent, son premier devoir était de suppléer à cette lacune par une organisation systématique. Pendant dix mois, la Légion arménienne occupait presque à elle seule la Cilicie. M. Damadian devait mettre à profit ce délai, relativement suffisant, pour organiser militairement toute la Cilicie. Sa tâche étant d'autant plus facile qu'il avait dans la Légion arménienne un auxiliaire très précieux; ensuite, l'entente franco-turque n'existant pas à cette époque, le gouvernement français s'appuyait entièrement sur l'élément arménien. De plus, les montagnards de Zeïtoun, les Arméniens de Hadjin, de Djebel-Moussa, de Deurth-Yol sont renommés pour leur bravoure légendaire; pour cette organisation, il ne manquait ni de cadres, ni de fusils, ni de munitions. Le retour du front du



DJENDEREDJIAN Antoine

(8, rue Manuel, Paris)

Croix de guerre. Né à Constantinople, engagé à Marseille. Blessé le 28 septembre 1915 en Champagne; blessé une deuxième fois le 4 juillet 1916, dans la Somme.

Caucase de notre héros national, « le général major Antranik », était une heureuse circonstance pour lui confier le commandement des forces arméniennes; le prestige même de notre héros national suffisait pour que tous les Arméniens aptes à porter les armes fussent enrôlés sous ses bannières. Une fois fortement organisée en Cilicie, notre diplomatie aurait pu parler haut et ferme; c'est à ce moment que nous aurions pu dire à M. Franklin-Bouillon et à son grand chef, M. Briand : « Messieurs, maintenant, causons entre amis. Nous n'allons pas nous déchirer mutuellement. Cette conquête de Cilicie, nous la devons au sang des soldats français et arméniens; avec vous, nous sommes prêts à nous entendre sans que le vilain Turc vienne fourrer son nez dans une affaire qui ne concerne que nous. Si malgré notre bonne volonté vous voulez faire les méchants et envoyer des forces dans l'espoir de nous désarmer, nous nous garderons bien de tirer les premiers, mais si nous sommes attaqués, en cas de légitime défense, nous nous défendrons avec acharnement, tout en vous laissant la grave responsabilité d'un pareil conflit. D'autre part, nous porterons à la connaissance du peuple français ce geste inamical avec tout l'éclat dû à un acte pareil. »

Aucun homme d'Etat français n'aurait assumé cette responsabilité, sachant surtout que la cause arménienne avait acquis la sympathie du peuple français et de tous les peuples civilisés. Mais pour exécuter une politique d'une si grande envergure, il nous fallait des hommes politiques ayant le courage d'immoler leur personnalité devant l'autel sacré de la patrie.

M. Damadian, au lieu de s'occuper des organisations sérieuses, passait son temps à échafauder des combinaisons pour la formation d'une République cilicienne avec la participation des Turcs, des Tcherkès, des Kurdes, etc., en un mot une vraie salade russe. Il avait même formé un gouvernement à sa façon. Un jour, suivi de ses collaborateurs, il se présente au Konack les mains dans les poches comme à une parade, invite le *mutasarif* nommé par les autorités françaises à quitter la Préfecture pour céder la place au gouvernement régulier de la République cilicienne. Le général Brémont, mis au courant de cette démarche ahurissante, fait avancer une cinquantaine de Sénégalais baïonnette au canon et, en un clin d'œil, fait jeter dehors le gouvernement de M. Damadian. A la place du général Brémont, probablement un autre aurait agi plus cavalièrement, tout en restant dans les limites de son devoir. M. Damadian et ses anciens collaborateurs doivent conserver leur reconnaissance au général Brémont pour leur avoir laissé la vie sauve.

L'entente franco-turque était déjà une réalité lorsque la Délégation arménienne a eu l'idée tardive d'envoyer le général Antranik en Cilicie pour l'organisation de l'armée nationale arménienne. Un jour, je reçois la visite matinale du capitaine Bonapartian qui venait m'avertir que le



BOYADJIAN ARDACHES

Croix de guerre. Engagé à Marseille dès le début de la guerre. Blessé cinq fois il s'est refusé à se faire libérer; il a été libéré à l'armistice.

général Antranik m'attendait à l'hôtel Noailles. Surpris de la présence inattendue du héros arménien à Marseille, j'accourus auprès de lui pour connaître la cause de ce voyage. Le général, avant de me donner aucune explication, me chargea de lui assurer son départ le jour même à destination de Beyrouth; une fois son départ assuré, le général entre en confidence et me confie la cause de son départ précipité. M. Tchobanian, un poète arménien, était parti huit jours avant lui pour effectuer les démarches nécessaires auprès du général Gouraud, en vue de la rentrée en Cilicie du héros national arménien. Après avoir écouté les explications du général Antranik, je n'ai pas manqué de lui faire remarquer que le moment était très mal choisi pour une pareille entreprise, qu'on l'avait dérangé inutilement et son retour prochain à Marseille ne faisait aucun doute devant l'insuccès certain de cette tentative.

Le gouvernement français siégeait à Paris, mais non à Beyrouth, ainsi que la Délégation arménienne. Il me semblait extraordinaire que, sans aucune entente préalable avec le gouvernement de la République on laissât partir pour une destination inconnue un général de grande valeur en se fiant sur le résultat des démarches du poète Tchobanian auprès du général Gouraud qui recevait ses instructions de Paris et qui ne pouvait prendre aucune initiative, surtout au sujet de la Cilicie, qui avait été l'objet d'une récente entente franco-turque. Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions, puisque M. Tchobanian, l'envoyé extraordinaire de notre Délégation, faute de mieux, villégiaturait dans les montagnes du Liban, et le général Antranik, profitant de son voyage, rendait visite aux Arméniens d'Egypte et de Smyrne.

L'expédition de Cilicie, en fin de compte, s'est terminée en queue de poisson aussi bien pour les Arméniens que pour les Français. La diplomatie turque a su mettre à profit les divergences de vues qui séparaient la Délégation arménienne du Quai d'Orsay, et garder, par une habile manœuvre, la Cilicie pour la Turquie. Les diplomates arméniens attendent toujours l'intervention américaine en Cilicie comme les Juifs attendent la venue de leur Messie, et M. Briand le résultat des promesses alléchantes de Mustapha Kemal à son ami, M. Franklin-Bouillon. En attendant, les Turcs sont les maîtres de la Cilicie et de deux cents millions.

Qu'on le veuille ou non, les événements ont prouvé que nous ayons vu plus clair dans la situation que la Délégation arménienne et peut-être que M. Briand lui-même. Si on nous avait fait l'honneur d'écouter notre modeste conseil, aujourd'hui le drapeau français flotterait en Cilicie, pays qui n'a rien à envier à l'Egypte au point de vue de la fertilité de son sol et de sa grande possibilité de production cotonnière ; quant aux Arméniens, sous la protection de la France, ils vivraient tranquillement dans leur patrie, ayant ainsi franchi la première étape vers leur indépendance nationale.



AGUANIAN

Croix de guerre

Né à Kharpout. Engagé à Marseille. Blessé le 9 mai 1915 à Arras.

Sa Sainteté le Catholicos des Arméniens de Cilicie, que j'avais eu le bonheur de rencontrer à Paris, à l'hôtel des Deux-Mondes, partageait absolument ma manière de voir et il me disait : « Pendant cinq siècles, nous avons vécu sous la tyrannie des Turcs; ces imbéciles n'ont pas compris que le peuple arménien pourrait vivre pendant cinquante ans sous la protection du drapeau français avant d'atteindre sa majorité et d'aspirer à une indépendance complète. »

L'avis du héros national arménien n'était pas différent. Pendant son séjour à Marseille, il me disait que sans l'appui de la France il lui était impossible de se maintenir en Cilicie, même appuyé sur une armée nationale arménienne de 50.000 hommes. Plus tard, quand je l'ai rencontré à Paris, à l'hôtel Métropole, rue François-I^{er}, le général Antranik, qui n'avait pas l'habitude, dans sa franchise militaire, de mâcher les mots, donnait son avis sur la Délégation dans ces termes : « Il restait un peu d'intelligence à la Délégation arménienne; le peu qui restait, MM. Tchobanian et Vahan Tékéïan l'ont partagé de compte à demi, eux-mêmes n'ayant pas un brin d'intelligence. »

Il nous était impossible, au milieu des passions et des ambitions, de faire entendre notre voix au peuple arménien. Aujourd'hui, nous appuyant sur des faits historiques, nous nous présentons devant lui et disons : « Peuple, vous n'avez pas voulu entendre la voix de la raison et de la logique; nous ne craignons plus votre verdict. Si nous avons tort, que vos meneurs donnent un démenti formel à nos affirmations, qu'ils apportent des arguments et des preuves pour se justifier devant le tribunal du peuple arménien. Nous les attendons avec la conscience tranquille et les mains propres de toute souillure.

Avant de terminer ce chapitre de notre livre, nous nous faisons un agréable devoir de rendre un éclatant hommage au général Brémont, ancien gouverneur de Cilicie. Nous avons suivi pendant les événements les faits et gestes de ce valeureux soldat et administrateur émérite. S'il n'avait dépendu que du général Brémont, aujourd'hui le drapeau français flotterait sur l'étendue des territoires de Cilicie et les Arméniens vivraient heureux dans leur patrie, grâce à la présence de la France, au lieu d'errer à travers le monde pour trouver un abri et du travail pour vivre.

Malgré tout, Arméniens, haut les cœurs ! Ne désespérons pas de l'avenir qui peut nous réserver d'agréables surprises. Les plaines et les montagnes de Cilicie sont arrosées avec le sang des soldats français et arméniens; ce sang sacré fera, tôt ou tard, germer la plante chargée des fruits de tant d'héroïsme pour le grand bien de la France et de l'Arménie fraternellement unies.



KAHVEDJIAN

(39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris)

Croix de guerre. Né à Trébizonde. Engagé à Paris.

DÉLÉGATION NATIONALE
ARMÉNIENNE

Paris, le 28 octobre 1923.

—
9, rue du Boccador, 9
Paris (VIII^e)

—
Téléph. Elysée 18-72
—

*Monsieur Aram Turabian, Président de la
Commission de la Défense des intérêts des
Volontaires Arméniens, Marseille.*

Monsieur,

En réponse à la lettre de votre honorable Commission, nous vous adressons ci-joint le texte du rapport concernant la formation de la Légion arménienne. Nous espérons qu'il suffira pour vous donner les éclaircissements indispensables.

La Délégation salue avec sympathie la formation de votre Commission et lui souhaite plein succès.

Veillez agréer, etc...

NORADOUNGHIAN.





TCHITCHEKIAN YEREMIA
(152, rue Montmartre, Paris)

Sergent. Né à Kérassund. Croix de guerre.

RAPPORT

de la Légion Arménienne et la Constitution de la Légion d'Orient

présenté au Ministère des Affaires Etrangères

par la Délégation Nationale Arménienne

En octobre 1915, les paysans arméniens du Djebel Moussa (Côte septentrionale de Syrie), menacée de massacres et de déportations par les autorités turques, prirent les armes pour se défendre. Après une résistance d'une cinquantaine de jours contre des forces très supérieures en nombre et en matériel, ils furent recueillis avec leurs familles (au total près de quatre mille personnes) par la flotte française qu'ils avaient réussi à mettre au courant de leur situation.

Ces Djebéliotes furent transportés à Port-Saïd, où un camp-bivouac fut créé pour eux.

Les jeunes hommes valides qui se trouvaient parmi eux eurent bientôt assez de l'oisiveté à laquelle ils étaient réduits; ils étaient prêts à tout pour pouvoir reprendre la lutte contre les Turcs et venger ainsi la destruction de leurs foyers.

Ils écrivirent alors une lettre à M. Denys Cochin, à ce moment ministre sans portefeuille, pour demander à la France de vouloir bien les armer et les mettre à même de retourner à la bataille.

Le gouvernement français, en réponse à cette demande, envoya en Egypte une mission militaire (mission du commandant Romieu), chargée d'examiner la question et, s'il y avait lieu, de réaliser la militarisation régulière des Djebéliotes et même des Arméniens en général.

Cette mission se mit en relation avec les organisations politiques arméniennes d'Egypte, dont les délégués avaient constitué l'Union Nationale Arménienne, cette dernière devant assurer le recrutement, la partie en quelque sorte politique et nationale de l'œuvre.

C'est ainsi que fut créée la Légion d'Orient.

Elle fut baptisée Légion d'Orient, d'une part parce qu'il parut à craindre que la dénomination « arménienne » ne suscitât des représailles en Turquie et, d'autre part, la mission militaire ayant décidé d'y faire participer les Syriens aussi. Il est toutefois à remarquer que jusqu'à l'armistice les Syriens ne constituèrent qu'un contingent insignifiant dans la Légion d'Orient (même pas un dixième).

Un statut organique spécial, en date du 26 novembre 1916, n° 7966-9/11 régissait la Légion.



GARMROUGIAN

Croix de guerre. Engagé volontaire le 21 août 1914 au 2^e étranger. Blessé une fois. Né à Constantinople le 15 avril 1894.

Le noyau principal des premiers enrôlements fut constitué par les Djebéliotes du camp des réfugiés de Port-Saïd, qui fournirent environ six cents volontaires. A eux vinrent se joindre environ trois cents engagés de la colonie arménienne d'Egypte, puis, en mars 1917, un groupe homogène de 236 Arméniens prisonniers de guerre qui étaient au camp de Sumerpur (Indes); ces prisonniers de guerre, qui avaient appartenu à l'armée turque de Mésopotamie, constituèrent la 2^e compagnie, et enfin quelques petits groupes de prisonniers du Sinaï.

Le tout constitua le 1^{er} bataillon.

Entre temps, l'Union Nationale Arménienne, d'accord avec le commandement français, ayant décidé de donner le plus d'ampleur possible au mouvement, avait envoyé aux Etats-Unis d'Amérique trois délégués chargés d'y mener la propagande nécessaire. Les délégués trouvèrent, dans la colonie arménienne d'Amérique, un milieu ardemment patriote qui répondit aussitôt à leur appel, et plus de quatre mille volontaires se présentèrent devant les comités de recrutement.

En été 1917, les premiers contingents d'engagés d'Amérique commencèrent à arriver.

Malheureusement, les difficultés extrêmes des transports ne permirent pas d'utiliser toute la bonne volonté militaire des Arméniens d'Amérique et le gouvernement français, malgré les demandes réitérées de la Délégation Nationale Arménienne, ne put y remédier. Au début de 1918 seulement, seize à dix-sept cents engagés avaient pu rejoindre la Légion. L'entrée en guerre de l'Amérique arrêta net le mouvement, le gouvernement des Etats-Unis incorporant dans sa propre armée les Arméniens d'Amérique.

La majorité des contingents d'Amérique forma le 2^e bataillon.

Le reste, joint à quelques centaines de prisonniers de guerre du camp d'Héliopolis et de Méadi (Egypte), qui s'étaient rendus aux Anglais lors de leur avance de fin 1917 en Palestine, constitua le 3^e bataillon et deux compagnies de dépôt.

Tel était l'effectif de la Légion d'Orient au moment où, au printemps de 1918, elle fut appelée sur le front de Palestine.

L'instruction militaire de la Légion lui permettait, en effet, d'affronter, sur le champ de bataille, le voisinage et la comparaison avec n'importe quelle troupe.

Au moment de sa création, une entente entre les autorités françaises et anglaises avait abouti à décider que le camp de la Légion d'Orient serait établi à Chypre.

C'est ce qui fut réalisé.

La Légion d'Orient campa dès novembre 1916 dans l'île de Chypre, sur la côte Est, à 25 kilomètres au nord de Famagouste, assez loin de toute habitation, à Monarga.

Ce furent les recrues arméniennes qui, tout en faisant leur instruction militaire, bâtirent leur camp. Le travail était rude; sous le soleil



TCHANAKIAN Michel

Croix de guerre. Né à Brousse.

brûlant de Chypre, il fallait extraire la pierre des collines avoisinantes, la tailler, puis construire les bâtiments. Les soldats arméniens se tirèrent parfaitement de ce travail, malgré les moyens plus que rudimentaires mis à leur disposition, montrant ainsi que l'Arménien pouvait être, non seulement un combattant dans le sens strict du terme, mais un soldat complet.

Au printemps de 1918, le 1^{er} bataillon avait près d'un an et demi d'instruction, le 2^e bataillon près de huit mois, le 3^e bataillon se constituait à peine.

Il devait être difficile de garder inemployés les éléments déjà instruits et qui commençaient à être las de s'entraîner ainsi à vide, alors que les champs de bataille ne manquaient pas pour y faire mesurer leur valeur.

Il fut donc décidé de joindre la Légion d'Orient au détachement français de Palestine qui, ainsi renforcé, pourrait prétendre à une part active dans les opérations de Palestine. Déjà, dès mars 1917, la Légion d'Orient assurait par un détachement arménien la garnison de l'île de Castelorize, à deux kilomètres environ de la côte turque, qui servait de base française. Ce fut, jusqu'à l'armistice, une garnison arménienne qui fut portée à une compagnie qui occupa Castelorize.

La Légion d'Orient coopéra également à l'occupation de l'île de Rouad, sur la côte de Syrie.

Dans le courant d'avril-mai 1918, les deux premiers bataillons furent, par petits paquets et au risque heureusement évité de rompre leur cohésion, transportés en Egypte. Le 3^e bataillon et les compagnies de dépôt restaient à Chypre sous le commandement du commandant Chenost, unanimement estimé et aimé de ses hommes.

C'est à l'arrivée des bataillons en Egypte que se place l'incident connu de Port-Saïd, provoqué par la non-application, depuis le début, du règlement sur les permissions et de la circulaire ministérielle prévoyant des allocations aux familles des légionnaires. Les circonstances extrêmement atténuantes relevées dans l'affaire firent que le Conseil de guerre, appelé à statuer et présidé par M. le lieutenant-colonel Reynier, commandant le régiment des tirailleurs algériens du D. F. P., ne prononça contre les coupables que des condamnations légères et que M. le colonel de Pipape, commandant le détachement français de Palestine, fit bénéficier tous les condamnés de la suspension de peine en vertu de l'article 150 du Code de justice militaire.

L'adjonction des deux premiers bataillons de la L. O. au détachement français doubla l'effectif de ce dernier et le porta à environ cinq mille hommes.

Le détachement, concentré d'abord (juin-mi-juillet) au camp d'Ismaïlia, puis (mi-juillet-fin août) au camp de Mejdél, exécuta des manœuvres d'ensemble et fut inspecté par le général Allenby qui décida son entrée en ligne.



NERSESSIAN FRERES

(Croix de guerre)

Entre temps, l'Union Nationale Arménienne d'Égypte avait organisé au Caire une maison de convalescence pour les légionnaires arméniens malades ou blessés sortant d'hôpital.

LA LEGION D'ORIENT EN LIGNE

C'est le 30 août 1918 que les unités du détachement français de Palestine entrèrent en ligne; le secteur dévolu à la Légion d'Orient fut le secteur de Rafat, en face d'une position turque extrêmement forte, l'Arara, qui était en même temps un observatoire d'artillerie de premier ordre. L'Arara était occupé par les 701^e et 702^e bataillons allemands.

Malgré les difficultés de ravitaillement, notamment en eau, malgré le caractère extrêmement malsain du secteur (la 2^e compagnie, qui tenait le village de Râfat, vit en quelques jours presque tout son cadre français évacué), les soldats arméniens firent admirablement leur devoir, multipliant les patrouilles et rapportant de nombreux et précieux renseignements.

Lorsque la préparation de l'offensive du 19 septembre fut terminée, le 1^{er} bataillon, qui avait été jusque là en ligne, fut placé en réserve; la compagnie syrienne occupa Rafat la veille de l'attaque, avec une section de garde et le 2^e bataillon, désigné pour l'attaque, prit ses positions de combat.

Il n'entre pas dans le cadre de ce rapport de raconter la bataille de l'Arara.

Il suffira de dire que les légionnaires arméniens firent leur devoir avec un héroïsme qui força l'admiration de tous et qui fut spécialement apprécié par le commandant en chef.

Après quelques jours de repos à Mejdél-Yaba, le détachement français de Palestine, devenu détachement français de Palestine-Syrie (D. F. P. S.), continua par étapes sa marche vers le Nord.

Ce n'est que très éprouvé par les fatigues, les privations et une épidémie de grippe espagnole devant laquelle le Service de santé se trouva incomplètement dépourvu de moyens, qu'il arriva à Beyrouth dix-huit jours après. Les privations étaient surtout très dures pour les soldats arméniens qui ne touchaient *qu'une ration insuffisante, la solde globale à eux allouée étant très inférieure à la ration normale.*

Entre temps, Beyrouth avait été occupée par l'armée du chérif et le colonel de Pipape, qui s'y était rendu en automobile, ne disposait d'aucune troupe pour y faire respecter son autorité que les Arabes se refusaient à accepter, considérant la ville comme faisant partie du futur empire arabe. Des troupes britanniques appelées avaient rétabli l'ordre, mais il n'y avait pas de troupes françaises et le D. F. P. S. ne devait arriver que plusieurs jours après, d'ailleurs assez éprouvé par la route.



HADJI HAGOPIAN Hovannès

Croix de guerre et Médaille de sauvetage. Engagé à Marseille au début de la guerre.

C'est alors qu'on eut recours au 3^e bataillon arménien qui était resté à Chypre, où il avait parfait son instruction militaire et qui, appelé d'urgence, débarqua à Beyrouth, où sa belle tenue fit une excellente impression.

Malheureusement, il semble qu'à ce moment un esprit anti-arménien prît naissance dans le D. F. P. S., esprit né surtout chez les officiers des deux bataillons de tirailleurs qui paraissaient se faire un devoir de dénigrer constamment, en tout et pour tout, leurs camarades de la Légion et la troupe arménienne. C'était la manifestation d'un esprit de corps radicalement faussé et qui aboutit à des conséquences que l'on aura peine à croire. Si cette attitude a pu servir quelques individualités, elle n'a certainement pas servi la France en Orient.

L'affaire du 18 novembre, où la populace, les gendarmes locaux, des soldats du chérif attaquèrent sans motif, en pleine place de l'Union, les légionnaires arméniens en permission de la soirée et dont on voulut, malgré l'énergique réclamation de M. le commandant Cotté (1), faire grief aux Arméniens, est un des exemples les plus frappants de cet état d'esprit.

Quoi qu'il en soit, l'armistice venant d'être signé, le commandant décida l'occupation d'Alexandrette où, après avoir envoyé une compagnie de tirailleurs, il envoya le 1^{er} bataillon, commandé par le capitaine Rubin en l'absence du commandant Jolly. Le capitaine Mathiet, des tirailleurs, commandant d'armes à Alexandrette, adopta à l'égard du bataillon arménien une attitude qui ne peut être qualifiée que de très violemment hostile; les dépêches où il se permettait d'apprécier cette unité seront pour tout militaire un sujet d'étonnement.

LE 4^e BATAILLON

Dès l'arrivée de la Légion d'Orient à Beyrouth, de nombreuses demandes d'Arméniens, désirant s'engager, affluèrent.

Il y avait notamment à Damas près d'un millier de volontaires, la plupart ayant servi dans l'armée turque et comprenant une quarantaine d'officiers qui demandaient très instamment leur incorporation.

Il y fut fait droit et, en deux groupes, huit cents d'entre eux environ furent amenés à *pied de Damas à Beyrouth*; encadrés par des éléments des trois bataillons, ils constituèrent le 4^e bataillon.

Ce ne fut qu'après trois semaines environ que les recrues du 4^e bataillon purent être habillées. Le manque d'effets obligea à les garder pendant ce délai telles qu'elles étaient venues, chose très regrettable sans doute au point de vue matériel et surtout moral, mais qui

(1) Le commandant Cotté est un officier supérieur de grand mérite qui a parfait l'éducation militaire du 3^e bataillon en quatre mois et qui a su capter la confiance inaltérable et entière de ses hommes.



AGHAPEKIAN Aram
(29, rue Bleue, Paris)

Croix de guerre. Né à Constantinople.

fut supportée avec beaucoup de bonne volonté et même de bonne humeur.

Un télégramme du ministère de la Guerre prescrivait d'envisager les dispositions nécessaires pour créer une armée nationale arménienne; une compagnie du génie arménienne fut même créée.

Le même télégramme prescrivait que les troupes arméniennes fussent concentrées en Cilicie et c'est ainsi que fut décidée l'occupation de cette région.

A ce moment-là (décembre 1918), la Légion comprenait un effectif arménien de plus de quatre mille hommes.

L'OCCUPATION DE LA CILICIE

Le 16 décembre 1918, les 2^e et 3^e bataillons quittaient Beyrouth sur le transport anglais *Casaberra*, à destination de Mersina, où ils débarquaient les 17 et 18 décembre.

Le 4^e bataillon quittait Beyrouth quelques jours après pour Alexandrette, où il relevait le 1^{er} bataillon; ce dernier, poussant plus au Nord, occupait Deurt-Yol et Islahié.

Il y a lieu de noter, chose que l'on ignore, semble-t-il, même dans les milieux les mieux informés, que l'occupation de la Cilicie fut assurée uniquement par les bataillons arméniens de la Légion d'Orient. C'est sur la menace de cette occupation que les troupes turques évacuèrent la Cilicie et ce n'est que beaucoup plus tard, *plus de deux mois après*, et par calcul politique bien plus que par nécessité militaire, que d'autres troupes alliées furent amenées. Quant aux troupes françaises, en dehors des bataillons arméniens, il n'y en a eu aucune en Cilicie jusqu'au 28 mai (après cinq mois et demi d'occupation), date à laquelle ont débarqué à Mersine 250 chasseurs d'Afrique.

Le 1^{er} février 1919, la Légion d'Orient était dédoublée et les bataillons arméniens étaient constitués en *Légion arménienne*.

Mais, pour des raisons qui ne nous sont pas connues, il semblait qu'on ne voulût pas encourager l'effort militaire arménien.

Alors qu'en Syrie on avait tout fait pour accroître les enrôlements syriens, assez péniblement d'ailleurs, en Cilicie, au contraire, et malgré la promesse qui avait été faite, on refusa constamment d'accepter tous nouveaux engagements.

Il est à constater qu'à ce point de vue il n'existait pas une direction bien définie. Le ministère avait, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, donné des ordres pour la création d'une armée nationale arménienne; rien n'était fait sur place dans ce sens-là.

Environ deux mille Arméniens réfugiés à Alep demandaient à s'engager. M. le commandant Mallinjoud, directeur du Service des rapatriements à Alep, en fit partir trois groupes de 250 hommes chacun pour Adana, où ils devaient entrer à la L. A. Ces groupes, *venus*



KAIKDJIAN

Croix de guerre

d'Alep à pied, étant donné le manque de transports, se heurtèrent à un *non possumus* catégorique. Ces 750 hommes se trouvèrent ainsi à Adana, sans ressources, la plupart ayant abandonné leurs occupations pour venir s'engager.

Quelques semaines plus tard, M. le haut-commissaire de la République française à Constantinople assurait le transport, de Constantinople à Adana, de 600 jeunes gens arméniens, volontaires pour la Légion arménienne. Le résultat fut le même que pour ceux qui étaient venus d'Alep.

Alors que, d'une part, on refusait tout nouvel engagement, d'autre part on profitait des moindres occasions pour diminuer les effectifs arméniens (épuration, affaire des 16-17 février à Alexandrie, suivie de la dissolution du 4^e bataillon, démobilisation anticipée).

On pouvait craindre que les soldats arméniens entrant en Cilicie et ayant devant les yeux le spectacle de leurs foyers détruits, des ruines amoncelées, obligés, eux soldats victorieux, d'occuper un pays où, conformément aux termes de l'armistice, l'administration turque, avec tous ses fonctionnaires jeunes-turcs, restait en fonctions, mis en contact avec ceux qui avaient persécuté, assassiné leurs compatriotes et qui continuaient à détenir dans leurs harems des femmes arméniennes, dans leurs maisons des orphelins arméniens, on eût pu craindre, disons-nous, que ces soldats, voyant ces crimes impunis et les réparations très timidement envisagées (pour des raisons politiques sans doute), ne se laissassent entraîner à des actes de vengeance ou de représailles.

Au contraire, le soldat arménien, avec une discipline et une sagesse qui a étonné ses chefs impartiaux et dépourvus d'arrière-pensée politique, fut simplement une force créatrice d'ordre. C'est ainsi qu'ils ont mérité, par leur conduite impeccable, l'appréciation la plus élogieuse du commandement français et du général Allenby; plusieurs chefs autorisés, qui ont instruit ces soldats ou qui les ont vus de près, comme le général Bailloud, le commandant Cotté, le commandant Chenost, etc., ont rendu à plusieurs reprises hommage à leur esprit de discipline, à leur patriotisme et à leurs qualités militaires.

Le colonel Brémond, administrateur civil de la Cilicie, dans une lettre très récente écrite de Beyrouth en date du 26 janvier 1919 et adressé au président de la Délégation nationale arménienne, disait textuellement que « les troupes arméniennes se tiennent très bien, elles s'astreignent à la plus stricte bienveillance envers leurs bourreaux dans le but de ne pas nuire au nom arménien. Plus je les vois et plus j'ai confiance dans l'avenir. » De même M. J. Goût, directeur des Affaires Politiques d'Asie, au ministère des Affaires Etrangères, dans une entrevue qu'il a eue avec un membre de la Délégation, a formellement attesté l'attitude irréprochable et disciplinée des légionnaires arméniens en Cilicie. Grâce à lui, la paix et la sécurité publiques furent



PERTCHEMLIAN DIRAN

(47, rue de la Barre, Paris)

né le 1^{er} décembre 1887, à Constantinople. Engagé à Marseille en 1916. Libéré avec le grade de sergent en 1920.

assurées en Cilicie. Il est à remarquer qu'aucun incident, massacre ou autre, n'a eu lieu en Cilicie, où se trouvait la troupe arménienne, alors qu'en d'autres régions, à Alep, par exemple, malgré la présence des forces alliées, des massacres épouvantables ont été perpétrés. Et pourtant les Turcs de Cilicie sont une race particulièrement sauvage, alors que, même sous le régime turc, aucun massacre d'envergure n'avait eu lieu à Alep.

Les accusations portées contre les soldats arméniens par l'administration turque constituaient une manœuvre classique dans la politique turque, pour discréditer la Légion arménienne et provoquer ainsi son éloignement de la Cilicie et même (on avait appris aux Turcs que c'était chose possible) sa dissolution.

Pris dans l'étau de rivalités interalliées et de sournoises intrigues turques, le soldat arménien put néanmoins se garder de tout acte indigne d'une armée d'occupation civilisée et montrer ainsi, par une preuve irréfutable, que la race arménienne avait de remarquables qualités de gouvernement.





PARSEGHIAN Georges, sergent
(6, rue Hippolyte-Lebas, Paris)

né à Eguine. Engagé à Paris le 21 août 1914. Libéré le 14 juin 1917.

Le Sauvetage des 5.000 Arméniens du Mont Djebel-Moussa par l'Escadre française

RACONTE PAR M. TEKEIAN

Commissaire de la Marine

Le 6 septembre, une rumeur court en escadre. On raconte que des chrétiens ottomans se sont révoltés contre les Turcs et que de la côte ils font appel à nous. Le *Guichen* serait déjà entré en rapport avec eux. On dit que c'est une grosse affaire. Ce qu'il y a de certain c'est que nous recevons le soir même ordre d'appareiller avec le *Desaix* et que l'Amiral me fait part, avant l'appareillage, que je vais avoir probablement un rôle intéressant à jouer sur les côtes turques.

Le 8 au matin, nous sommes dans le golfe d'Antioche, on y retrouve le *Guichen*, on s'arrête ensemble devant la pointe du Raz-el-Mina, près du petit port de Suédié. C'est là qu'il se passe quelque chose.

Le *Guichen* nous met vite au courant. En passant devant ce point de la côte, son service de timonerie avait aperçu des signaux faits au moyen d'un grand drapeau blanc à croix rouge, que l'on agitait sur une des crêtes du Mont Moussa. Le *Guichen* avait stoppé et envoyé une de ses embarcations vers la terre. Celle-ci malgré la fusillade des Turcs était arrivée à se mettre en rapport avec quelques émissaires des insurgés, venus vers elle à la nage. Près de cinq mille Arméniens de divers villages s'étaient révoltés à la menace de la déportation, avaient gagné les hauteurs du Mont Moussa et résistaient victorieusement aux troupes turques depuis près de deux mois. Il y avait une très forte majorité de femmes, d'enfants et de vieillards réfugiés dans la vallée et pour les défendre, à peine 800 combattants environ, munis d'armes de tous calibres.

L'affaire était intéressante. Quelques instants après notre arrivée devant le Raz-el-Mina, la *Jeanne-d'Arc* elle-même venait y mouiller avec le vice-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de notre escadre. Un signal à bras me faisait appeler immédiatement à son bord. Je me présente à l'Amiral qui après m'avoir narré succinctement les faits, m'abouche avec les émissaires des insurgés, trois sympathiques physionomies de guerriers hirsutes aux prunelles pétillantes et



ARAMIANTZ Aram
(137, avenue d'Italie, Paris)

fiévreuses. Je leur adresse la parole en arménien; leur cœur bondit de joie et leurs faces s'animent; ils parlent avec volubilité, comme si leurs poitrines longtemps comprimées pouvaient enfin exhaler un long cri retenu de souffrance et d'espoir. Je traduis fidèlement à l'Amiral toutes les péripéties de l'insurrection et les desiderata des insurgés : « Voilà près de cinquante jours que nous tenons la montagne. Mourir pour mourir, nous préférons mourir avec honneur. Est-il possible seulement que vous nous débarrassiez du souci de nos femmes et de nos enfants ? Pouvez-vous ensuite nous fournir des munitions et quelques vivres pour continuer victorieusement la lutte ? Nous aimons la France de toute notre âme et nous combattons, du reste, sous son drapeau... »

L'Amiral était visiblement ému. Ce grand chef qui savait parler, eut des mots pleins d'à-propos et de sentiment, de nobles paroles d'encouragement pour répondre à ces braves. Pour la question du drapeau français, j'eus bien de la peine à leur expliquer qu'ils n'avaient pas le droit de s'en servir officiellement. Pour eux, le drapeau de la France c'était tout ce qui pouvait signifier révolte et liberté devant l'oppression et la tyrannie, c'était l'étendard de l'affranchissement. « Enlevez le rouge, leur dit l'Amiral Dartige, et continuez à vous servir du bleu et du blanc. Cela n'empêche pas le cœur de la France d'être avec vous. Pour ce qui est du résultat de notre entrevue, je vais en référer immédiatement à mon gouvernement. »

Les délégués des insurgés furent ensuite ramenés à terre par une embarcation afin de pouvoir transmettre à tous leurs compatriotes le résultat de leur entrevue et les décisions qui avaient été arrêtées d'un commun accord avec nous. En attendant les instructions gouvernementales, il avait été convenu qu'en cas de danger immédiat seulement, les Arméniens devaient agiter un fanion spécial de secours.

La *Jeanne-d'Arc* s'éloigne avec l'Amiral, laissant au capitaine de vaisseau Vergos, commandant le *Desaix*, la direction des opérations éventuelles avec toutes les instructions nécessaires à cet effet. Le *Guichen* devait nous rejoindre dans les vingt-quatre heures pour nous prêter son aide s'il le fallait.

Le lendemain, le 9 septembre, à la tombée du soir, en repassant à nouveau devant le Raz-el-Mina, on nous faisait sur les hauteurs le signal de secours convenu. Les Arméniens agitaient le drapeau blanc. Il n'y avait pas à en douter, un nouveau et grave danger devait les menacer, et en prêtant l'oreille nous nous rendîmes compte qu'une vive fusillade crépitait au haut des collines. Le capitaine de vaisseau Vergos me faisait appeler d'urgence. « Faites armer une embarcation et allez prudemment vers le rivage pour voir ce qui se passe. » Ma baleinière fut vite armée et à amples coups d'aviron, tous têtes baissées, nous ne tardions pas à nous rapprocher de la côte. On ne pouvait accoster, mais comme auparavant, deux Arméniens vinrent à nous à la nage. Je les pris dans l'embarcation et m'enquis aussitôt de savoir ce-



M. BASMADJIAN Aîné

né à Arabkir. Blessé le 28 septembre 1918 en Champagne. Son frère cadet, également volontaire, a été tué le 28 septembre 1915 en Champagne, dans le bois du Sabot.

qui se passait. « Les Turcs ont attaqué avec des forces très supérieures aux nôtres, des forces comme ils n'en avaient jamais employé jusqu'ici. Nous résistons, mais nous craignons pour nos femmes et nos enfants; les munitions s'épuisent et si le combat dure longtemps... Nous avons déjà passablement de morts et de blessés ». J'écoutai ces paroles des nouveaux émissaires arméniens qui osaient à peine avouer leur détresse et je m'empressai d'aller les rapporter à mon commandant.

Que fallait-il faire ? Le commandant Vergos était un chef plein de bon sens et de sang-froid. Il causa longtemps avec moi et décida ensuite de télégraphier d'extrême urgence la situation à l'Amiral, en insistant sur le fait que les femmes et les enfants couraient un danger imminent.

Le lendemain matin 10 septembre, à la première heure, l'ordre nous parvenait de prendre toutes mesures utiles pour protéger les insurgés arméniens et opérer leur sauvetage en cas de nécessité. Le commandant du *Guichen* fut convoqué à bord du *Desaix* où se trouvaient déjà les délégués des insurgés. Ces derniers nous donnèrent toutes les précisions voulues concernant les positions des Turcs et celles de leurs compatriotes. On demeura d'accord d'envoyer au préalable des embarcations vers la terre pour ramener les blessés arméniens et de bombarder aussitôt après les principales positions turques de façon à briser d'abord l'effort des assaillants et de nous permettre ensuite d'évacuer plus sûrement les insurgés ou tout au moins leurs familles. Il y avait un intérêt majeur à exécuter ces opérations dans les délais les plus brefs, car la situation pouvait s'aggraver à tout moment.

Notre plan d'action fut scrupuleusement mis à exécution. Dès que les blessés furent ramenés à terre, le *Guichen* ouvrait le feu dans la direction du village de Kaboussieh sur la gauche des positions arméniennes, et le *Desaix* sur la droite, les Turcs les pressant des deux côtés à la fois comme dans un étau qui allait sans cesse en se resserrant davantage.

Grâce à la précision de notre tir qui porta en pleins buts, les résultats ne se firent pas attendre. Les Turcs, affolés par la chute de nos obus de gros calibres, prirent la fuite de toutes parts et du bord nous pouvions suivre avec nos jumelles ce spectacle intéressant de débandade en même temps que la poursuite des Arméniens qui étendirent leurs positions dans de notables proportions.

Le bombardement terminé, nous ne tardâmes pas à avoir son compte rendu détaillé par les Arméniens qui nous envoyèrent aussitôt de nouveaux délégués. Ceux-ci, débordant de joie, se précipitèrent sur nous, serrant la main de tous, officiers et marins. « Merci, merci pour les canons, disaient-ils naïvement, et ils embrassaient leurs puissantes volées, comme des enfants ivres de joie et de bonheur. Désormais le sort de nos braves Arméniens pouvait nous paraître hors de danger,



ELIAZARIAN

L'ennemi était suffisamment éloigné pour nous permettre d'envisager la possibilité du sauvetage.

Le 11 septembre au soir, toutes les mesures de précaution ayant été effectuées, le sauvetage des Arméniens du Mont Moussa fut décidé. Par ordre de l'Amiral et du commandant Vorgos, commandant du *Desaix*, qui avait la direction de l'opération, j'étais désigné pour procéder à terre même à l'évacuation des Arméniens.

Aussitôt débarqué sur la plage, je m'occupais de canaliser l'évacuation des réfugiés village par village.

Quand la dernière des femmes, le dernier des vieillards ou des enfants fut embarqué, les vingt postes arméniens abandonnant au même instant leurs positions montagneuses rejoignirent de divers côtés la plage, et je vis alors déboucher des vallons, par petits paquets, de solides et fiers guerriers, la poitrine ornée de cartouchières. Soudain le bruit d'une fusillade nourrie se fit entendre au sortir de l'un de ces vallons et comme je m'enquérais de ce qui se passait (j'avais expressément interdit tout bruit d'armes à feu pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi) on me répondit que les insurgés saluaient ainsi leur chef; et je l'aperçus s'avançant au même moment sous le pli d'un étendard blanc et bleu, le drapeau français sous les couleurs duquel les insurgés du Djebel Moussa avaient mené la lutte contre les Turcs et à qui, suivant les ordres de l'Amiral, on avait enlevé la bande rouge. Ce chef c'était Esaïe Yacoubian, un homme admirable de calme et de dignité simple, le front ceint d'une étoffe qui retombait en couvre-nuque comme les insurgés arméniens du Sassoun, la poitrine bourrée de cartouches, le regard à la fois triste et allumé. Un petit état-major de héros hirsutes le suivait et il avançait lentement sous l'arc des fusils que ses hommes entrecroisaient sur lui tout au long de sa route. J'allais vers Yacoubian et après lui avoir affectueusement serré la main et l'avoir félicité de sa courageuse résistance, je lui faisais part des ordres de mes chefs. Il fallait quitter le Mont Moussa et embarquer immédiatement. La montagne était maintenant sans défense et nos mouvements d'embarcations pouvaient être pris sous le feu de l'ennemi si celui-ci avait le temps de s'approcher de la côte. « L'ennemi est loin, le lâche Turc s'est terré depuis votre bombardement, son attaque d'hier n'a été qu'un simulacre, n'ayez crainte — me répondit Yacoubian — mais, voyez-vous, nous ne pouvons abandonner de gaieté de cœur notre patrie aimée, ces lieux qui sont les nôtres depuis des siècles et où nous venons de lutter victorieusement pendant cinquante jours contre un ennemi bien supérieur en nombre. Ah ! si vous nous laissiez continuer la lutte ! » Comme je lui faisais comprendre qu'il n'y avait pas à insister, tous alors, chefs et soldats, adressèrent un dernier adieu à leurs chères montagnes.



BOGHOSSIAN HAGOP

sergent. Né le 21 janvier 1892 à Bardizag. Engagé volontaire pour la durée de la guerre le 21 août 1914. Libéré le 9 avril 1919.

EPISODE DU SAUVETAGE

L'Enfant arménien

Victor Hugo a chanté l'enfant grec qui demandait de la poudre et des balles pour défendre l'indépendance de son cher pays. Quel autre poète chantera l'héroïsme de ce gamin de douze ans qui nous fut un jour, de force, amené par les chefs insurgés arméniens. Blessé au bras d'une balle turque qui le lui avait traversé de part en part, n'ayant pour tout pansement sur sa blessure qu'une feuille de frêne, il continuait depuis une semaine, sans interruption et sans vouloir se faire soigner, à faire le coup de feu contre les Turcs avec un antique fusil de chasse.

A peine conduit à bord et transféré à l'infirmerie, l'enfant a gagné toutes les sympathies. Je l'interroge, il s'appelle Enovk, il est orphelin de père et de mère; ceux-ci ont été massacrés par les Turcs. On l'entoure, on le questionne encore; il n'est point timide, son regard est celui d'un lionceau et ses sourires qu'il distribue à profusion sont ceux d'une fillette. On lui offre des douceurs, on lui demande ce qu'il désire. « Donnez-moi un bon fusil et laissez-moi retourner me battre », répond l'enfant... On lui panse sa blessure béante; son visage se contracte, il se tord de douleur, mais ne pousse pas un seul cri; puis quand c'est fini, il sourit comme toujours.

Les marins, les officiers se l'arrachent. Il regarde une barre de chocolat qu'on lui offre, comme quelque chose d'étrange. Il ne connaît pas cela, le petit pâtre d'Arménie. Il essaie cependant avec méfiance, il croque, recroque; une pause et puis c'est le sourire. Enovk a trouvé que c'était bon.

Le soir le maître voilier l'accapare. Il lui soutire ses bottes d'ancêtre montantes jusqu'aux cuisses, lui fait sa toilette et le couche à ses côtés. Le lendemain matin Enovk apparaît sur le pont, tout propre, le bras en écharpe, vêtu en petit mousse, un béret à pompon rouge négligemment rejeté en arrière et laissant paraître une chevelure bien taillée et un commencement de raie impeccable. Il sourit, sourit à tout le monde et nous dit bonjour en français.

Son regard vif et intelligent va et vient sur tous les objets qu'il aperçoit à bord, mais, devant les rateliers d'armes bien polies et bien rangées, il stoppe, comme soudainement fasciné. « Ah ! si je pouvais posséder une arme comme celle-là », me dit-il malicieusement, et pour le satisfaire il faut lui promettre qu'après sa guérison, on lui en donnera une.

Enovk est resté une semaine avec nous. Nous voulions en faire l'enfant du bord, mais cela n'a pas été administrativement possible. Il est maintenant au camp des réfugiés de Port-Saïd.



GROUPE DE VOLONTAIRES DE MARSEILLE

partant aux Dardanelles. Au milieu leur délégué, avant à sa droite DÉMIRDJIAN Vartan, à sa gauche TCHIKEMIAN Samuël, tué aux Dardanelles. Parmi ces volontaires se trouve le caporal TÉKATLIAN (poilu avec la barbe), mort à l'île d. Moudras des suites de ses blessures reçues aux Dardanelles. En haut, le premier à gauche, le jeune Grégoire MERDJIAN a accompli pendant la guerre des missions périlleuses à Smyrne, en se déguisant en paysan turc, avec le caporal TÉKATLIAN.

M. Raymond Poincaré

Depuis la publication de l'*Aiguillon*, nous avons adopté une ligne de conduite qui nous interdit de marquer une préférence pour l'un des partis qui prennent successivement le pouvoir en mains et conduisent l'attelage de l'Etat français suivant les principes respectifs de leurs partis. Ce sont des affaires familiales qui se règlent entre Français, et des Arméniens amis de la France auraient mauvaise grâce à fourrer leur nez dans une affaire qui ne les regarde pas, *le charbonnier étant maître chez lui*.

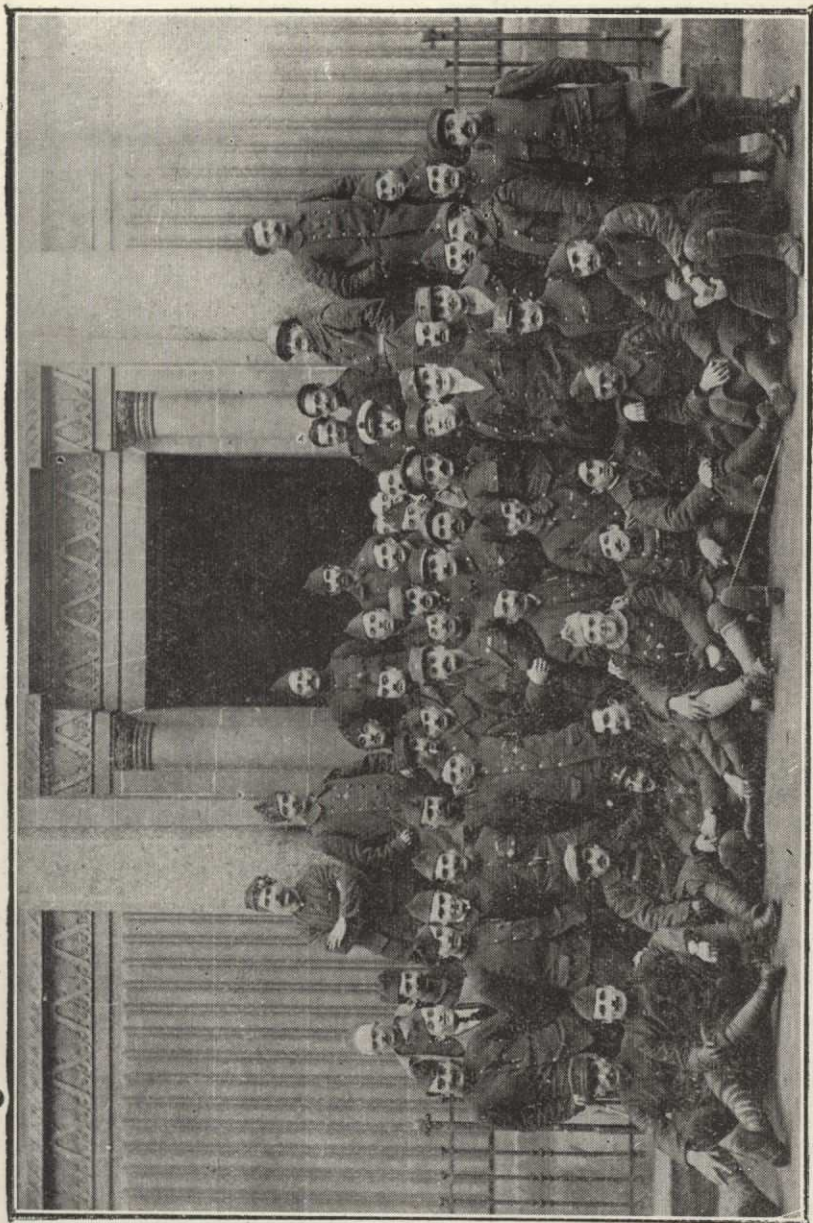
C'est la belle figure de la France qui nous intéresse avant tout. Dans le passé récent, au seul nom de l'Arménie, mettant une trêve à leurs dissensions, MM. Albert de Mun et Denys Cochin, Jaurès et de Pressensé se donnaient fraternellement la main pour la défense du peuple le plus martyrisé du monde. Quant au présent, nous comptons des amis éminents dans tous les milieux français; donc, collectivement, aucun parti en France ne peut être considéré comme hostile à la cause arménienne.

La faute d'un homme ne peut pas être imputée à son parti quand cet homme possède une merveilleuse intelligence et la puissance narcotique d'un vrai prestidigitateur secondé par un habile *commis voyageur* qui ferait mordre les doigts aux mercantis les plus rusés pour placer les marchandises avariées exportées d'Angora.

Le père de Riquetti de Mirabeau, parlant de son fils, disait : *Mon fils, marchand de paroles*. Nous ignorons si le grand tribun trouvait toujours un placement à sa marchandise; en tout cas, nous pouvons constater qu'il a été dépassé par le grand tribun moderne. Vraiment, M. Briand a été brillant dans son entreprise cilicienne : Plus de deux cent mille Arméniens hors de leur patrie, perdant des fortunes péniblement amassées depuis plusieurs générations et grâce à M. Briand voués à la mendicité, ce qui n'est pas fait pour élever un temple de reconnaissance dans les cœurs arméniens pour le grand-maître de la parole...

Quant à M. Poincaré, nous regrettons que pour le malheur du peuple arménien, il soit arrivé deux mois trop tard au pouvoir.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer, pendant son séjour en France, l'éminent praticien, le très regretté M. le docteur Constant,



LES SURVIVANTS

des engagés volontaires arméniens du front français devant l'église arménienne de Paris, 15, rue Jean-Goujon (Champs-Elysées), le jour de Noël 1918.

de Smyrne, qui disait : « Voyez-vous, cher Monsieur, chez l'homme, je ne cherche qu'une chose, c'est *la bonté* qui dépasse toutes les qualités », et cette bonté que la longue expérience du docteur Constant nous signalait, nous la découvrons chez M. Poincaré.

Nous souhaitons que cette bonté naturelle et cette justice intègre dont est doué l'ancien Président de la République soient exercées à l'égard de nos malheureux compatriotes et nous sommes persuadés que le grand homme d'Etat à qui est confiée la destinée de la France dans le moment le plus critique que l'histoire ait jamais enregistré, mettra un baume calmant à la blessure que son prédécesseur a faite sur le corps du peuple arménien, reniant même le service rendu à la France par l'héroïque Légion arménienne en Cilicie, sans compter les services de nos *vallants poilus* de la Légion étrangère.

(Aiguillon, 1^{er} mars 1922).





L'INAUGURATION

du monument des Volontaires Arméniens morts pour la France, devant l'église arménienne de Paris, par M. le général Lagrue, commandant militaire de la Seine.

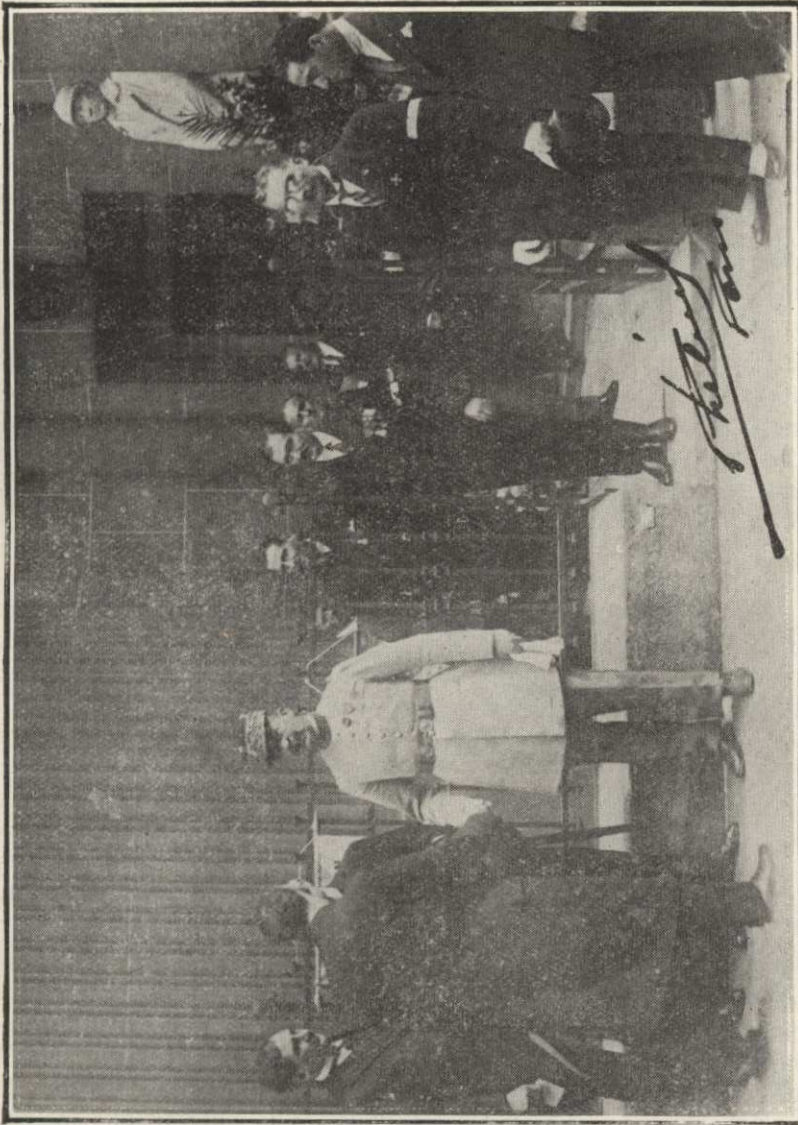
La République Arménienne et la Russie

L'existence de la Petite République arménienne, 1.500.000 habitants, nous la devons sans aucune contestation à la générosité de la Russie. La situation géographique de l'Arménie nous place au Caucase, à la frontière de cette grande puissance sans l'appui et la protection de laquelle nous serions à la merci des voisins qui nous entourent.

La Géorgie jalouse nous envie, l'Azerbedjan musulmane, travaillée par les émissaires turcs, nous guette. La Perse amie ne peut pas nous être d'une grande utilité, par le manque d'une organisation militaire; quant à la Turquie, elle n'attend qu'une occasion propice pour compléter son œuvre de destruction et faire de l'Arménie une proie facile à sa convoitise. La présence seule de la Russie à notre frontière tient nos voisins en respect. Si par malheur la Russie nous abandonnait, l'Arménie serait envahie immédiatement et détruite en peu de temps. Voilà la réalité. Cette situation nous commande d'attacher notre sort à celui de notre grande amie la Russie, c'est pourquoi nous sommes obligés de suivre la directive et la politique de nos alliés naturels; l'instinct de conservation doit être le seul souci des dirigeants qui ont la tâche de conduire les destinées de la patrie arménienne. En dehors de la Russie, il n'y a pas de salut pour l'Arménie; une fois cette vérité comprise, la diplomatie arménienne trouvera devant elle son chemin tout tracé.

Après les désastres de la guerre, l'Arménie a besoin, plus qu'un autre pays, de se recueillir, de panser ses blessures et de se livrer à la reconstruction de ses régions dévastées. Pendant que le peuple arménien se livre à ce travail fécond, c'est la Russie qui monte la garde sur sa frontière. La population de la République arménienne est satisfaite de son sort, le gouvernement arménien suit une politique très sage et très prudente envers la Russie et il a pleinement raison.

Quand le feu se déclare dans votre maison, vous vous adressez au concours et à l'aide de vos voisins, mais non à des gens qui habitent à des milliers de kilomètres loin de votre demeure et dont l'assistance ne serait d'aucune utilité pratique pour vous; la diplomatie arménienne, négligeant cette première précaution, a conduit l'Arménie à sa ruine et les erreurs du passé ne lui ayant pas servi de leçon, ses laquais de la diplomatie persistent toujours dans la même erreur, pour le grand malheur du peuple arménien. C'est cette persistance dans une



UN SECOND ASPECT DE L'INAUGURATION

conduite néfaste qui nous oblige à lever encore le voile qui couvrait le mystère des désastres de la Grande-Arménie.

Après la chute du gouvernement de Kérénsky, les Bolcheviks arrivent au pouvoir : Lénine, désireux de s'entendre avec l'Arménie, daigne demander au gouvernement arménien de l'époque d'envoyer une Commission à Moscou pour régler les questions restant en suspens entre la Russie et l'Arménie. La Turquie, se trouvant en guerre avec la Grèce, s'était adressée à la médiation de la Russie pour conclure la paix avec l'Arménie, ce qui lui permettrait de retirer ses troupes de la frontière arménienne. A l'arrivée de la Commission à Moscou, M. Tchitcherine, ministre des Affaires Etrangères de Russie, avait fait tout son possible pour faire accepter par la Commission arménienne les propositions de paix de la Turquie qui renonçait en faveur de l'Arménie aux villes suivantes : Van, Bitlis, Mouche, Ardahan, Kars — au besoin Erzeroum.

Khalil Pacha, l'envoyé des Turcs, attendait dans l'antichambre le résultat de la Conférence de M. Tchitcherine avec la Commission arménienne. Malgré tous les efforts de M. Tchitcherine, la Commission refusait les conditions de paix de la Turquie et réclamait la constitution d'une Grande-Arménie, partant de la frontière du Caucase jusqu'à la Méditerranée, qui engloberait la Grande et la Petite-Arménie (Cilicie). En outre, la Commission refusait la prétention de la Russie de faire passer par son canal la politique extérieure de l'Arménie. M. Tchitcherine, justement indigné devant la réclamation exorbitante d'un petit peuple, rompt les pourparlers, autorise Khalil Pacha à faire avancer ses troupes sur le territoire arménien et donne ordre à l'Armée Rouge d'en faire autant ; au bout de quelques jours, les armées combinées russo-turques envahissent l'Arménie ; la forteresse de Khars tombe entre les mains des Turcs. Heureusement pour nous, la présence des Russes empêche les Turcs de donner libre cours à leurs desseins criminels. Avec la défaite de la petite armée arménienne, nous renonçons aux villes de Van, Bitlis, Mouche, Ardahan et Kars et nous acceptons toutes les conditions que les Turcs ont voulu nous imposer, conditions qui pourraient être beaucoup plus dures si la Russie se trouvait absente.

Maintenant, il serait curieux de savoir à quel mobile obéissait la diplomatie arménienne, en prenant une attitude si arrogante et si fanfaronne devant une grande puissance comme la Russie, dont le moindre geste hostile était néfaste pour l'Arménie. C'est ici qu'entre en jeu le machiavélisme de la diplomatie anglaise.. Qu'importait aux malins diplomates du Foreign-Office que l'Arménie soit écrasée si cet anéantissement pouvait servir les intérêts de la perfide Albion contre son antagoniste la Russie ? La diplomatie arménienne, inspirée et encouragée par le Foreign-Office, a eu la ridicule prétention de traiter d'égale à égale avec une puissance dont la protection était implorée même par



LES 800 ENGAGES VOLONTAIRES ARMÉNIENS

du Mont Djebel-Moussa, qui a été la cause principale de la formation de la Légion arménienne en 1916.

notre puissante ennemie la Turquie. En échange d'une obéissance aveugle, l'Angleterre fournissait à la petite armée arménienne vingt-cinq mille fusils et équipements militaires qui tombaient, au premier choc, en possession des armées russo-turques.

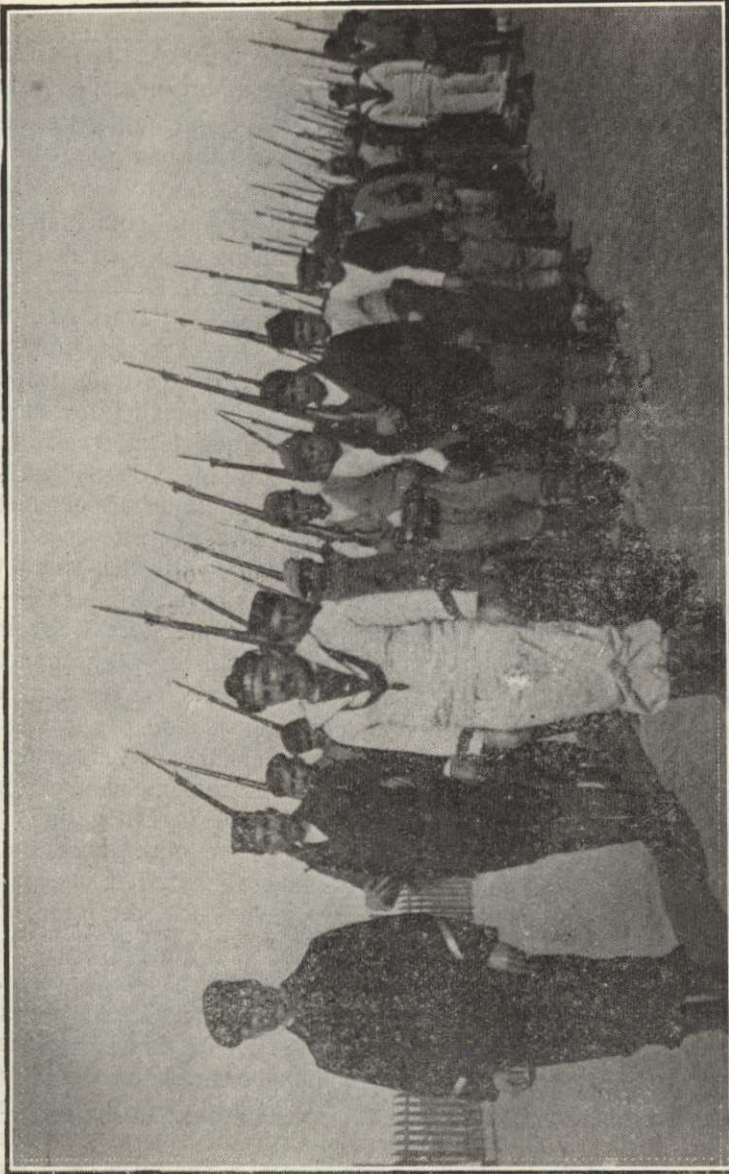
Au moment de ces événements, il existait à Paris une Délégation officielle de la République arménienne, sous la présidence de M. Aharonian ; en réalité, toute la politique du gouvernement arménien était dirigée par cette Délégation, dont les instructions étaient exécutées consciencieusement par le gouvernement du pays. Pour être dans le vrai, c'est le Foreign-Office qui dirigeait la politique arménienne, suivant l'exigence des intérêts britanniques.

Les Anglais, tout en encourageant les Arméniens à la résistance, avaient pris la précaution de retirer, avant le désastre de l'armée arménienne, leurs dernières troupes cantonnées en Arménie, au nombre de 500 hommes. Cette manœuvre n'avait pas suffi à ouvrir les yeux à la Délégation de la République arménienne, qui persistait à recevoir ses ordres de Londres.

Cette Délégation de malheur, malgré le changement de la politique arménienne à l'égard de la Russie, traîne son existence illégale à Paris, travaille dans les coulisses et prépare de nouveaux malheurs au peuple arménien, se croyant munie d'un pouvoir céleste pour sauver le peuple arménien malgré lui. Elle voudrait le lancer dans de nouvelles aventures, mais cette sinistre comédie ne trompe plus personne. L'Arménie n'a plus besoin de l'appui de l'Europe, elle n'a plus de sang dans les veines pour assurer les conquêtes de l'impérialisme de ses grandes alliées de la guerre. Nous connaissons maintenant la valeur des promesses de l'Europe civilisée, et la série des mensonges qui a conduit le peuple arménien à l'abattoir pour servir uniquement les intérêts des grands financiers. En voilà assez, que nos beaux parleurs, nos patriotes professionnels ne se présentent plus devant un peuple crucifié; qu'ils voilent leurs figures sous la honte de leur trahison et que l'Europe elle-même ait un peu de pudeur pour respecter notre deuil national. La Russie et nous sommes de vieilles connaissances, nous pouvons très bien nous entendre sans que l'Europe intervienne dans une affaire qui ne la regarde plus.

L'héroïsme du peuple arménien pendant la guerre et sa fidélité aux alliés nous a conduits au traité de Lausanne qui nous a livrés à la Turquie, dont le premier soin a été de nous conduire à la frontière, après nous avoir dépouillés de tous nos biens et immeubles. A la suite d'un pareil abandon et d'une pareille trahison de la part de nos grands alliés de la guerre, il faut que nous soyons fous à lier pour accorder encore le moindre crédit à leurs promesses mensongères.

L'Amérique, après avoir repoussé brusquement la proposition d'un mandat américain en Arménie, a fermé hermétiquement ses portes devant les débris de la nation arménienne.



LES ENGAGES VOLONTAIRES ARMÉNIENS D'EGYPTE
dont l'instruction était confiée à la marine française à Port-Saïd.

L'Angleterre, après nous avoir utilisés pour ses intérêts et conduits à notre perte, nous refuse même l'hospitalité de son territoire.

La France, plus humaine et plus consciente de son devoir, a eu au moins la générosité d'accepter sur son territoire ce que les autres repoussaient.

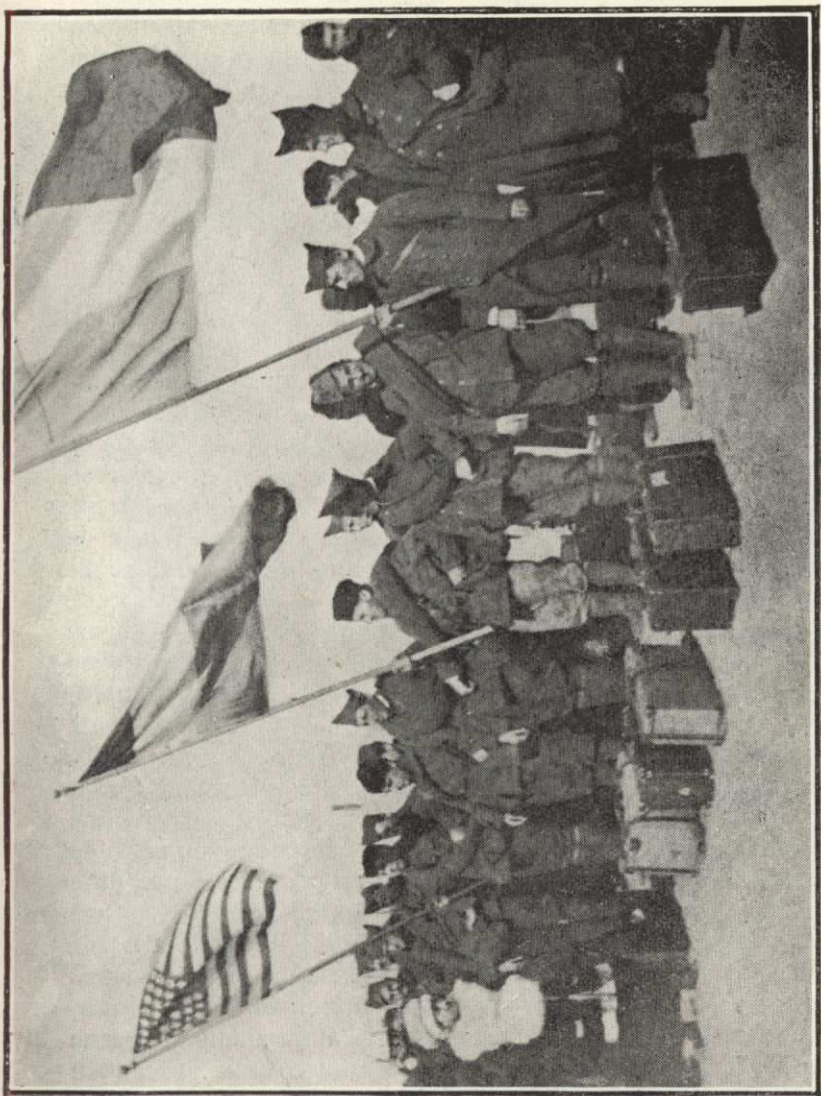
Dans ces conditions, notre seule planche de salut, c'est la Russie, le seul rayon d'espérance qui luise à l'horizon assombri du ciel arménien.

Maintenant, nous allons donner une idée de la mentalité des membres de la Délégation de la République arménienne, au point de vue des convenances diplomatiques.

Je me trouvais à Paris aussitôt après l'armistice qui coïncidait avec l'anniversaire de la Jeune République arménienne qui a eu lieu dans les salons de l'Hôtel Majestic, sous les auspices de la Délégation de la République arménienne. A mon entrée dans la salle, j'avais remarqué que la scène ainsi que la salle étaient décorées avec des drapeaux arméniens. C'est en vain que je cherchais la présence d'un drapeau français; ma surprise a été encore plus grande quand j'ai constaté que le programme de la soirée n'était composé que de morceaux allemands, malgré la présence des invités français. Me trouvant assis à côté de M. Varantian, ambassadeur de la République arménienne à Rome, je me suis fait un malin plaisir de lui adresser cette question : « Monsieur Varantian, en qualité d'ambassadeur, vous êtes plus qualifié que moi pour connaître le protocole à l'usage des diplomates; je me permets de vous demander si vous ne remarquez rien d'anormal dans la décoration de la salle et dans la rédaction du programme. » Sur la réponse négative de notre éminent diplomate, je lui fais part de ma pensée qui considérait cet acte comme un manque de tact de la part de la Délégation de la République arménienne. Le lendemain, à un banquet donné en l'honneur de M. et M^{me} Aharonian, chez Pocard, me trouvant à table face à face avec le chef de la Délégation, j'ai profité de cette occasion pour lui faire la même observation en le priant de vouloir bien donner des instructions afin d'éviter que pareil fait ne se reproduisît le lendemain, à l'occasion de la réception officielle.

Au cours de ce banquet, le directeur du journal arménien *La Renaissance*, dans l'intention de faire plaisir à son chef, faisait des plaisanteries de très mauvais goût au sujet de S. E. M. Noradounghian, conseiller de la Délégation de la République arménienne, en provoquant ainsi l'hilarité de son chef. Mon voisin de table, M. Darayan, volontaire arménien sur le front français, Croix de Guerre, justement indigné comme moi de ces tristes agissements, a mis fin à cette plaisanterie déplacée.

A la fin du banquet, je me suis approché de M. Aharonian pour lui dire que nous n'avions plus rien à attendre des Alliés et qu'il fallait s'entendre à tout prix avec la Russie. M. Aharonian m'a répondu :



LE DEBARQUEMENT

des engagés volontaires arméniens d'Amérique à Port-Saïd, au nombre de 2.000, précédés des drapeaux français, arméniens et américains :

« Ils ont cru et ils sont venus parce qu'ils ont cru, croyaient-ils, alors que le drapeau aux trois couleurs devait devenir le linéaire de leur revendication humaine ! »

(Extrait du discours de M. Emile Pignot.)

« Soyez tranquille, nous allons envoyer une Commission à Moscou en vue de cette entente. » Nos lecteurs savent comment cette Commission a échoué dans sa mission.

Le petit incident que je viens de relater concernant M. Noradounghian prouve la jalousie qui animait les membres des deux délégations vis-à-vis les uns des autres. L'existence de deux délégations surprendra certainement mes lecteurs; leur surprise augmentera encore quand ils connaîtront la direction opposée de ces deux délégations. La Délégation nationale arménienne était dirigée par S. E. Boghos Nubar Pacha, qui était entouré par les membres du Parti démocrate libéral. La Délégation de la République arménienne avait comme chef M. Aharonian, qui était entouré de ses camarades du parti « Tachnaktzoutun ».

Dès le début de l'existence de ces délégations, une lutte de prestige s'est engagée entre deux partis au détriment de la cause arménienne. La formation de la Légion arménienne et la politique cilicienne étaient l'œuvre de la délégation de Boghos Pacha. M. Aharonian, dans le succès de Boghos Pacha en Cilicie, trouvait une diminution de son prestige et de celui de son parti; par conséquent, tout en ayant l'air de ne pas contrecarrer la politique arménienne en Cilicie, il n'en travaillait pas moins pour conduire à un insuccès la politique de son concurrent. Après l'armistice, le gouvernement français avait suggéré l'idée de transporter les Arméniens de Cilicie sur le territoire de la République arménienne. Nous ne sommes pas assez naïfs pour croire que cette idée a germé subitement dans l'imagination des dirigeants du Quai d'Orsay. Sûrement, c'était le résultat d'une entente avec la Délégation de M. Aharonian, lequel devenait par ce fait « persona grata » auprès du Quai d'Orsay, tout en portant un coup de maître au prestige de Boghos Pacha. Il est bien entendu que M. Aharonian se gardait d'afficher publiquement ses intentions; au contraire, il se présentait devant le peuple arménien comme le plus ardent partisan de la constitution d'une Grande-Arménie, la Cilicie comprise. Cette tactique sournoise de M. Aharonian ne devait pas déplaire à M. Briand pour mater à sa guise les prétentions de Boghos Pacha. A l'appui de cette affirmation, une conversation avec M. Noradounghian, à l'hôtel du Louvre à Paris, où, répondant à une de mes questions, il m'a adressé cette phrase très significative : « Nous, nous n'avons rien à faire en Cilicie. » La religion de mes lecteurs sera vite éclairée, quand j'aurai ajouté qu'à cette époque M. Noradounghian était le conseiller officiel de la Délégation de M. Aharonian. D'ailleurs, j'ai reproduit cette phrase dans mon livre arménien « Devant le Tribunal du Peuple Arménien ». Ni M. Noradounghian, ni M. Aharonian n'ont jugé à propos de me donner un démenti à ce sujet.

Pour ne pas être en reste de politesse avec M. Aharonian, notre vénérable chef, Boghos Nubar Pacha, poussé et inspiré par le parti



Le lieutenant CHICHMAMAN

un engagé volontaire arménien d'Amérique, reçoit le drapeau arménien des
certaines des Dames de la Croix Rouge arménienne, à Port-Saïd.

démocratique libéral, a élevé des prétentions au sujet de la formation du gouvernement arménien en Arménie. D'après ces messieurs, le gouvernement arménien, en réalité, devait siéger à Paris, ayant pour Président du Conseil Boghos Nubar Pacha. Nous pensons même que le portefeuille du ministre de l'Instruction Publique devait être attribué à notre poète, M. Tchobanian, dans l'intention d'initier les petits Français aux finesses de la langue arménienne.

Pendant que nos délégations se tiraillaient entre elles et construisaient des châteaux en Espagne sans se donner la peine d'étudier les possibilités militaires, aussi bien en Arménie qu'en Cilicie et sans se rendre compte sur place de la situation réelle du peuple arménien, les Turcs travaillaient sans bruit auprès des Russes en Arménie et auprès des Français en Cilicie, et occupaient les places que notre titre d'allié nous donnait le droit de ne pas céder à d'autres.

Voici maintenant la lettre ouverte que nous avons publiée dans notre journal *Aiguillon*, le 15 décembre 1922, à l'occasion de l'arrivée de la Délégation russe à la Conférence de la Paix :

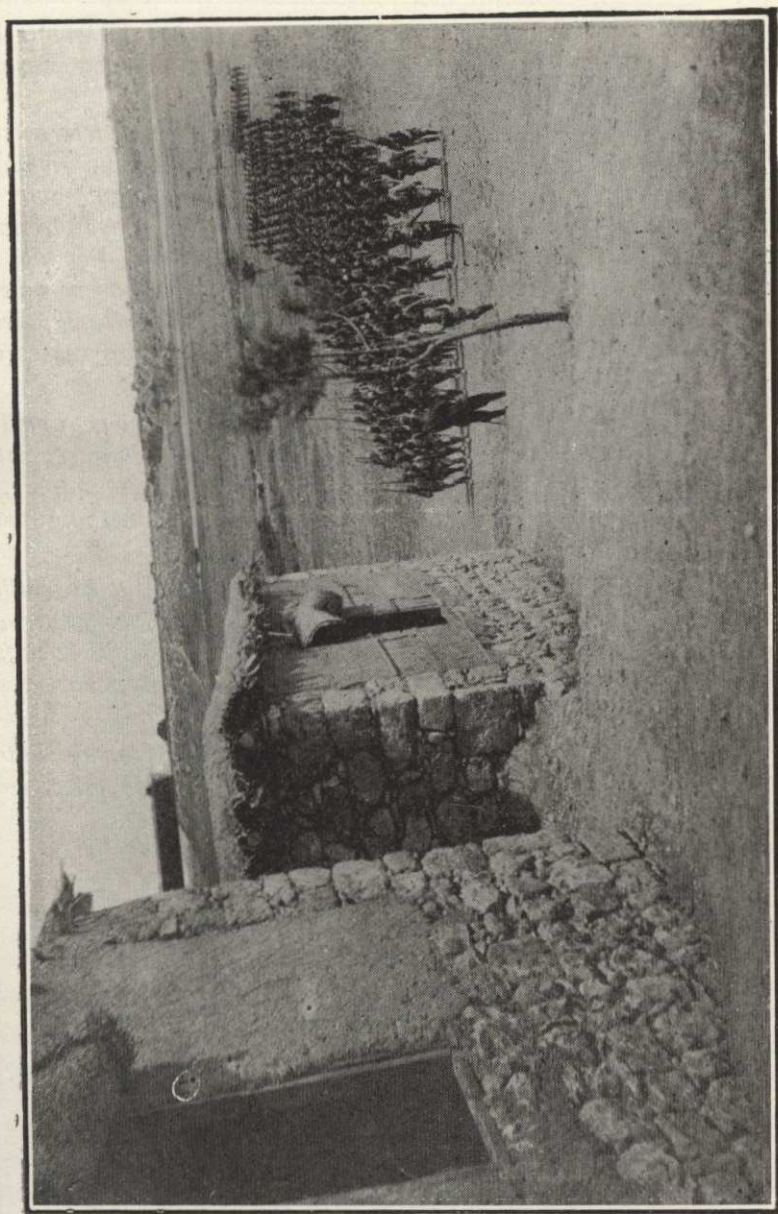
Lettre ouverte à Monsieur Tchitcherine, Président de la Délégation russe à la Conférence de la Paix, à Lausanne.

Monsieur le Président,

Nous prenons la liberté de vous adresser la présente pour vous souhaiter une cordiale bienvenue à la Conférence de la Paix à Lausanne, où, parmi d'autres problèmes, la question arménienne, nous l'espérons bien, sera mise sur le tapis.

Nous n'avons pas la prétention de nous immiscer dans les affaires intérieures de la Russie, et nous n'avons pas non plus la ridicule intention d'apprécier les relations de notre grande protectrice, avec les grandes puissances d'Occident. Pourtant, nos amitiés d'aujourd'hui ne peuvent pas nous dispenser de rester fidèles à nos anciens amis et de manifester publiquement notre reconnaissance émue envers la noble et grande nation russe, dont la générosité et la magnanimité se sont manifestées en toute occasion pour la malheureuse Arménie.

Il y a plus de deux ans, l'ancien gouvernement de la République arménienne, inspiré par une politique néfaste, sous la poussée d'une influence étrangère, malgré les avis répétés des patriotes éclairés, déclarait une guerre enfantine à la Russie; les Turcs, profitant de cette occasion, propice, envahissaient l'Arménie avec l'intention de l'anéantir. La grande Russie, après avoir donné une leçon au gouvernement du jour, obligeait le commandant des troupes turques à ne pas mettre à exécution son projet infernal. D'autre part, au moment où la famine sévissait dans toute son horreur en Russie, nos amis russes trouvaient encore le moyen d'oublier leur propre malheur pour courir au secours



LE CHAMP D'EXERCICES de la Légion arménienne à Monargua (Chypre).

de l'Arménie affamés. Ces deux gestes sublimes ne sont pas oubliés par les Arméniens.

Il nous est doux de rappeler, à cette occasion, que l'Arménie est digne de l'affectueux intérêt et de la protection amicale que la chevaleresque Russie veut bien lui accorder.

En 1878, pendant la guerre russo-turque, les armées victorieuses, sous le commandement du général Mélikoff (un Arménien), envahissaient la Turquie et plantaient le drapeau russe à Constantinople; le général Gougasoff (un autre Arménien) conduisait les braves troupes russes à l'assaut et à la prise de la forteresse de Kars. Pendant la Grande Guerre, à la voix de notre ami, 200.000 Arméniens prenaient les armes et notre héros national, le général-major Antranik, avec ses 10.000 volontaires, formaient l'avant-garde des armées russes au Caucase.

Si nous nous permettons, Monsieur le Président, de vous rappeler cette fraternité d'armes de nos deux peuples, c'est pour faire ressortir clairement que la Russie, en défendant la cause arménienne autour du tapis vert de la Conférence de Lausanne, défendra également la grande cause de la Russie.

Les amitiés intéressées s'évaporent au premier contact de la réalité, mais l'amitié russo-arménienne est immuable, puisque nos cœurs se sont unis depuis longtemps, et c'est dans la grandeur et dans la prospérité de la Russie que l'Arménie trouvera sa propre grandeur et sa propre prospérité.

En vous présentant, Monsieur le Président, l'expression de notre profond respect, il nous est particulièrement agréable de crier avec tous nos compatriotes : Vive l'amitié russo-arménienne !

La Rédaction de l'Aiguillon.

Marseille, le 15 décembre 1922.





UN BATAILLON MIXTE
de soldats appartenant à plusieurs bataillons de la Légion arménienne originaires de Sivas.

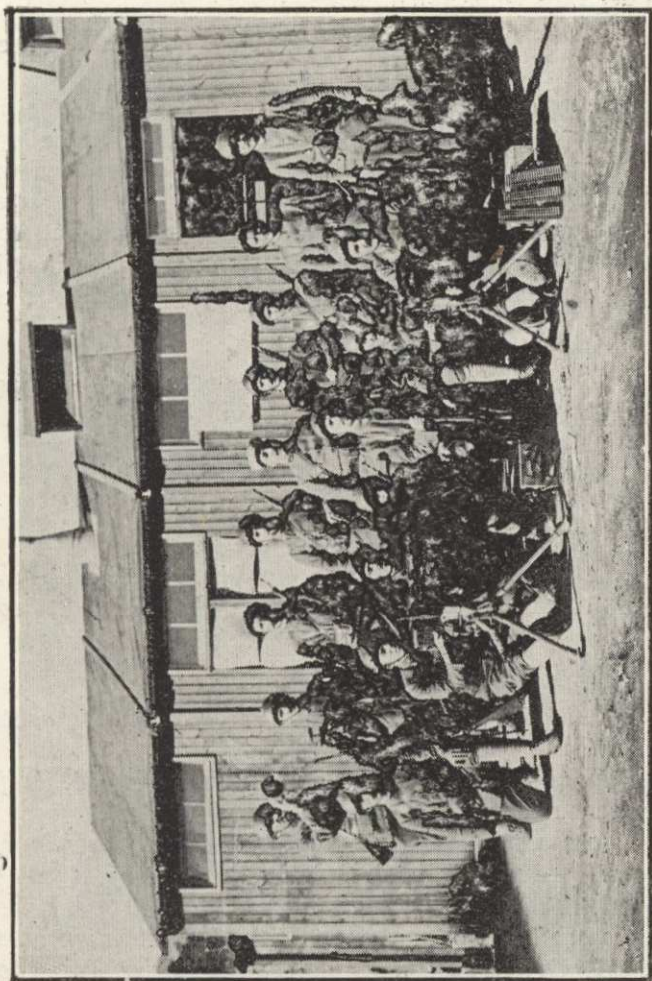
L'Arménie et la Grèce

Le peuple arménien et le peuple grec sont des frères de souffrances; ces deux victimes de la tyrannie turque sont unies dans une étreinte fraternelle par la haine de leurs ignobles bourreaux. Après les tristes événements de Smyrne, l'attitude magnanime de la Grèce, envers les 200.000 Arméniens, réfugiés chez elle, est au-dessus de tout éloge. La Grèce, terrassée et ruinée économiquement à la suite d'une guerre malheureuse contre la Turquie, n'a manifesté aucune mauvaise humeur pour protéger et abriter les Arméniens sur son sol; elle n'a fait aucune distinction entre Grecs et Arméniens pour secourir les malheureux réfugiés dont le nombre dépassait le million. Pendant deux ans, la Grèce a joué le rôle d'un protecteur paternel, s'ingéniant de toutes ses forces pour alléger la misère des réfugiés, s'adressant même à des emprunts extérieurs pour remplir un devoir humanitaire. La Grèce, par ce fait, a droit à la reconnaissance de l'Arménie qui saura se souvenir, à l'occasion, de ce beau geste d'un sincère ami qui ne nous a pas abandonnés dans notre grande infortune..

Au Congrès de la Paix, le grand homme d'Etat, M. Elefteros Venizelos, a défendu la cause arménienne avec plus d'ardeur et plus d'autorité que les délégués arméniens eux-mêmes; il mettait à la disposition des Arméniens 25.000 soldats grecs pour assurer la possession de la Cilicie à l'Arménie; mais malheureusement, il n'a pas dépendu de lui que ce désir devint une réalité.

La Délégation arménienne, au lieu de profiter de cette excellente disposition de la Grèce envers l'Arménie, et de se consacrer à des organisations sérieuses, croyait avoir tout fait en donnant un banquet en l'honneur de M. Venizelos à Paris, versant quelques coupes de champagne pour célébrer théoriquement la fraternité gréco-arménienne.

Pendant la guerre gréco-turque, des milliers d'Arméniens s'enrôlaient sous les drapeaux helléniques; le général arménien Torcom formait sa Légion arménienne; la Délégation, au lieu de l'encourager et de se livrer à une organisation systématique, concluant une convention avec la Grèce, ne craignait pas de désavouer ces enrôlements et amoindrir le prestige du général Torcom en le déclarant fou, dans une presse à sa dévotion. A notre avis, ce n'est sûrement pas le général Torcom qui était fou, c'étaient les membres de la Délégation qui



UNE SECTION
de la compagnie de mitrailleuses du 3^e bataillon de la Légion arménienne, à Bozanti (Cilicie).

étaient atteints par le microbe de la démence. A l'exemple de son chef, le général-major Antranik, le général Torcom avait très bien compris la mentalité turque; c'est le revolver au poing qu'il fallait parler avec eux ! seul langage qui leur est familier; en tout cas, ce fou avait réussi, avec ses hommes, à retarder l'entrée des Turcs à Smyrne pendant trois jours. Qui sait les merveilles qu'il aurait pu accomplir s'il s'était trouvé à la tête de 10.000 hommes ? Si des hommes de cette valeur sont des fous, nous souhaitons que les mères arméniennes mettent au monde une légion de fous de ce genre pour la défense du peuple arménien.

L'entente gréco-arménienne était une nécessité absolue dans notre lutte contre la Turquie; c'est pour cette raison et dans l'intention de préparer un terrain propice à l'activité de notre Délégation, que nous nous sommes adressés à la collaboration de M. Constantinidès, président du Congrès des originaires du Pont-Euxin, en vue d'une action militaire et politique gréco-arménienne. La lettre que nous publions ci-dessous prouve pleinement que le même désir animait nos amis grecs.

BUREAU PERMANENT
du
CONGRÈS DES ORIGINAIRES
du
PONT-EUXIN

Marseille, le 5/18 avril 1918.

37, cours du Chapitre, 37
Marseille

Monsieur Turabian Aram, délégué des
Volontaires Arméniens, 8, cours
Belsunce, Marseille.

Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 13 courant et parcouru son contenu avec le plus vif intérêt.

Oui, nous pouvons nous entendre parfaitement; aussi, je préfère vous voir et causer verbalement avec vous sur cette affaire.

Je vous prie, dans ces conditions, de vouloir bien me fixer un rendez-vous, ou plutôt de m'indiquer le jour où vous pourriez venir me voir.

Nous pourrions ainsi réunir nos efforts pour la réalisation du but commun poursuivi par nos deux nationalités, d'autant plus que notre grand président, M. Venizelos, lors de mon entrevue avec lui, en novembre dernier, m'a lui-même recommandé de m'entendre avec les Arméniens.

Dans l'attente du plaisir de vous lire, je vous présente, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le Président,
CONSTANTINIDÈS.



UN GROUPE DE LA 8^e COMPAGNIE
du 3^e bataillon de la Légion arménienne avec leur commandant de compagnie, le lieutenant de Colbert

D'un commun accord avec M. Constantinidès, nous avons établi les bases d'une collaboration. Du fait de cette entente, le journal de M. de Hoche pied, *l'Orient Illustré*, était devenu l'organe des Gréco-Arméniens et, au bout d'un certain temps, l'affaire était tellement avancée que le Congrès des originaires du Pont-Euxin, qui a eu lieu à Paris, avait donné mission à son président, M. Constantinidès, d'entrer officiellement en relations avec la Délégation nationale arménienne de Paris. Muni de cette autorisation, M. Constantinidès nous pria de servir d'intermédiaire entre lui et la Délégation, ce qui nous avait donné l'occasion d'adresser une longue lettre au chef de la Délégation, pour le mettre au courant des événements et lui offrir notre concours dans le but de conduire M. Constantinidès auprès de lui. Pour toute réponse, on nous faisait savoir, par une lettre laconique, qu'on était déjà au courant de cette affaire et que la Délégation s'employait à la réussite de cette entente, et surtout, que des personnes autorisées étaient intervenues auprès de la Délégation. Etonné par une pareille réponse, nous n'avons pas manqué de communiquer le contenu de cette lettre à M. Constantinidès, dont nous publions ci-dessous la réponse.

BUREAU PERMANENT
du
CONGRÈS DES ORIGINAIRES
du
PONT-EUXIN

Marseille, le 1^{er} novembre 1918.

—
37, cours du Chapitre, 37
Marseille

— Monsieur Turabian Aram, délégué des Volontaires
Arméniens, 8, cours Belsunce, Marseille.

—
Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre de ce jour et j'ai vu avec surprise qu'on aurait fait d'autre part des propositions au sujet des frontières entre l'Arménie et le Pont-Euxin.

Je ne sais pas par qui et dans quel sens ces propositions ont été faites, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que moi-même je n'en ai pas fait et c'est la première fois que j'en entends parler. Personne n'a du reste été autorisé par le Congrès à agir dans ce sens, excepté moi.

Il doit probablement s'agir de coup de sonde fait par des particuliers sans mandat.



LE GENERAL BREMOND
décore des légionnaires arméniens devant la gare d'Adana (Cilicie)

Je serais heureux de vous recevoir chez moi dans la journée, si vous pouvez vous déranger.

Veillez agréer, cher ami, mes salutations les plus amicales.

Congrès des originaires du Pont-Euxin.

Le Président,

CONSTANTINIDÈS.

La Délégation arménienne, bien que voulant paraître au courant des événements, ignorait tout. Mise en éveil par notre lettre, elle faisait des efforts pour rentrer, à notre insu, en relations avec le président du Congrès du Pont-Euxin; c'est ainsi que, profitant d'un séjour à Paris de M. Constantinidès, elle envoie M. Kourken-Tahmazian auprès de lui, pour l'inviter à se rendre auprès de la Délégation arménienne, en lui faisant croire que c'est avec l'assentiment de M. Turabian que cette démarche était effectuée, M. Constantinidès confiant en cette parole, se rend au siège de la Délégation, 12, avenue Président-Wilson. La Délégation était au complet, M. Noradounghian y assistait. Dès le premier contact, on lui dit à brûle-pourpoint : « Nous autres, les Arméniens, nous réclamons la ville de Trébizonde pour nous », et M. Constantinidès de répondre : « Les fusils partiront tout seuls. » Du coup, nous devenions des ennemis.

Par une maladresse, la Délégation faisait tomber à l'eau le résultat de nos efforts de deux ans. Je me demande quelle nécessité obligeait notre Délégation à réclamer la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête. Notre présence aurait certainement empêché ce regrettable incident de se produire, mais à qui la faute ? Pourtant, dans notre communication, nous avons fait remarquer au chef de la Délégation que le vœu des originaires du Pont-Euxin, réalisable ou non, il était de notre intérêt de profiter de cette heureuse circonstance pour préparer une collaboration gréco-arménienne sur une vaste échelle.

Nous sommes toujours resté fidèle à l'amitié gréco-arménienne; après les événements de Smyrne, nous avons organisé un grand meeting au Comœdia-Cinéma, sous les auspices de notre journal *Aiguillon*, pour protester contre les atrocités turques. C'est à cette occasion que nous avons reçu les lettres suivantes :

BUREAU POLITIQUE
du
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Athènes, le 5 mai 1923

Monsieur,

S. E. M. le Président du Conseil des Ministres, colonel Gonatas, a reçu votre programme de la matinée gréco-arménienne et m'a chargé



LA CEREMONIE D'ENTERREMENT
des légionnaires arméniens tués dans la bataille du Mont Arara

de vous transmettre ses remerciements sincères pour votre initiative, qui donnera une nouvelle preuve au monde civilisé de la conduite ignoble et barbare des persécuteurs du christianisme.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

POLYDUNIADIS,

Directeur général du Bureau politique
de la Présidence du Conseil.

*
**

BUREAU POLITIQUE
Du
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Athènes, le 9 juin 1923.

Le Directeur Général

—
Cher Monsieur,

Je suis prié par S. E. M. le Président du Conseil de vous accuser réception de votre lettre du 15 mai et du chèque y contenu de 6.149 fr. 80 et de vous remercier sincèrement, de la part du gouvernement hellénique, de votre offre pour nos malheureux réfugiés.

Votre chèque a été transmis à la caisse spéciale de l'assistance de nos malheureux réfugiés.

S. E. approuve pleinement vos efforts et serait heureux de les encourager.

Je vous serais à mon tour reconnaissant si vous vouliez bien me tenir au courant de ce mouvement si intéressant pour lequel je vous félicite sincèrement.

Agréez, cher Monsieur Turabian, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

POLYDUNIADÈS,

Directeur général de la Présidence.

*
**

CONSULAT GÉNÉRAL
DE GRÈCE

Marseille, le 17 mai 1923.

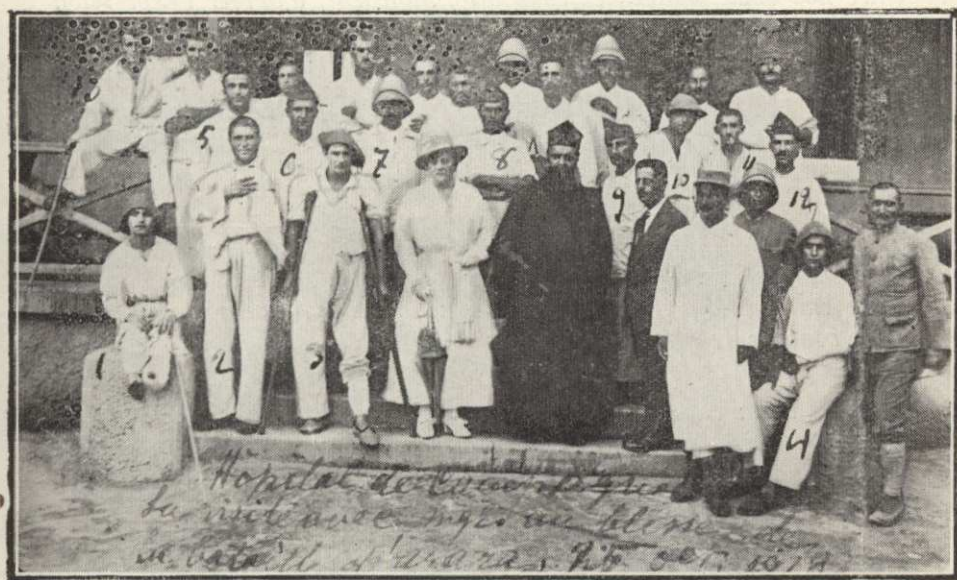
Monsieur Turabian,

Directeur de l'Aiguillon, en ville.

Monsieur,

C'est avec le plus vif plaisir que j'ai reçu votre lettre du 11 de ce mois par laquelle vous avez bien voulu m'informer du résultat de la souscription en faveur des réfugiés gréco-arméniens.

Il m'est particulièrement agréable, en cette circonstance, de rendre un juste hommage à votre inlassable activité, grâce à laquelle cette



UN GROUPE DE BLESSES

de la Légion arménienne pendant la bataille d'Arara :

1° ACHDJIAN HAGOP (Diarbékir); 2° BERGUERDJIAN ARMÉNAK; 3° KESEDJIAN Vahan (Constantinople); 4° GARABEDIAN Bedros (Sivas); 5° DILANIAN Vahan (Constantinople); 6° HABEDIAN Khatchik (Késab); 7° TANELIAN; 8° BEDROSSIAN; 9° EGAVIAN Garabed; 10° PAITANDJIAN Tzavak; 11° KALENIAN Yervante (Kharpout); 12° caporal HOVANNES; 13° HADJINIAN Minas; 14° KHOYBEKIAN Khoren; 15° BETCHIKIAN Sarkir (Kharpout); 16° GARABEDIAN Arménak (Palou); 17° BEDROSSIAN Astik (Césarée); 18° BEDROSSIAN (Kharpout); 19° MANANIAN Garabed (Césarée); 20° CHANHOUAN (Souédia); 21° SOMONIAN (Késab); 22° AVÉDISSIAN Haroutune.

belle manifestation de confraternité des peuples arménien et grec a pleinement réussi.

Je saisis cette occasion pour vous assurer que je négligerai rien afin de contribuer au développement des relations cordiales qui existent entre nos deux peuples et vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de ma considération très distinguée.

Le Consul général,
FRANGHISTAS.

*
**

Athènes, le 28 janvier 1919.

Monsieur,

Je suis en possession de votre honorée du 12 courant et c'est par votre entremise que je remercie les volontaires arméniens.

Le contenu de votre lettre a été publié dans le journal Nia-Hellas, et je vous envoie ce journal par le même courrier.

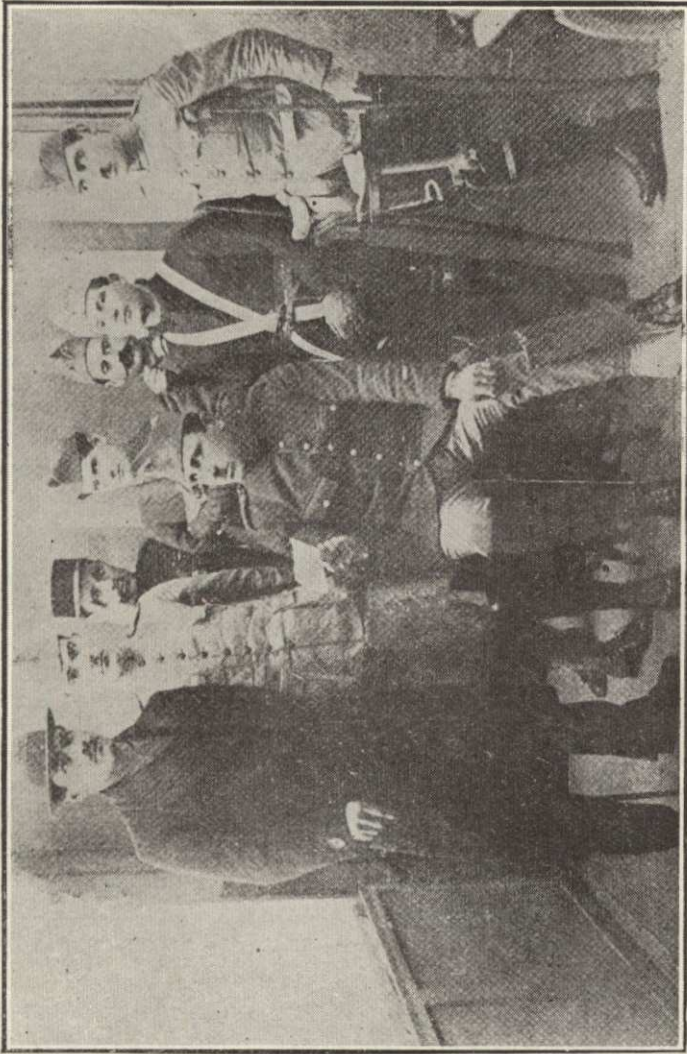
Soyez certain que tout le peuple hellène ressent vivement les liens fraternels qui l'unissent au peuple arménien, et ce qui confirme mon assertion, c'est que le représentant de la Grèce au Congrès de la Paix, le grand Venizelos, défendra la cause arménienne.

Rien ne sépare les deux peuples, et j'espère que le Congrès de la Paix, inspiré par les principes de démocratie, reconnaîtra les droits de ces peuples qui, la main dans la main, marchent fraternellement vers le progrès et la civilisation.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de ma parfaite considération.

Georges D. STAMATIS,
Député.





UN GROUPE DE MUTILES

de la Légion Arménienne à Marseille

1^o sergent Takvor KHATCHIKIAN; 2^o sergent BEDROSSIAN; 3^o sergent Sarkis VARADIAN; 4^o caporal Kalouste KOULOYAN; 5^o Parsegh KAZANDJIAN; 6^o Garabed ABRAHAMIAN; 7^o Khosrof TCHORIKJIAN; 8^o Garabed ANDONIAN.

Deux Lettres

Marseille, le 23 août 1928.

Nos amis grecs nous font parvenir les deux lettres ci-après avec prière de les insérer.

Nous nous empressons de donner satisfaction à la légitime demande de nos alliés et nous les assurons de notre profond attachement à la cause hellénique qui se confond, dans notre esprit, avec celle de l'Arménie.

L'Arménie sentimentale reste toujours fidèle à ses amitiés, *surtout dans le malheur*. Quelle belle leçon pour ceux qui ont trahi l'Arménie !

Le général Franchet d'Espèrey, Commandant en chef des armées alliées d'Orient, à Monsieur Venizelos, Président du Conseil des Ministres de Grèce.

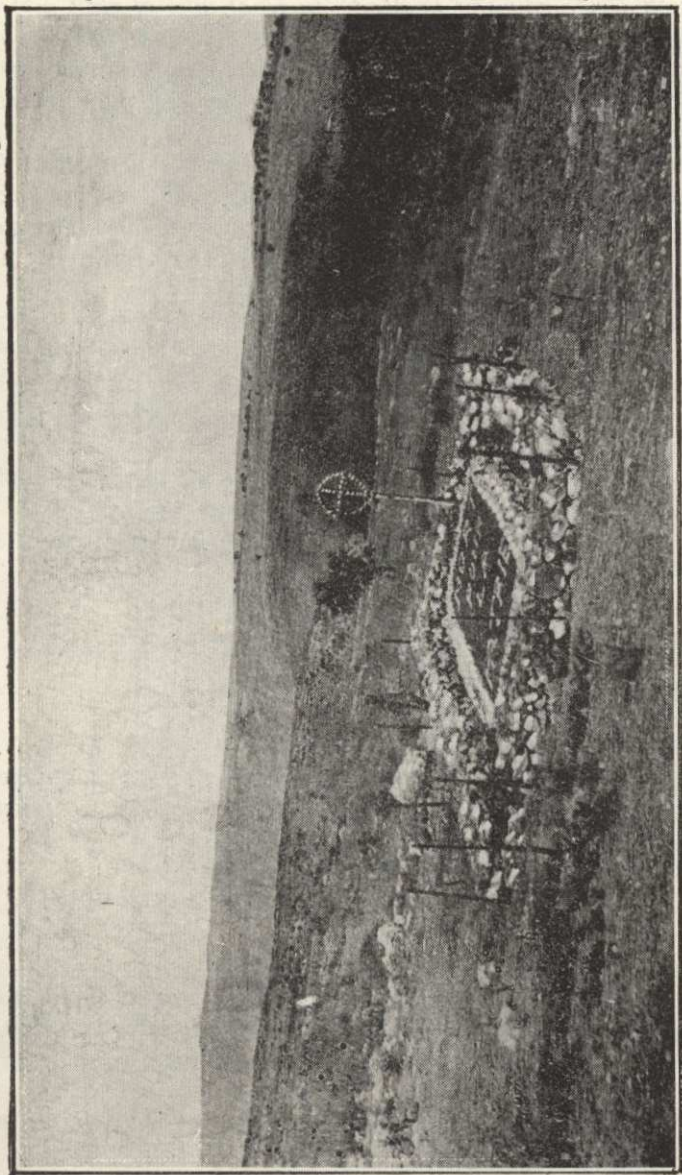
Salonique, 3 décembre 1918.

Monsieur le Président,

Au moment où les hostilités sont arrêtées, j'éprouve le vif désir de vous dire combien la coopération de la Grèce a été précieuse pour les armées d'Orient.

La mobilisation que vous avez suivie dès son début jusqu'à sa complète réalisation, avec la conviction inébranlable qui vous était inspirée par votre patriotisme clairvoyant, a mis sur pied sept nouvelles divisions, lesquelles, lorsque le moment fut venu, apportèrent un renfort efficace aux armées alliées et me permirent de disposer des forces nécessaires pour mener à bonne fin les opérations décisives que vous connaissez.

La mobilisation échelonnée qui a été faite et la concentration des troupes helléniques qui n'autorisèrent l'envoi au front des dernières divisions que quelques mois avant l'offensive et, d'autre part, le besoin d'instruction de ces troupes, ne m'ont pas permis de réunir l'armée hellénique en une unité indépendante, sous la direction immédiate de son chef, mais m'ont obligé d'incorporer une partie de ces unités parmi les différentes troupes alliées. Cependant, cette solution eut aussi son avantage, car elle fournit l'occasion aux troupes alliées de mieux con-



MONT ARARA (Syrie)

Le tombeau des légionnaires arméniens.

L'honneur de la prise de la place d'Arara, fortifiée par les Germano-Tures, revient à la Légion arménienne. Cette victoire a entraîné la prise de Jérusalem, le foyer national de nos amis juifs qui nous en doivent une certaine reconnaissance.

naître les qualités et la valeur militaire de la jeune armée hellénique, qui fut prodigue en sacrifices.

Au cours des batailles, les divisions hellènes se sont chargées de la réalisation de différentes opérations stratégiques. Au moment où le premier corps d'armée couvrait la droite du front allié et était prêt à briser au moment propice le front ennemi, les divisions de la Crète et de Serrès, à l'attaque de Doïran, et la quatorzième division, au cours de la poursuite de l'ennemi, ont justement mérité les éloges du général Milne, excellent critique à ce sujet.

Sur la rive droite du Vardar, le général d'Anselme m'a relaté la bravoure de la division de l'Archipel, et la valeur exceptionnelle, dans la guerre de montagne, de la quatrième division, qui a pris d'assaut les hauteurs de Djena qui étaient défendues avec acharnement par un ennemi puissant.

Enfin, sur la gauche, la troisième division a suivi la marche triomphale de l'armée française et après avoir participé aux luttes difficiles qui ont débarrassé Monastir et Prilip de la pression ennemie, elle s'est distinguée dans les opérations ultérieures, grâce auxquelles nos troupes purent atteindre le Danube.

La bravoure des troupes helléniques a partout dignement conquis les éloges des alliés. Les enfants sont dignes de leurs ancêtres.

Monsieur le Président, vous pouvez être fier et de votre œuvre et de cette armée.

Veillez agréer, etc...

FRANCHET D'ESPEREY.

*
**

*Le général G.-F. Milne, K. C. B. D. S. Y.,
commandant en chef des forces britanniques
de Salonique, au général Danglis, comman-
dant d'armée hellénique.*

Grand Quartier Général, 3 octobre 1918.

Monsieur,

Au nom de toute l'armée britannique de Macédoine, je vous exprime, à vous et à la vaillante armée hellénique, notre estime pour son esprit de camaraderie qui lui a inspiré l'envoi de son message de remerciements.

Sans l'aide des forces helléniques, la présente victoire n'aurait pu être obtenue.

Agrérez, etc...

Général MILNE.



ANTRANIK, franc-tireur

Franc-tireur dans les groupes que le parti Tachnaktzoutun organisait pour la défense des paysans arméniens persécutés par les bandes kurdes armées à cette intention par le gouvernement turc pour étouffer dans l'œuf toute velléité d'indépendance.

La Légion Arménienne du Général Torcom

1° La Légion arménienne a été formée en mars 1922 par un ordre du Gouvernement hellénique au commandement en chef de l'armée d'Asie-Mineure ;

2° Le nombre des légionnaires devait être de 1.000. Ce nombre devait être augmenté « au fur et à mesure que les circonstances le permettraient », dit l'ordre gouvernemental, « pour devenir une unité tactique ».

L'idée d'une coopération militaire gréco-arménienne date du début de 1919 après les entretiens que j'avais eus à Londres avec M. Venizelos et M. Caclamanos. Il s'agissait, à cette époque, d'une formation importante de trois divisions arméniennes et d'une division de Grecs du Pont.

En septembre 1919, je m'étais rendu aux Etats-Unis pour demander l'appui financier du Gouvernement américain. En octobre 1919, le Comité des Relations extérieures du Sénat américain avait donné son consentement pour la formation aux frais du Gouvernement américain d'une armée arménienne et télégraphié au président de la délégation nationale arménienne à Paris *d'appuyer* ce programme. Mais Boghos Nubar rejeta ce projet, disant qu'il *préfère* le mandat américain !...

Ces documents seront un jour publiés par moi. Le mandat américain était un non-sens, son rejet par le Sénat était certain et devait être fatal pour les Arméniens.

Revenu des Etats-Unis à Paris en juillet 1920, je me disposais à aller au moins organiser nos forces locales en Cilicie. Nubar Pacha s'y est encore opposé énergiquement.

C'est alors que le projet de coopérer directement avec l'armée hellénique fut repris par moi. Entre temps, Venizelos est tombé du pouvoir et ce n'est que vers la fin de 1921 que l'état-major général m'invita à venir en Grèce. Je me trouvais alors à Londres.

J'ai tenu à vous dire ces choses succinctement pour que vous ayez une idée exacte de l'idée initiale et prédominante chez moi d'une importante formation arménienne.

Si Nubar ne s'était pas opposé systématiquement à cette idée, la Cilicie serait indépendante aujourd'hui, et peut-être, les formations turques de Kemal, encore embryonnaires vers 1919-20 et prises entre deux feux, n'auraient pas pu attaquer et détruire la République arménienne du Caucase.

Revenons maintenant à la formation de la Légion :

3° La Légion arménienne était composée uniquement de volontaires arméniens, officiers, sous-officiers et soldats ;



ANTRANIK, capitaine

nommé capitaine sur le champ de bataille pendant la guerre turco-bulgare.

4° Elle se trouvait sous le commandement immédiat du commandant en chef de l'armée d'Asie-Mineure;

5° Le chef de la Légion était le général Torcom;

6° Le commandement *en langue arménienne* ;

7° En avril et mai 1922, le chef de la Légion avait pris des dispositions pour l'arrivée sans retard à la base de Baltchova (près Smyrne), où se formait la Légion de 2.500 volontaires de la région de Brousse, de 3.500 de Syrie, et autant de Constantinople. La Légion aurait ainsi l'effectif d'une division à trois régiments, type français, en y ajoutant des armes spéciales : artillerie, aviation, etc., qui auraient été fournies par l'armée grecque. Malheureusement, en mai 1922, le général Papoulas quittait le commandement de l'armée, provoquant un important changement dans la situation. C'est alors que, anxieux et prévoyant une catastrophe, je m'adressais au Conseil et aux notabilités arméniennes de Smyrne en leur demandant de faire un léger sacrifice et de payer les frais de passage de mes hommes de Constantinople, Moudania et Alexandrette. Vous savez qu'il s'agissait d'une somme dérisoire, à peine de 20 à 25.000 livres turques en papier. Les Smyrniotes m'ont promis et m'ont indignement trompé. Ils sont même allés plus loin. Avec leur métropolitain Tourian, ils essayèrent de démolir ma Légion en excitant mes troupes à *la rébellion* et à *la désertion*. Ils n'y parvinrent pas. Et lorsque, après la chute d'Afioun-Karahissar (le 13 août 1922) toute l'horreur de la situation m'apparut et que je donnai l'ordre de prendre sous les armes les Arméniens de 18 à 35 ans pour sauver au moins la population, Tourian et ses acolytes (Aznavorian, Balatousian, Couzelian et C^o) allèrent chez le haut-commissaire Sterphiadès pour réclamer la dissolution de la Légion. Sterphiadès agit comme aurait exactement agi un haut-commissaire turc et non grec. Il insista auprès du nouveau commandant en chef, le général Hadjianesti pour la dissolution de la Légion. Mais ils avaient compté sans moi. Pour la première fois dans ma carrière militaire, j'ai désobéi à un ordre reçu de mon chef. J'ai refusé d'exécuter l'ordre du commandant en chef Hadjianesti (homme un peu fou, disent les Grecs, en tout cas pas normal, d'après moi) qui me prescrivait la dissolution de la Légion et son embarquement pour un port de la Grèce, car c'était bien pour la première fois que je recevais et même entendais parler d'un ordre aussi stupide.

L'ordre de dissolution était du 19 août; le 20, j'eus un entretien violent et dramatique avec le général Hadjianesti lui déclarant que je n'exécuterais son ordre que lorsqu'il me prescrivait de marcher à l'ennemi et non pas de foutre le camp.

Hadjianesti fut tellement ému qu'il en avait des larmes aux yeux. C'est alors que par déférence pour sa personne, j'ai décidé de rendre les armes à la base de Baltchova, et allais avec mes troupes en prendre d'autres vers Halka-Bounar Bournabat et Ménémén, sur la route de Magnésie. Du 21 au 23 août, la Légion était armée jusqu'aux dents



Le général major ANTRANIK, le héros national

Nommé général-major par les Russes, en reconnaissance des grands services rendus aux alliés pendant la Grande Guerre.

Antranik, à la tête de ses volontaires, formait l'avant-garde des armées russes au Caucase et entra le premier à Erzeroum en compagnie du général Sempat et du général Torcom.

(Voir page 164.)

par les armes laissées des unités grecques en retraite. Elle avait notamment huit mitrailleuses et 24 fusils mitrailleuses ;

8° Le 23 août j'envoyai au commandant en chef mon rapport n° 271 dont vous trouverez une copie ci-incluse. Je vous autorise à vous en servir dans votre publication, quoique ce rapport ait un caractère confidentiel et jusqu'à présent soit inédit. Vous n'auriez pu comprendre le pourquoi de ce rapport sans les explications que je vous ai données plus haut ;

9° Il est exact que lorsque Smyrne fut évacuée le 26 août le soir, j'ai refusé de suivre l'armée en retraite vers la presqu'île de l'*Erythrée* (Tchesmé), car j'avais sous ma protection environ 40.000 réfugiés grecs de l'intérieur de l'Asie-Mineure dont je devais assurer la protection et la retraite ;

10° Le fait que la Légion arménienne occupait une position en avant de Smyrne, entre Halka-Bounar et Bournabat et patrouillait dans Smyrne abandonnée la nuit du vendredi 26 août au samedi 27, a permis de tenir en respect les irréguliers turcs fort nombreux et très bien armés dans Smyrne même qui avaient projeté de mettre le feu à Smyrne et de piller cette même nuit, avant l'arrivée des troupes turques le lendemain samedi et craignant aussi qu'une descente de troupes alliés des flottes anglo-françaises les empêcherait de piller ;

11° La Légion arménienne ayant activement aidé à l'embarquement d'un matériel de guerre considérable et chargé sur 85 voitures une grande quantité d'armes, de munitions et d'équipement, les Turcs qui avaient des espions partout se trompèrent sur le nombre de mes troupes. Ils parlaient constamment de « *Erméni Firkasi* », « division arménienne », et les rapports secrets qu'ils envoyaient vers l'armée turque, employaient le même terme, c'est ce qui explique la prudence le samedi 27 août au matin de l'avance turque. Ferzi Pacha croyait fermement rencontrer la division arménienne lorsque je n'avais en réalité sous la main qu'une poignée de braves, parfaitement disciplinés, d'ailleurs ;

12° Le chef de la Légion n'avait pas *de garde personnelle*. Il n'est pas d'usage que les généraux commandants d'unités aient des gardes. La Légion avait un groupe de cavaliers pour le service de reconnaissance et liaison ;

13° Le chiffre global des groupes de combattants arméniens qui n'ont pu rejoindre la Légion et qui furent autorisés à coopérer avec l'armée hellénique partout où ils se trouvaient, région Magnésie-Afion Karahissar, région Brousse-Eski-Chehir était d'environ 1.500 et 1.000 dans la région de Brousse. En tout, les volontaires arméniens étaient donc 2.500 — sans parler des Arméniens engagés dans l'armée hellénique ;

14° Parler de 12.000 fantassins arméniens est une exagération, à moins que ce ne soit là du projet de la division qui ne put être réalisé ;



L'ENTREE TRIOMPHALE

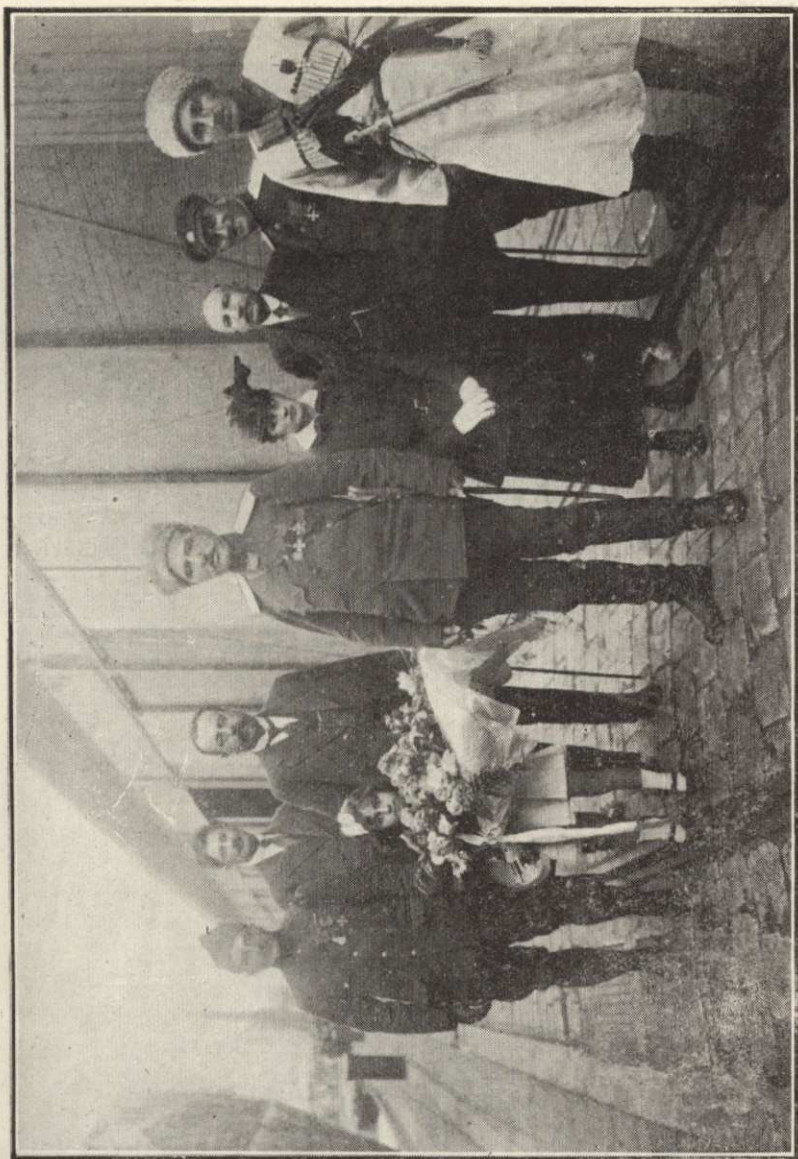
du général-major Antranik, entouré de ses officiers, à Etchmiadzine, Etchmiadzine est la résidence de Sa Sainteté le Catholico de tous les Arméniens (le pape arménien). Le héros arménien est assis entre deux archevêques au milieu du groupe.

15° Il est exact que les vendredi et samedi (26 et 27 août 1922) la Légion protégea environ 2.000 soldats de toutes armes, malades, éclopés qui n'avaient pu suivre l'armée en retraite vers Tcheshmé. Un certain nombre de ceux-ci firent bravement le coup de feu le samedi matin devant le Konak, à Bahri-Baba, Karatache et Ceuze-tépé avec les nôtres ;

16° Le samedi 27 août, dans l'après-midi, la Légion arménienne occupé l'ancien système de fortifications de Ceuze-tépé, face à Smyrne, et quoique le chef de la Légion ait été blessé dans un corps à corps, il avait demandé à l'armée hellénique en retraite de s'appuyer avec une batterie de montagne pour marcher vers Boudja et rejeter les premiers éléments turcs de Smyrne. Mais à cette demande le général hellène Franco répondit que l'armée hellénique *ne voulait pas avoir de contact avec l'ennemi*. C'était d'autant plus extraordinaire qu'il y avait encore, restée isolée, la colonne d'Aïdine du colonel Zinguinis, forte de 6 à 8.000 hommes et de plusieurs pièces de canon qui marchait d'Aïdine sur Smyrne pour rejoindre le gros de l'armée en retraite. Malgré mes demandes réitérées l'existence de la colonne d'Aïdine ne m'a pas été révélée par le commandant grec de l'arrière-garde. Il paraît qu'il l'ignorait totalement — ce qui est inouï. Le dimanche matin 28 août, la colonne d'Aïdine ouvrait le feu sur l'ancienne forteresse turque de Smyrne, et c'est seulement alors que nous apprenions avec stupeur qu'à quelques kilomètres d'elle, l'armée hellénique au lieu de faire volte-face et de marcher au canon pour porter secours à la colonne d'Aïdine continuait sa marche vers Tcheshmé ;

17° Il est exact que la Légion a pris part aux combats d'arrière-garde avec des éléments helléniques sains (en particulier le 1^{er} régiment et le groupe Plastiras) jusqu'à Tcheshmé d'où elle s'embarqua pour Chios ;

18° La population arménienne de Smyrne, mal conseillée par le Métropolite arménien et sa clique ne voulut pas abandonner la ville et se retirer. Le samedi matin, notamment, lorsque les éléments de la Légion étaient aux prises avec la cavalerie turque, à Halka-boumar, j'envoyai au quartier arménien et à la cathédrale Saint-Stefanos une section avec ordre de protéger la marche de tous ceux qui voudraient nous rejoindre vers le Konak. Les 5.000 Arméniens réfugiés dans la cathédrale n'osèrent s'aventurer dans les rues où déjà les fusils crépitaient. Je donnai alors l'ordre à la section de défendre la cathédrale, espérant qu'après avoir ouvert la route vers Ceuze-tépé pour évacuer mon convoi d'armement, les réfugiés et soldats grecs malades, je pourrais reprendre l'offensive avec l'appui de certains éléments grecs. Mais cet espoir fut déçu le samedi soir à Ceuze-tépé, par le refus de l'armée grecque. D'autre part, la Légion n'avait plus ni munitions ni ravitaillement. La section de la cathédrale arménienne se défendit bravement sous la conduite de leurs sergents et, aidés par des jeunes



LA RECEPTION DU GENERAL ANTRANIK A MARSEILLE par la délégation de la colonie arménienne de cette ville.

gens, anciens combattants. Après trois jours de défense les 5.000 réfugiés furent sauvés et embarqués grâce à l'intervention du clergé italien. Le plus extraordinaire fut que la section elle-même avait trouvé le moyen de se sauver et de rentrer à Chios, sauf deux sergents et trois soldats tués.

Vous devez vous poser la question suivante : Comment se fait-il que, au milieu d'une déroute générale, la Légion arménienne est restée à son poste malgré tant de difficultés, dont je vous ai énuméré quelques-unes, sans défaillir ?

La réponse est simple : chaque fois qu'une troupe disciplinée, ayant le feu sacré, a confiance en son chef, elle doit et peut faire des miracles.

Ceci dit, je dois vous mettre en garde, ayant des renseignements que je vous donne, de ne pas critiquer l'un ou l'autre des partis politiques grecs. Quelle que puisse être notre documentation, vous devez avoir en vue la susceptibilité des Hellènes que nous aimons également.

Je suis un ami et admirateur de M. Venizelos, mais cela ne m'empêche pas d'avoir des relations amicales avec les chefs des partis opposés.

Tout le monde, en Grèce, sait que je suis venu me battre pour la Grèce et non pour tel ou tel parti. Et autant qu'il a dépendu de moi, j'ai toujours conseillé à mes compatriotes et souvent réussi d'éviter de se mêler dans les querelles de partis.

TORCOM.





LE BANQUET

offert en l'honneur du héros national arménien par la colonie arménienne de Marseille, dans les salons de la Réserve-Palace (promenade de la Corniche).

Le Général TORCOM

N° 272

Smyrne, le 25 août 1922.

A S. E. Monsieur Théotokis,

Ministre de la Guerre.

Monsieur le Ministre,

Par plusieurs rapports à l'armée d'Asie-Mineure et par mon dernier, rapport n° 271, dont vous trouverez une copie ci-jointe, j'ai demandé l'honneur d'aller au front avec ma Légion. Je viens vous prier de bien vouloir appuyer ma requête.

Quelles que soient les circonstances malheureuses, j'estime qu'il est utile pour la cause des deux peuples grec et arménien, à l'avenir, que la Légion arménienne reçoive le baptême du feu aux côtés de la brave armée grecque.

D'autre part, je trouve qu'il serait souverainement cruel de refuser à mes hommes enthousiastes de se battre et à moi, prêt à me faire tuer pour la Grèce comme pour l'Arménie, l'honneur de faire notre devoir.

Le Chef de la Légion Arménienne,

Signé : Général A. TORCOM.

**

ARMÉE D'ASIE MINEURE

Légion arménienne

N° 271

Smyrne, le 24 août 1922.

Au Commandant en Chef,

RAPPORT

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance ce qui suit :

- 1° La Légion arménienne a reçu l'ordre de s'embarquer;*
- 2° La Légion arménienne s'est formée en vue de cimenter la fraternité gréco-arménienne. Elle refuse de quitter l'Asie-Mineure sans se battre;*
- 3° Mes hommes et moi nous demandons l'honneur d'être envoyés au front immédiatement pour qu'on sache en Europe que les Grecs et les Arméniens se battent côte à côte en Asie-Mineure et aussi pour que la fraternité gréco-arménienne soit plus forte que jamais à l'avenir.*

Le Chef de la Légion,

Signé : Général A. TORCOM.



Le Général SEMPAT

commandant de la cavalerie du général Antranik, actuellement en Californie, et sa jeune et charmante femme.

La Vérité sur la Tragédie de Smyrne

Par M. le Chanoine Policarpe Scagliarini

Prêtre de la Cathédrale catholique de Smyrne

Ce que j'ai vu de mes propres yeux, aucune main ni langue humaines ne peuvent l'écrire et le dire. Ces moments désastreux ont été prédits par une seule personne, le prophète Daniel, lorsqu'il a eu la vision de la désolation et abomination des Lieux-Saints. Quel carnage ! ! ! Quelle cruauté ! ! ! Quelle sauvagerie ! ! ! Quelle barbarie ! ! ! Ce qui s'est passé à Smyrne en ces jours pénibles a été opéré par des mains sanguinaires, qui ne respectent ni droit, ni civilisation, ni humanité, ni conscience, ni religion; leur unique et seule devise, c'est de démolir et massacrer.

En premier lieu, ce qui m'intéresse le plus c'est d'affirmer et « a priori » que l'incendie de Smyrne n'a pas été allumé par les Arméniens, comme malheureusement plus d'une personne européenne haut placée, sans rime ni raison, considérait les Arméniens les auteurs de l'incendie. Les Arméniens ne sont pour rien dans l'incendie de Smyrne.

Je vous citerai le témoignage d'un Européen qui recueillit le matin 13 septembre de la bouche des fils du maire turc de Smyrne, avec lesquels il était lié, l'assurance qu'il n'avait rien à craindre, car le feu, disaient-ils, ne serait mis qu'au quartier arménien. Le feu fut, en effet, mis, selon une volonté mûrement préméditée, au quartier arménien, le mercredi un peu avant midi. Avant l'incendie, aucun Arménien ne se trouvait plus dans leur quartier; la plus grande partie qui était enfermée dans l'église Saint-Etienne, était déjà évacuée et transférée à la cathédrale catholique; une autre partie assez nombreuse, qui était réfugiée dans l'hôpital arménien, était aussi transférée dans les quartiers européens. Ainsi dans le quartier arménien il ne restait plus que les cadavres des massacrés, les maisons pillées et dévalisées; afin que ces horreurs ne fussent pas exposées aux yeux des Européens, « le feu était nécessaire »...

Quatre jours avant l'incendie, l'armée turque avait pris position de la ville; un gouverneur civil et militaire administrait Smyrne, la police, ainsi que la gendarmerie, fonctionnait dans son plein, donc rien ne manquait au gouvernement turc, s'il voulait et avait la bonne volonté de maîtriser et éteindre le feu. Mais la manière dont les maisons et



Monseigneur KIBARIAN D'ARTCHOUGENTZ

l'évêque arménien de Paris et de la Belgique, l'ami et le compatriote du héros national à qui ANTRANIK avait juré de se dévouer toute son existence à la défense du peuple arménien. C'est Monseigneur KIBARIAN qui avait béni le mariage d'Antranik à Paris et qui a eu la triste occasion de l'enterrer.

établissements sont incendiés, détruits et démolis, crie à haute voix que ce sont les Turcs qui ont incendié Smyrne. J'ai entendu de mes propres oreilles les Turcs qui disaient qu'ils ont mis le feu pour se débarrasser et se défaire de la question des minorités.

Les Alliés connaissent très bien cette vérité, mais ils font la sourde oreille, c'est pourquoi dans toutes les conférences qui ont eu lieu depuis l'incendie de Smyrne aucun des alliés n'a osé demander des explications sur ce sujet aux délégués turcs ; d'autre part, si les Turcs n'étaient pas auteurs du feu, ils n'auraient pas manqué de protester dans toutes les conférences successives.

L'immense fatalité de Smyrne aurait pu être sinon évitée, du moins considérablement diminuée, sans l'intervention d'un double facteur d'illusion : la confiance des puissances dans les Turcs et la confiance des chrétiens d'Orient dans les puissances.

Quand on se rappelle que tout ce que les consuls de Smyrne imaginèrent fut d'aller pompeusement en uniforme faire remise de la ville abandonnée au général turc, qui leur répondit, avec une courtoisie tout ottomane, que son épée lui ayant donné la ville, il n'avait pas besoin d'une telle transmission, on mesure toute la candeur de ces excellents agents ayant tout de suite feuilleté de vieux manuels diplomatiques sur la conduite protocolaire à tenir en pareille circonstance, sans le moindre sens de réalités. Ils croyaient naïvement que les choses se passeraient comme elles doivent se passer entre gens civilisés. Comment d'ailleurs auraient-ils pu penser autrement puisque leurs gouvernements, par leurs instructions et leur politique, leur en donnaient l'exemple ?

Qu'on ne dise pas que la tâche dépassait les possibilités humaines, le « barrage » de quelques coups de canon sur les routes conduisant à Smyrne, arrêtant l'arrivée de nouveaux contingents turcs, par un débarquement en force, aurait mis à la raison les faibles effectifs turcs qui se trouvaient déjà dans la ville, eussent instantanément rétabli l'ordre et sauvé des dizaines de milliers de vies humaines ; l'embarquement des chrétiens se fût fait sans panique, sans pillage et sans massacre. Les Turcs n'auraient pas pu emmener tous les hommes prisonniers, Dieu seul sait vers quelle destinée ! Smyrne serait debout. On n'a pas voulu, on n'a pas osé ! Smyrne n'est plus, le fait est là et tout ça grâce aux braves alliés.

Les alliés, au lieu d'accomplir leur devoir et leur promesse, ont lâchement abandonné les innocents arméniens dans les mains de leur plus grand et séculaire ennemi.

Tous ceux qui connaissent intimement le peuple arménien savent fort bien que, loin d'être par tempérament un facteur de destruction, ce peuple a été constamment et partout un élément utile, fécond, producteur. Ce sont eux qui, avec les Grecs, ont développé en Turquie l'agriculture, l'industrie, le commerce ; les étoffes, les broderies et les



Le Général TORCOM

chef de la Légion arménienne de l'armée hellénique, actuellement à Athènes.

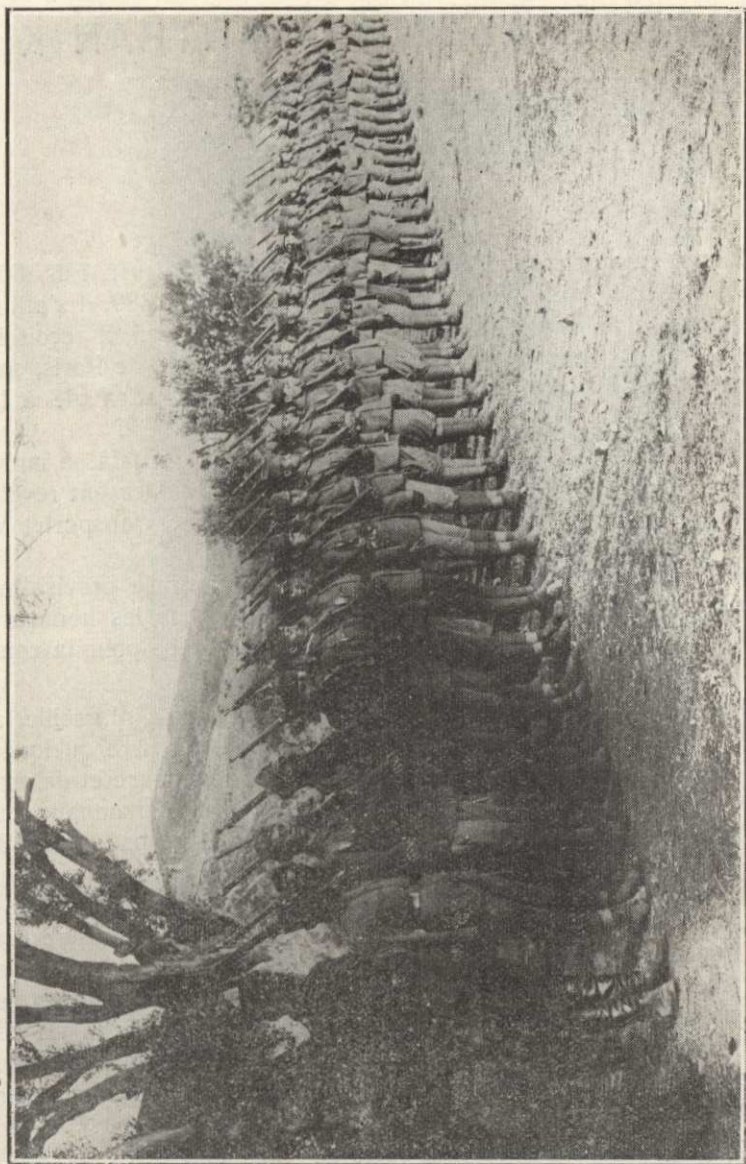
(Voir page 146.)

tapis turcs qu'on admire en Europe, sont exclusivement fabriqués par les Arméniens. Les musiciens, les chanteurs et les acteurs étaient en Turquie pour la plupart des Arméniens; les beautés architecturales de Constantinople sont dues en grande partie au génie arménien.

Je déclare hautement, devant le Tribunal du monde civilisé et devant le grand Juge suprême qui nous écoute, que les alliés ont leur grande part de responsabilité dans la catastrophe de Smyrne.

Chanoine Policarpe SPAGLIARINI,
Prêtre de la Cathédrale Catholique de Smyrne.





LA LEGION ARMENIENNE DU GENERAL TORCOM
à Batachova, près Smyrne, en mai 1922

LE GÉNÉRAL-MAJOR ANTRANIK

Héros National Arménien

Le général Antranik est né en 1864 à Chabounkarahissar. Fils d'un modeste forgeron, il était menuisier de son métier. En 1889, il s'affilie au Parti social-démocrate hentchakiste ; à cette occasion, il reçoit la bénédiction de Monseigneur Kibarian, l'évêque arménien de Paris, son compatriote, à qui il fait serment de se dévouer toute sa vie à la défense du peuple arménien.

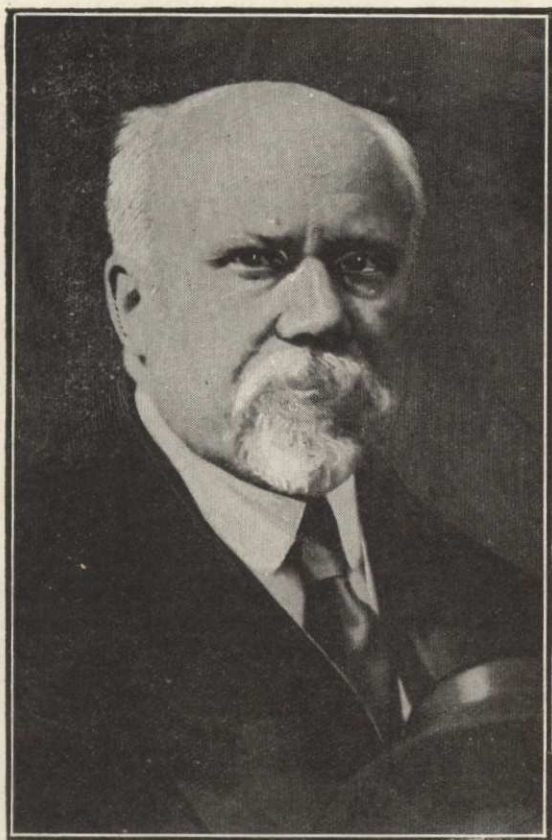
Le général Antranik est resté fidèle à son serment jusqu'à sa mort, survenue le 31 août 1927, en Californie, où ses funérailles ont revêtu un caractère de grande solennité. Sa dépouille était transportée à Paris par les soins du gouvernement français.

La colonie arménienne de la capitale l'a accompagnée provisoirement au Père-Lachaise, le 29 janvier 1928, avec tous les honneurs dus à un héros national, en attendant l'occasion propice pour la conduire en Arménie, suivant le vœu du défunt.

J'ai eu le bonheur de connaître le général Antranik à Marseille, à son retour du front du Caucase; il m'a été donné de vivre quelques jours dans son intimité, puisqu'il m'honorait de sa confiance et de son amitié. Ce laps de temps m'a suffi pour étudier ce personnage du Moyen Age, sur lequel la civilisation moderne n'avait pas réussi à mettre son empreinte d'hypocrisie et de dissimulation sournoise. D'une instruction primitive, d'une simplicité proverbiale et d'une franchise presque brutale qui permettaient à un observateur de suivre sur sa mâle figure tous les secrets de son cœur débordant d'ardeur et de son âme indomptable, c'était un livre ouvert devant mes yeux et je n'avais que la peine de tourner les pages pour approfondir la vie de ce héros romantique qui pendant quarante ans avait été un objet de cauchemar pour les Turcs et un sujet d'admiration et d'adoration pour ses compatriotes.

Pendant que l'Arménie pleure la perte de son meilleur fils, la Turquie pousse un soupir de soulagement et sa presse tout entière déborde d'une joie malsaine.

Antranik est mort ! Vive Antranik ! Bénie soit la mère qui avait donné naissance à un pareil lion, dont les rugissements faisaient trembler les assassins jusqu'aux rives du Bosphore. Oui, il est mort !



M. POINCARE

le grand homme d'Etat français, ancien Président de la République, président du Conseil des ministres et ministre des Finances de la République française.

Homme loyal et intègre, dont la bonté a permis aux Arméniens de Cilicie de quitter leur pays avant l'évacuation des troupes françaises et de se réfugier en Syrie sous la protection du drapeau tricolore.

(Voir page 112.)

mais son testament sera exécuté fidèlement par la phalange des braves qu'il a su préparer à son image.

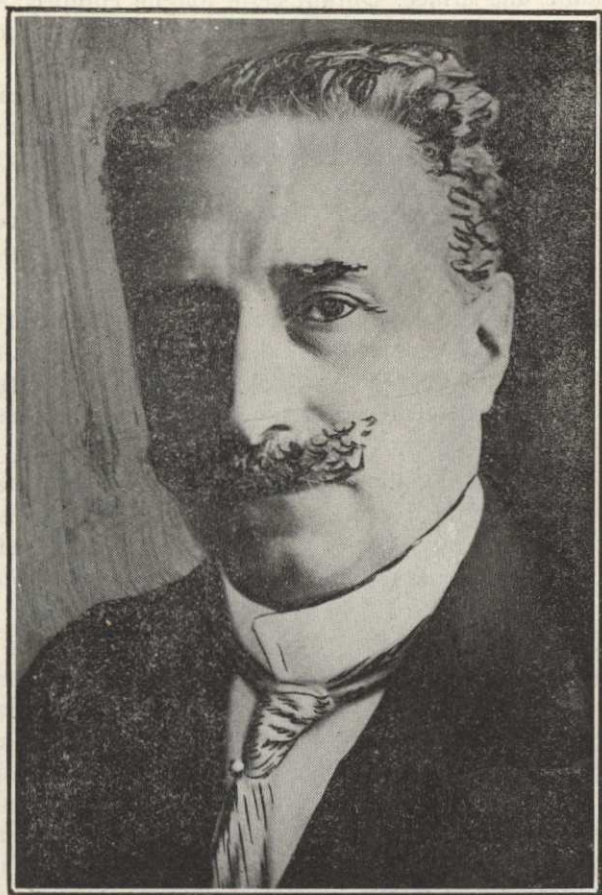
ANTRANIK PATRIOTE

Le général Antranik était l'incarnation même d'un patriotisme pur et désintéressé; il était né pauvre ! il a vécu pauvre ! et il est mort pauvre ! C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de son patriotisme. L'argent n'avait une valeur relative pour lui qu'autant qu'il pouvait rendre service à son peuple qu'il aimait comme un bon père de famille. Le riche et le pauvre pouvaient s'approcher de lui et causer avec lui sans que la distance de la situation de son interlocuteur eût la moindre influence sur son caractère loyal et simple. Après l'armistice, quand il est arrivé en France et que les Arméniens organisaient des banquets en son honneur, il ne se gênait pas pour dire avec sa franchise habituelle : « Tout ce que je mange, je ne peux pas le digérer en pensant au peuple que j'ai laissé derrière moi et à qui il manque un morceau de pain. » Il souffrait visiblement de cet état d'âme; c'est cette sollicitude paternelle pour tout un peuple qui a été la principale cause de son départ pour l'Amérique, où il a réussi à ramasser vingt millions de francs et à les envoyer en Arménie jusqu'au dernier centime.

Nous avons dit qu'au début de sa carrière, Antranik appartenait au parti social démocrate hentchakiste. Quelques années plus tard, il s'affiliait au parti Tachnaktzoutun. Au cours de la guerre, il donna sa démission de ce parti en sachant qu'il n'appartenait plus qu'au peuple arménien tout entier.

ANTRANIK MILITAIRE

Le général Antranik a débuté dans la carrière militaire comme franc-tireur dans les groupes que le parti Tachnaktzoutun organisait pour la défense des paysans arméniens persécutés par les Kurdes armés à cette intention par les soins du gouvernement turc, aux fins de terroriser la population arménienne et d'étouffer dans l'œuf toute velléité d'indépendance. Antranik ne tarde pas à attirer l'attention sur lui par de brillants faits d'armes. Bientôt, son courage indomptable et ses remarquables qualités militaires le mettent à la tête des franc-tireurs qui se dévouaient à la protection d'un peuple sans défense, grâce à l'activité patriotique du parti Tachnaktzoutun. C'est un hommage que nous rendons volontiers à ce parti, d'autant plus que nous n'avons jamais manqué l'occasion de critiquer les erreurs de quelques-uns de ses chefs dans la conduite de la politique arménienne, surtout vis-à-vis de la Russie.



M. Paul DESCHANEL

ancien président de la République et ancien président de la Chambre des députés, qui a présidé à la grande manifestation de la Sorbonne en 1916, en l'honneur de l'Arménie.

(Voir page 40.)

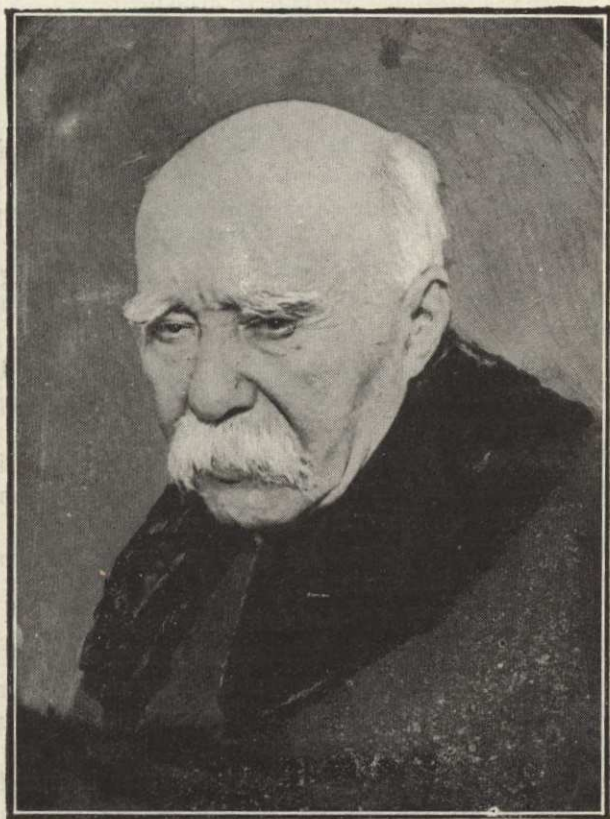
Pendant trente ans, l'insaisissable Antranik a promené le drapeau de la révolte à travers l'Arménie, partout sur son passage, faisant reculer des troupes régulières turques. Son nom seul suffisait pour démoraliser toute une armée. Durant cette longue équipée, Antranik n'a jamais été blessé; on aurait dit que la bonne étoile de Napoléon I^{er} l'accompagnait partout. Plusieurs fois sa tête a été mise à prix par le gouvernement turc, mais lui savait déjouer toutes les intrigues et toutes les embûches tendues sous ses pas. Son prestige avait acquis un tel degré de célébrité qu'une partie des Kurdes préféraient se soumettre à la volonté de ce surhomme sur lequel les balles n'avaient aucune prise, mais, par contre, les siennes savaient atteindre ses adversaires, quand le Grand Justicier de tout un peuple voulait imposer un châtiment exemplaire.

Antranik était un militaire de carrière et il avait parfait son instruction sur les montagnes d'Arménie, dans des milliers de rencontres avec les réguliers turcs. Pendant la guerre balkanique, Antranik prend service dans l'armée bulgare et il est nommé capitaine sur le champ de bataille.

En 1914, au début des hostilités, il passe au Caucase, forme avec ses volontaires l'avant-garde de l'armée russe. Ayant rendu de très grands services, il est nommé général-major sur le champ de bataille et obtient en même temps la plus grande distinction militaire russe, la Croix de Saint-Georges.

Après la chute du gouvernement du tsar et la retraite des troupes russes, Antranik, pour réduire la Turquie à l'impuissance, présente un plan d'action à l'état-major des alliés par l'entremise du consul des Etats-Unis à Tiflis. Sa proposition étant acceptée par les alliés, le consul américain reçoit des instructions pour se mettre à la disposition du général Antranik et lui fournir le nécessaire à l'exécution de son plan. Antranik se met immédiatement à l'œuvre pour former une armée arménienne de 30.000 hommes, mais quelques politiciens, voulant enlever à Antranik le mérite de cette action, font tout pour faire échouer cette entreprise. Il est hors de doute que sans l'intervention de ces politiciens, c'est nous qui aurions dicté aux Turcs nos conditions de paix, au lieu de subir l'affront de leur humiliant traité d'Alexandropol.

Antranik était l'ardent partisan de la Russie. Je suis certain que si notre héros national était resté au pouvoir, le peuple arménien aurait connu aujourd'hui une autre destinée. Pendant les pourparlers des conditions de paix à Alexandropol, un des délégués arméniens, dans l'intention, probablement, de faire plaisir au vainqueur du jour, se permet de faire quelques réflexions malveillantes au sujet d'Antranik, mais Khalil Pacha, commandant des troupes turques, répond : « Non, Monsieur, ne dites pas de mal d'Antranik. Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il ne soit pas né Turc.



M. CLEMENCEAU

le Père la Victoire, le célèbre philhellène et philarmène dont la retraite prématurée du pouvoir a entraîné le malheur des Arméniens de Cilicie.

(Voir page 194.)

Quand nos ennemis eux-mêmes rendent un éclatant hommage au patriotisme et au courage de notre héros national, nous autres, les Arméniens, nous devons nous incliner tous respectueusement devant sa tombe et nous devons prendre exemple sur son patriotisme, son courage, sa clairvoyante diplomatie pour conduire à l'avenir, plus intelligemment, les destinées du peuple arménien.

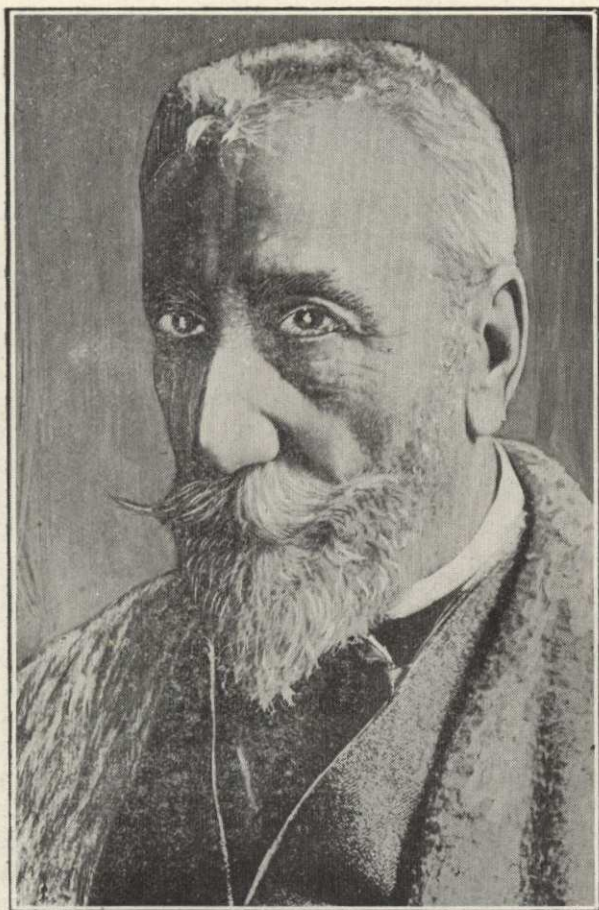
ANTRANIK DIPLOMATE

Antranik avait horreur du labyrinthe périlleux des intrigues diplomatiques. Son caractère franc et loyal, sa connaissance approfondie des défauts et des qualités de sa race, ne lui permettaient pas de faire une politique d'une grande envergure à l'exemple de nos deux Délégations qui avaient la prétention de traiter d'égal à égal avec les grandes puissances, appuyées sur une petite armée de 50.000 hommes. L'Aigle arménien, qui avait fait plusieurs fois le tour de l'Arménie à la tête d'une phalange de braves et qui connaissait du bout de ses doigts sa géographie et le degré de résistance de son peuple, jugeant la situation d'un coup d'œil, était arrivé à cette conclusion très simple et très logique : « L'Arménie, à elle seule, avec sa population de deux millions d'habitants, ne pourrait pas lutter victorieusement contre sa puissante ennemie, la Turquie; donc, l'existence d'une République arménienne ne pourrait être assurée qu'avec l'appui et la protection de notre grande voisine, la Russie. »

Quant à la Cilicie (la Petite-Arménie), d'après ses aveux, en admettant même qu'il ait eu à sa disposition une armée de 50.000 hommes, il lui était impossible de tenir tête plus de deux mois aux armées turques sans le concours effectif de la France; par conséquent, nous n'avions que deux politiques à pratiquer : attacher le sort de la Grande-Arménie à celui de la Russie et accepter le mandat français pour la Cilicie, en attendant qu'à l'avenir l'accroissement de notre population et des circonstances plus propices nous permettent d'entrevoir d'autres horizons. Antranik est mort, mais son testament politique doit être exécuté à la lettre par ses compatriotes, si nous voulons épargner au peuple arménien le malheur d'un désastre définitif.

Tout en pleurant la perte irréparable du grand Arménien, nos patriotes, nos militaires et nos diplomates ont de grands enseignements à puiser dans son testament pour le salut de l'Arménie.





M. Anatole FRANCE

Le principal organisateur de la grande manifestation de la Sorbonne, en l'honneur de l'Arménie.

(Voir page 46.)

S. E. Boghos Pacha Nubar

Boghos Pacha est le fils du regretté grand homme d'Etat d'Egypte, Nubar Pacha, ancien président du Conseil, que les Egyptiens nommaient « le Petit Père », à cause des services rendus à leur patrie par notre éminent compatriote pendant les pourparlers anglo-égyptiens en 1881, dont la statue est érigée sur une place publique au Caire, preuve de la reconnaissance égyptienne envers Nubar Pacha.

Boghos Pacha, ayant suivi une tout autre carrière que son père, était devenu un brillant architecte, mais le peuple arménien, hypnotisé par la renommée de Nubar Pacha, avait voulu à tout prix que son fils devînt le chef de la Délégation nationale arménienne. Devant le vœu unanime de tout un peuple, Boghos Pacha n'avait pas cru de son devoir de décliner cette invitation, d'autant plus que personne autre ne jouissait d'un prestige équivalent pour occuper cette haute fonction. Boghos Pacha ayant vécu exclusivement au contact des Egyptiens et des Anglais, il ignorait tout de l'Arménie, jusqu'à sa langue, mais je m'empresse d'ajouter, à son grand avantage, que son premier soin, en assumant la responsabilité de la direction de la politique arménienne, a été d'apprendre sa langue maternelle et de se mettre au courant de nos revendications pour se dévouer ensuite corps et âme à la défense de cette cause.

J'ai un profond respect pour notre vénérable chef et je suis certain que ses efforts patriotiques auraient été couronnés de succès si de pieux conseillers et des patriotes de profession ne l'avaient pas entouré et induit en erreur. Boghos Pacha n'avait qu'un désir et une seule ambition, c'était d'être utile à l'Arménie. Aimé et adoré par son peuple, son prestige suffisait pour faire l'union de tous les Arméniens autour de sa Délégation. Son âge avancé et sa grande fortune l'invitaient au repos et à la tranquillité, mais le peuple arménien lui ayant confié une mission sacrée, il payait de sa personne et de sa fortune pour justifier largement la confiance dont il était l'objet. Ayant échoué dans sa mission à la suite de la vénalité de ses propres conseillers et des intrigues ourdies autour de sa Délégation de la part de la diplomatie européenne, cet admirable vieillard se dévoue actuellement aux bonnes œuvres et dirige dignement l'« Union Générale de Bienfaisance Arménienne » qui ne cesse de prospérer et dont le capital actuel atteint plus de cent millions de francs.

Boghos Pacha jouit toujours d'une grande popularité et, malgré tout, le peuple arménien lui reste fidèle, sachant qu'il a été le plus franc, le plus loyal et le plus désintéressé de tous.



M. Paul PAINLEVE

ministre de la Guerre, un ami de l'Arménie : « Dites à Son Excellence que M. Painlevé sera toujours là quand il s'agit de l'Arménie ». M. Painlevé doit se rappeler, dans quelles circonstances il a prononcé ces paroles que les Arméniens n'oublient pas facilement, venant de la part d'un de leurs meilleurs amis.

(Voir page 42.)

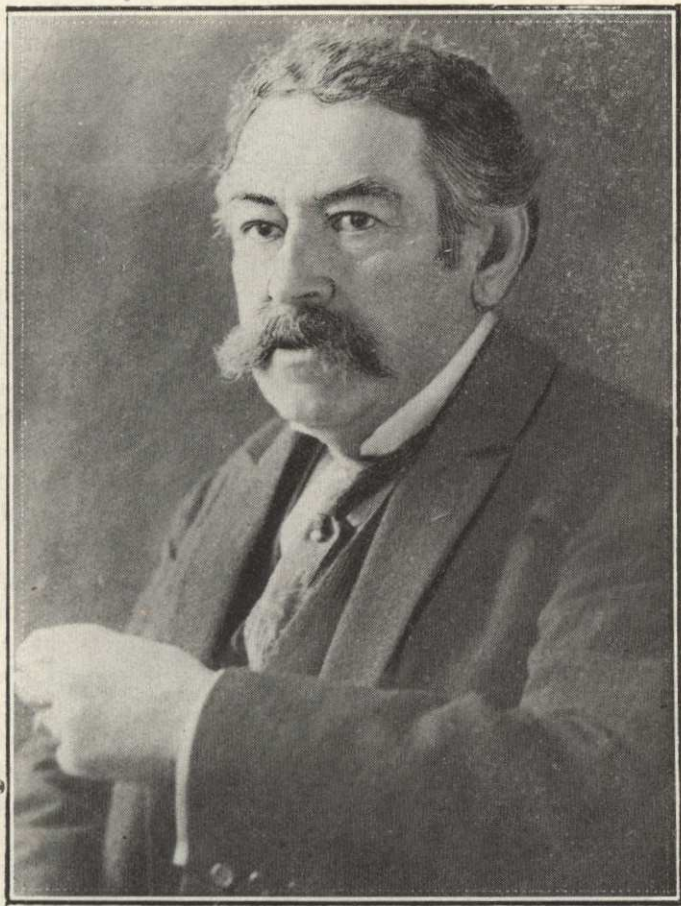
M. NORADOUNGHIAN

J'estime nécessaire de consacrer un chapitre spécial à ce haut fonctionnaire de la Sublime-Porte dont la physionomie est très intéressante à connaître. Tout en servant fidèlement les intérêts de l'empire ottoman, il avait trouvé le moyen d'être utile à ses compatriotes. Cette double fidélité à deux causes différentes et diamétralement opposées donne une idée exacte de la grande souplesse diplomatique d'un loyal fonctionnaire de la Turquie à la consolidation de laquelle il avait consacré trente-cinq ans de son existence, dont l'intervention de près ou de loin dans la politique arménienne, au cours de la guerre, n'avait nullement diminué l'estime que lui accordaient ses anciens collaborateurs. D'autre part, fait curieux, son titre d'ancien ministre et d'ancien sénateur turc n'a porté aucune atteinte à son prestige de bon Arménien, puisqu'on vient de l'élever à la vice-présidence de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance.

Pendant la guerre, M. Noradounghian habitait Lausanne, se tenant à l'écart de toute politique active. Cette attitude réservée ne l'empêchait pas de donner des conseils de prudence et de modération quand notre Délégation sentait la nécessité de le consulter périodiquement.

Nous savons de très bonne source que M. Noradounghian était partisan du mandat français en Cilicie, mais, malheureusement, il n'avait pas réussi à faire prévaloir ses points de vue auprès de cette Délégation qui était emportée par la manie de suivre l'ombre fuyante du pasteur Wilson. La Serbie, la Pologne, la Roumanie, la Tchécoslovaquie avaient attaché leur sort à celui de la France; elles ont toutes obtenu gain de cause concernant leurs aspirations nationales, mais nos diplomates de la nouvelle couche, soumis au régime du biberon, sont allés si loin pour chercher dans la Maison Blanche une nourrice à leur nouveau-né sans s'être assurés d'avance si l'Oncle Sam était disposé à devenir le parrain pour la protection de son soi-disant protégé. Ce que M. Noradounghian avait conseillé tout bas, je l'avais clamé tout haut; pour le grand malheur du peuple arménien, mes conseils désintéressés n'ont pas été suivis par des personnes qui avaient assumé officiellement la responsabilité de la politique arménienne, mais l'histoire doit enregistrer ce fait pour l'enseignement des générations futures.

En 1920, après la chute de la forteresse de Kars, les armées turques envahissent l'Arménie; au désastre de la Grande-Arménie succède



M. Aristide BRIAND

ministre des Affaires Etrangères, le grand tribun moderne, dont la merveilleuse intelligence s'est exercée au détriment de la cause arménienne, à la grande satisfaction des Turcs. Il nous plaît de ne pas confondre la figure de M. Briand avec celle de la France à laquelle nous restons affectueusement attachés.

(Voir page 58.)

l'entente Franklin-Bouillon et Mustapha Kemal, concernant la Petite-Arménie (Cilicie). A la suite de ces deux calamités, à la Réunion de Londres de 1920, les Alliés proposent d'une manière très vague la formation d'un Foyer National Arménien, sans préciser lequel. Devant cette sinistre ironie de mauvais goût, notre chef, Boghos Nubar Pacha, envoie sa démission au patriarche arménien de Constantinople. Sur son insistance et sur celle du patriarche, M. Noradounghian entre en scène pour la première fois et se charge, par acquit de conscience, de la très délicate mission de conduire la politique arménienne. C'était le moment où les Turcs imposaient leurs conditions aux grandes puissances victorieuses; par conséquent, la création d'un Foyer National Arménien ne dépendait que du bon plaisir de nos ennemis. M. Noradounghian se rend à Lausanne, fait des tentatives désespérées auprès d'Ismet Pacha. A sa proposition, le chef de la Délégation turque répond textuellement : « Les Arméniens n'ont pas besoin d'un Foyer National ; en Turquie, partout, ils seront dans leur foyer. » (*sic*). Et M. Riza-Nour, le second délégué turc, au premier mot prononcé à la Conférence de Lausanne, concernant le Foyer Arménien, quittait la salle de la Conférence, faisant claquer la porte à la manière turque, et cela à la face des représentants des grandes puissances victorieuses de la guerre, réunis autour du tapis vert. Nous étions bien loin du beau temps où le bon Clemenceau mettait à la porte Damad Fériol Pacha et sa Délégation, en les traitant d'assassins.

J'estime qu'il était maladroit, de la part de notre Délégation, de s'adresser aux bons offices de M. Noradounghian dans notre différend avec la Turquie. Si la nécessité s'en faisait sentir, tout au plus M. Noradounghian ne pourrait agir que comme un simple médiateur; ayant été pendant trente-cinq ans au service de l'Empire ottoman, il lui était impossible de prendre une attitude hostile vis-à-vis d'un empire qui l'avait porté à la tête d'un de ses plus grands départements; d'ailleurs, M. Noradounghian a eu la finesse de ménager « la chèvre et le chou ».

Nous espérons que cette explication claire et nette dissipera la légende accréditée qui représente M. Noradounghian au service de l'Arménie au détriment de la Turquie. En raison de sa situation particulièrement délicate et de sa tenue correcte, le peuple arménien n'a aucune raison sérieuse de lui refuser son estime, et d'autant plus qu'en 1915, M. Noradounghian a fait parvenir sa démission de sénateur au Gouvernement turc pour protester, je crois, contre les massacres de ses compatriotes; c'est une justice que nous lui rendons en toute franchise en le portant à la connaissance de l'opinion publique.





M. l'abbé WETTERLE
député de l'Alsace

(Voir page 44.)

M. AHARONIAN

M. Aharonian est un grand écrivain et un grand orateur qui possède au plus haut degré le secret d'électriser la foule. Ses adversaires politiques, tout en le critiquant, ne se privent jamais d'écouter ses conférences. En raison même des souffrances endurées dans les cachots du gouvernement du tsar pour la cause arménienne, il jouit incontestablement d'une certaine popularité qui persiste dans différents milieux, malgré ses erreurs criardes dans la direction de la politique de l'ancien gouvernement arménien.

J'ai eu personnellement d'excellents rapports avec lui. Cette circonstance particulière rend ma tâche pénible, mais le devoir avant tout : amitié, parenté, toutes autres considérations doivent s'effacer lorsqu'il s'agit de l'intérêt suprême de la patrie arménienne et du salut de tout un peuple.

Après avoir sacrifié un million d'Arméniens, après avoir perdu toute notre richesse nationale et individuelle, il serait monstrueux, il serait même lâche qu'il ne se trouvât pas parmi nous un seul homme qui ait le courage de piétiner toutes les considérations pour clamer la vérité à travers le monde. Tant pis pour ceux qui se présentent devant le flambeau de la Vérité que nous avons l'audace de tenir dans nos mains.

Le plus grand tort de M. Aharonian est celui de s'être présenté comme concurrent de Boghos Pacha, dont il a voulu éclipser le prestige pour donner libre cours à son ambition personnelle, s'efforçant d'occuper une place qui n'était pas la sienne et que le vœu unanime du peuple avait assignée à Boghos Pacha Nubar. Voilà l'erreur fondamentale d'où sont venus tous les malheurs de l'Arménie.

En arrivant à Paris, le premier devoir de M. Aharonian était de s'incliner devant le grand chef et d'occuper la place de conseiller intime à côté de lui. Le peuple arménien aurait applaudi à ce geste d'un véritable homme d'Etat et aurait assigné dans son cœur une place précieuse à M. Aharonian. Au lieu de cela, ce dernier a cherché des satisfactions éphémères. Si M. Aharonian s'était donné la peine d'étudier la mentalité de l'écrasante majorité du peuple arménien, il n'aurait probablement pas persisté dans son erreur. Pourtant, l'attitude magnanime du héros national arménien aurait dû suffire pour ouvrir les yeux à M. Aharonian.



M. FRANKLIN-BOUILLON

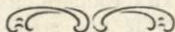
ministre plénipotentiaire, envoyé extraordinaire de M. Briand auprès de Mustapha Kémal Pacha, et le grand artisan de nos malheurs, la cause principale de la perte de notre Cilicie.

Quand le général-major Antranik est arrivé à Paris, il n'a même pas eu la velléité de l'ambition qui agitait M. Aharonian, lui, le héros national, qui avait beaucoup plus de titres à la reconnaissance de ses compatriotes. Dès son arrivée, il s'est incliné modestement devant l'autorité et le prestige d'un chef incontesté, pensant que les intérêts supérieurs de l'Arménie exigeaient ce sacrifice.

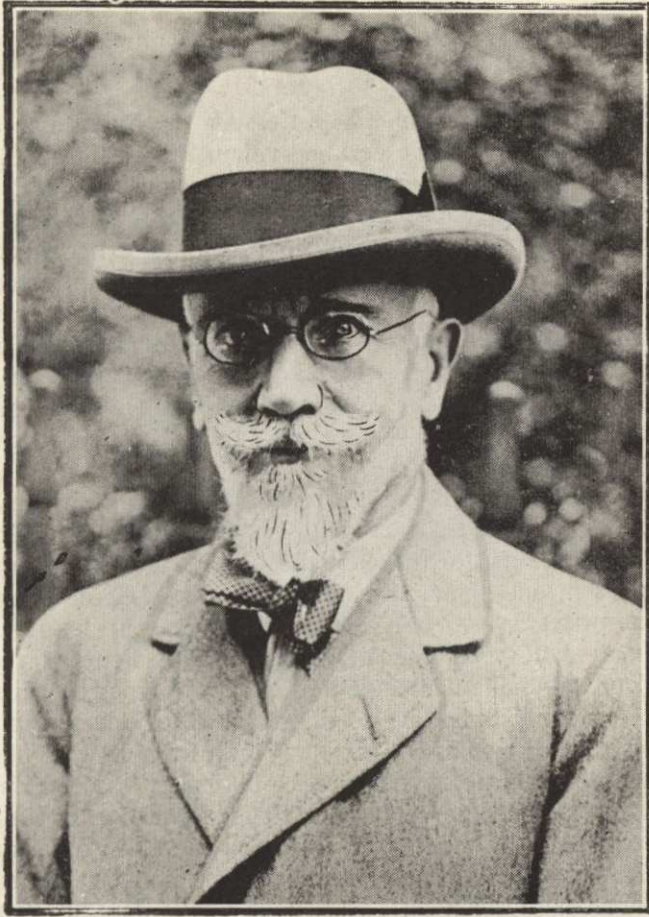
Après le traité de Lausanne, après le changement de régime et de la politique arménienne envers la Russie, Boghos Pacha a très bien compris que sa mission était terminée. C'est pourquoi, s'étant retiré de la politique, il se dévoue à des œuvres de bienfaisance. La plus élémentaire logique réclamait cette renonciation. Par contre, M. Aharonian est très tenace. Contre toute espérance, il espère toujours et agit conséquemment, sans tenir compte que ses agissements actuels vont à l'encontre des intérêts arméniens.

La République arménienne existe. Un gouvernement légal, maître de la situation, dirige les destinées de notre patrie. Le peuple arménien estime que notre politique doit être concentrée entre les mains de ce gouvernement qui assume la responsabilité du pouvoir. Suivant ce vœu, toute agitation politique doit cesser à l'étranger. Les Arméniens habitant en dehors de la mère-patrie peuvent se consacrer à des œuvres de bienfaisance, à l'instruction de notre jeunesse, au développement des entreprises commerciales et industrielles en vue d'apporter à la Jeune République l'appui moral et financier des colonies arméniennes établies à l'étranger.

Nous attendons du patriotisme et de la sagesse de M. Aharonian et de ses partisans ce beau geste pour le grand soulagement du peuple arménien.



M. VENIZELOS



M. Eleftheros VENIZELOS

le grand homme d'Etat hellène, président du Conseil des Ministres de la République hellénique, un des meilleurs amis de l'Arménie.

(Voir page 130.)

M. TCHOBANIAN

M. Tchobanian est un ancien professeur de littérature. Sous ce rapport, on lui reconnaît une certaine valeur qui justifie d'ailleurs sa réputation de poète. Ayant été un de ses anciens élèves de l'Ecole Aramian de Kadikeuy (Constantinople), je ne professais que du respect pour sa personne et, selon toute probabilité, cette affection que chaque bon élève doit à son ancien professeur aurait persisté durant toute mon existence, si je n'avais pas eu le malheur de le rencontrer dans la politique arménienne où il s'est révélé d'une nullité absolue. La politique et la poésie sont deux choses bien différentes qui ne font jamais bon ménage ensemble. M. Tchobanian a eu grandement tort d'abandonner sa lyre et d'embrasser une carrière ingrate pour laquelle il n'était nullement prédestiné.

Je n'ai jamais rencontré un poète qui ne soit pas orgueilleux et infatué de sa personne. En général, le bon sens du public n'étant pas choqué de ces défauts, les poètes sont toujours reçus avec un sourire indulgent; les façons maniaques de ces enfants gâtés de chaque race ne sont pas prises en sérieuse considération. Ce sont des rêveurs qui ne deviennent dangereux que lorsqu'ils ont la velléité de quitter le cercle de leur habituelle contemplation et de s'occuper de choses trop terre-à-terre incompatibles avec leur mentalité et leurs aspirations. Après avoir rendu hommage à la valeur incontestable d'un poète, j'ai maintenant le pénible devoir d'apprécier librement le rôle néfaste que M. Tchobanian politicien a voulu jouer dans la question arménienne.

J'ai rencontré M. Tchobanian à Paris, en 1916, à l'occasion de la grande solennité de la Sorbonne, organisée en l'honneur de l'Arménie. Sous la bonne impression du passé, nous étions devenus deux bons amis; la question arménienne était notre conversation favorite. Professeur et élève, nous avons étudié cette question dans toutes ses phases. Dès le premier jour, j'ai été effrayé de son ambition démesurée; il m'avouait avec une franchise enfantine qu'il avait envoyé des instructions nécessaires au Comité Central de Tiflis, concernant la politique à suivre vis-à-vis de la Russie (!!!). A l'entendre parler, on aurait cru que le Comité de Tiflis se trouvait sous sa direction. Il était très mécontent de Boghos Pacha qui persistait à le tenir à l'écart de la Délégation; il ajoutait même qu'il était très fort. Boghos Pacha n'avait qu'à se plier devant sa volonté: « Je le briserai le jour que je voudrai. » Tout le monde se rappelle, en effet, ses articles contre la Délé-



M. CONSTANTINIDES

négociant réputé de Marseille, président du Congrès des originaires du Pont-Euxin, qui subvenait pendant toute la durée de la guerre aux besoins d'une vingtaine d'étudiants hellènes de France et de Suisse, qui se trouvaient sans ressources à cause de la guerre.

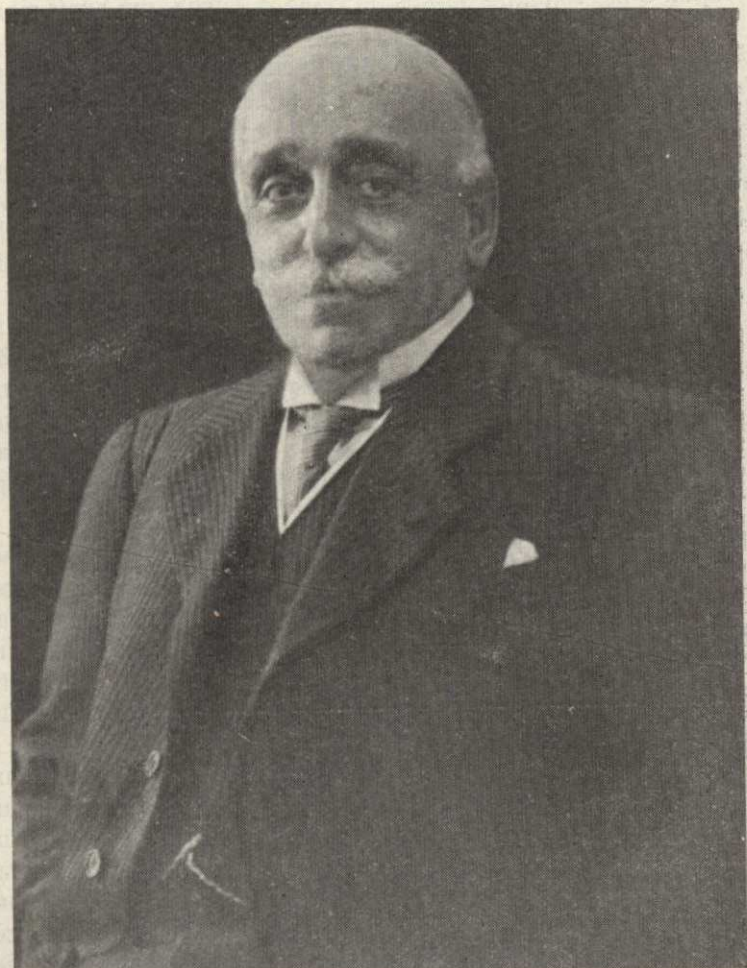
(Voir page 132.)

gation, sous le titre : « La Lutte Suprême », qui a cessé subitement, pour mettre fin à ses intrigues continuelles, Boghos Pacha l'ayant nommé chef de la Propagande arménienne en France à 2.000 francs d'appointements par mois. Depuis cette époque, il était devenu l'humble serviteur de cette Délégation, contre laquelle il avait engagé « une lutte suprême ». Il ne fallait pas beaucoup à M. Tchobanian pour abandonner sa lutte et son idéal; son intérêt personnel étant satisfait, l'intérêt de l'Arménie passait, bien entendu, au second plan.

A notre avis, c'était une erreur de la part de notre Délégation de confier à M. Tchobanian un rôle actif dans la politique arménienne; homme très ambitieux, très intrigant et terriblement jaloux, dont l'influence néfaste et les intrigues sournoises ont été une des causes principales de l'animosité entre les chefs des deux Délégations, Boghos Nubar Pacha et M. Aharonian et un empêchement certain à une réconciliation et à une bonne entente, suivant l'intérêt suprême de l'Arménie.

M. Tchobanian détestait visiblement M. Aharonian et ne pouvait souffrir la haute situation que cette personnalité occupait à la tête de la Délégation de la République arménienne. Dans ce travail souterrain, il était admirablement secondé par son lieutenant, Vahan Tékéian, un second Tchobanian, poète et rêveur. On frémit à la pensée qu'à l'Armistice, au moment le plus critique où la destinée de l'Arménie devait être décidée à la Conférence de la Paix, ces deux girouettes, ces deux mangeurs de *mouhallebi* occupaient le poste important de conseiller auprès de Boghos Pacha et que leur hostilité notoire contre M. Aharonian empêchait les deux Délégations de se donner la main et de présenter un front unique pour lutter avec une certaine chance de succès contre la coalition turco-juive, conduite par deux grands écrivains français, Pierre Loti et Claude Farrère, qui s'étaient donné mission de faire échouer la cause arménienne. Au moment le plus acharné de la lutte, les Turcs dépensaient sans compter, à tel point qu'à un seul journal ils versaient 500.000 francs pour le gagner à leur mauvaise cause. D'après l'aveu même de M. Noradounghian, à cette époque, non seulement la caisse de notre Délégation était entièrement vide, mais elle était grevée même d'une dette de 100.000 francs, une avance consentie par notre chef.

Il ne serait pas inutile, pour l'édification de l'opinion publique, de retracer quelques épisodes de la vie publique de M. Tchobanian. Pendant les raids de gothas à Paris, en 1915, M. Tchobanian était un des premiers à quitter la capitale, sous prétexte de donner une conférence à Marseille, conférence qui a duré plus de deux mois. De cette façon, il s'était assuré un abri de tout repos, puisque pendant son séjour à Marseille la section marseillaise de l'Union Nationale Arménienne subvenait à ses besoins avec la participation de ses anciens élèves de l'Ecole Aramian.



BOGHOS NUBAR PACHA
décoré de la Légion d'honneur

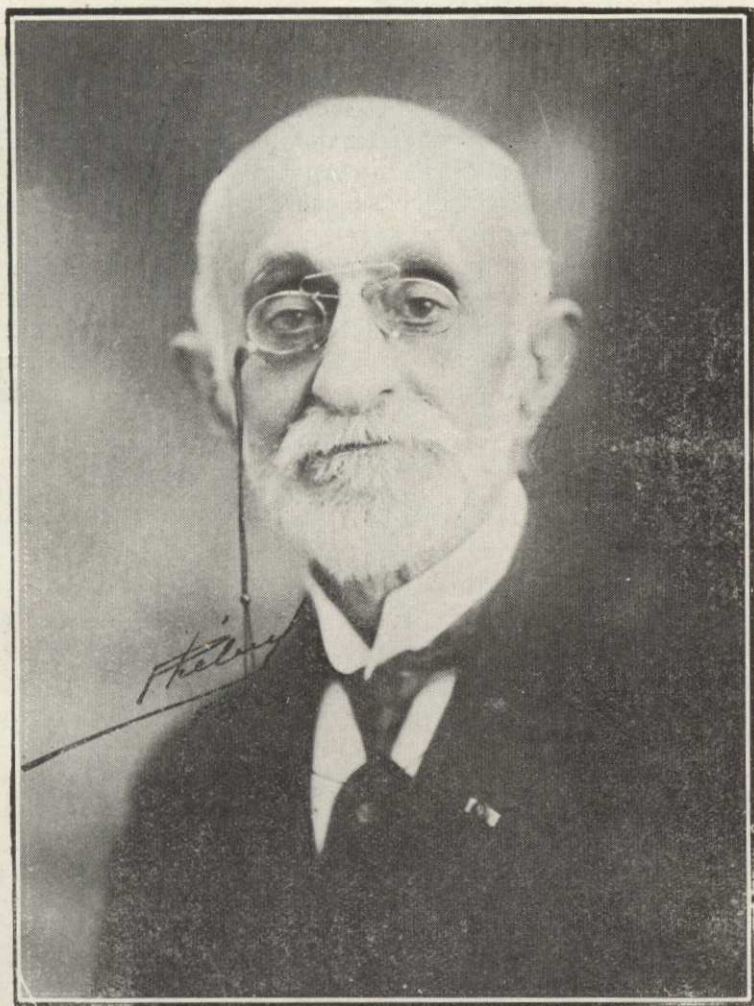
chef de la Délégation nationale arménienne, président à perpétuité de l'Union Générale Arménienne de bienfaisance, la première victime de la vénalité de ses propres conseillers et des intrigues sournoises de la diplomatie européenne.

(Voir page 172.)

Au cours de l'hiver de 1917, je reçois une lettre de M. Sérovpé Sevadjian, bijoutier, 56, rue Lafayette, à Paris, qui me priaît de me rendre immédiatement dans cette ville pour une question nationale urgente. A mon arrivée dans la capitale, voyant l'hésitation de M. Sevadjian à me conduire auprès de Boghos Pacha, qui avait manifesté le désir de me connaître et d'avoir une entrevue avec moi au sujet de la formation de la Légion arménienne, je m'adresse directement à M. Varantian, conseiller de la Délégation, qui a eu la gentillesse, sans tergiverser, de me mettre en rapport avec le chef de la Délégation. Le résultat de cette entrevue m'a donné la conviction qu'on m'avait mandé à Paris avec l'unique préoccupation de m'enlever la liste des volontaires arméniens sur le front français, ni la Délégation, ni M. Sevadjian ne possédant cette liste, pour donner satisfaction à la demande officielle de M. le Ministre de la Guerre, qui se proposait de faire un choix parmi nos volontaires pour servir de cadre. Ayant mis M. Tchobanian au courant de cette situation, il m'a conseillé avec insistance de ne pas remettre cette liste à Boghar Pacha et il m'a envoyé, au contraire, au ministère des Affaires Etrangères avec une lettre de recommandation pour M. Jean Gout, sous-directeur des Affaires Politiques, où il m'a été permis de constater que M. Tchobanian travaillait sournoisement pour saper l'autorité de notre Délégation.

En somme, je n'étais l'employé salarié ni de la Délégation arménienne, ni du gouvernement français. J'avais dressé par ma propre initiative, et avec mille difficultés, une liste des volontaires. On voulait m'enlever un peu cavalièrement le fruit de mon travail sans aucune autre forme et sans une lettre officielle attestant la source de cette liste. C'est pour cette raison que, sans m'attarder davantage, je retournais à Marseille et je publiais immédiatement mon livre illustré : « Les Volontaires Arméniens sous les Drapeaux Français », contenant la liste en question. Mon premier soin a été de faire parvenir plusieurs exemplaires de ce livre à la Délégation arménienne et au Quai d'Orsay. Pendant mon séjour à Paris, MM. Varantian et Masehian Khan ne m'ont pas caché leur mécontentement à l'égard de M. Tchobanian qui touchait de l'argent à la caisse de la Délégation, sous prétexte de faire de la propagande arménienne et qui ne faisait publier que des articles dans les journaux de Paris pour faire tout simplement sa réclame personnelle à lui, le plus grand patriote, le plus grand poète et pourquoi pas le plus grand homme d'Etat de l'Arménie ?

A l'armistice, M. Tchobanian, investi d'une mission officielle auprès du général Gouraud, de la part de notre Délégation, se rendait à Beyrouth. Nous ne mettons pas un seul instant en doute la bonne foi du chef de la Délégation, mais M. Tchobanian, grâce à ses excellentes relations avec le Quai d'Orsay, savait mieux que personne que cette mission n'avait aucune raison d'exister depuis la signature de l'entente



M. Gabriel NORADOUNGHIAN

ancien ministre des Affaires Etrangères et ancien sénateur, vice-président de l'Union Générale Arménienne de bienfaisance.

Fin diplomate et avisé politicien dont toute la politique consiste en ceci :
« Ménageons la chèvre et le chou ».

(Voir page 174.)

Franklin-Bouillon et Mustapha Kemal. Nous pensons avec raison que c'était une feinte dans le but de tromper la vigilance de notre grand chef et histoire de gagner du temps, *puisque dans un moment suprême de la destinée de l'Arménie, M. Tchobanian avait le cœur d'aller villégiaturer dans les montagnes du Liban et de se livrer à ses jeux favoris en compagnie d'autres personnalités arméniennes, au lieu de retourner immédiatement à Paris pour rendre compte personnellement du résultat de sa démarche à son chef hiérarchique.*

En résumé, l'Arménie a perdu sa cause, mais M. Tchobanian a gagné la sienne, et ensuite il s'est réfugié prudemment dans le sein du Parti démocrate libéral pour le conduire, nous espérons bien, à une destinée meilleure que celle de l'Arménie, étant donné le caractère démesurément ambitieux de M. Tchobanian, qui oppose volontiers à la fameuse phrase de *Louis XIV* : « L'Etat, c'est moi », la sienne : « L'Arménie, c'est moi », à plus forte raison le Parti démocrate libéral. Qui vivra verra...





M. Alexandre KHADISSIAN

ancien maire de Tiflis, ancien président du Conseil du gouvernement arménien, une des rares personnalités arméniennes à l'étranger qui possède une certaine valeur diplomatique.

(Voir page 26.)

Les Richards Arméniens

J'avais dit, dans un chapitre précédent, qu'à l'armistice la caisse de la Délégation nationale arménienne était complètement vide à cause de l'avarice des riches et à la suite de la négligence de la Délégation qui n'avait montré aucune activité sérieuse pour mettre nos finances à la hauteur des circonstances.

Les richards arméniens ont une prédilection marquée pour le patriotisme à bon marché et chacun d'eux envisage la question arménienne au point de vue de son intérêt personnel. Leur influence néfaste s'est exercée dans cette direction auprès de la Délégation au cours de la guerre et après l'Armistice.

On connaît le profond respect que je professe pour notre vénérable chef. Il m'est arrivé quelquefois de formuler certaines critiques concernant sa gestion des affaires arméniennes; du coup, j'étais mis à l'*index* par nos riches compatriotes qui ne toléraient aucune critique au sujet de Boghos Pacha. Il était indifférent à ces messieurs de perdre la cause arménienne, pourvu que le prestige du chef restât intact, cela dans l'unique but de sauvegarder leurs intérêts purement personnels. Ils savaient très bien qu'avec les manières délicates de Boghos Pacha, aucune pression ne serait exercée à leur égard pour faire délier les cordons de leurs bourses, tandis que la présence d'un Comité de Salut Public entraînait un danger permanent pour leur égoïsme et que la présence des hommes énergiques à la tête de ce Comité permettait d'employer au besoin des manières cavalières dans l'intention de secouer un peu leur indifférence.

Je sais de la meilleure source que la fortune de Boghos Pacha consistait en grande partie en propriétés foncières en Egypte. A cause de la dépréciation de ses terrains au cours de la guerre, malgré sa bonne volonté, notre chef n'aurait pu consacrer des sommes importantes pour le triomphe de notre cause. Cette situation particulière répondait admirablement aux vœux de nos riches patriotes en théorie et leur fournissait le prétexte de se dérober à leur élémentaire devoir patriotique. Du moment que le chef ne disposait pas de grosses sommes de sa propre fortune au service de l'Arménie, eux, *les pauvres malheureux*, n'avaient pas besoin de se montrer plus royalistes que le roi. Les apparences plaidaient en leur faveur et ils n'ont pas manqué de profiter de cette occasion pour endormir les remords de leur conscience.



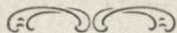
M. Avedis AHARONIAN

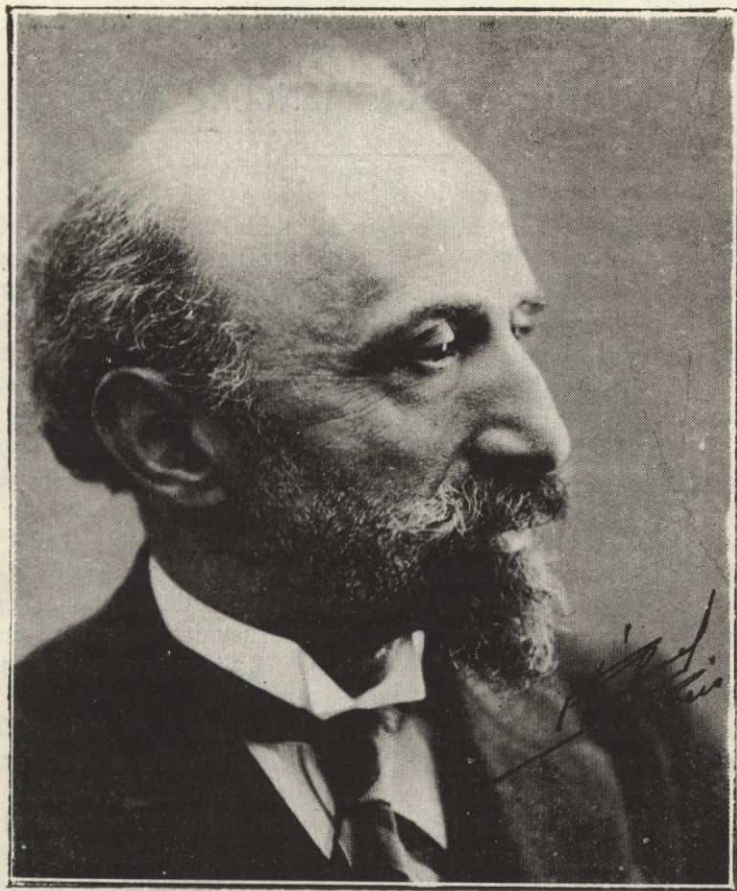
ancien président de la Délégation de la République arménienne, qui personnifiait lui-même le gouvernement arménien et dirigeait notre politique suivant ses propres inspirations; appuyé sur une armée de 50.000 hommes, il avait la prétention de se mesurer avec les armées russo-turques et cela pour mériter les sourires narquois des malins diplomates du Foreign-Office.

(Voir page 178.)

et pour ne pas entamer une toute petite partie de leur fortune en faveur de l'indépendance de leur patrie.

Actuellement, Boghos Pacha donne sans compter, mais les autres, tout en affichant de l'admiration et du respect pour le chef, n'ont pas l'air de suivre son bon exemple. Ce que je viens de raconter confirme pleinement qu'une partie de la responsabilité de la perte de notre cause pèse lourdement sur les épaules des riches Arméniens qui ne peuvent fournir aucune raison valable pour justifier l'incorrection, pour ne pas dire davantage, de leur attitude. La piteuse conduite de ces messieurs n'avait pas manqué d'attirer l'attention des grands hommes d'Etat, principalement celle de M. Lloyd George qui a eu la franchise de dire : « Vous avez de très grosses fortunes parmi vous. Si vous ne les connaissez pas, nous pouvons vous fournir leur liste. » Par cette riposte, M. Lloyd George voulait faire comprendre que les richards arméniens ne faisaient rien en faveur de l'indépendance de leur patrie et qu'ils attendaient naïvement que les caillles tombent du ciel toutes rôties et M. Lloyd George avait certainement raison.





M. Archak TCHOBANIAN
décoré de la Légion d'honneur

Un de nos poètes. Ancien chef de la Propagande arménienne en France, conseiller de notre Délégation.

D'après lui, il est le seul qualifié pour parler au nom du peuple arménien. En dehors de M. Tchobanian, il n'y a pas de salut pour l'Arménie ! ! !

Pauvre Arménie !

(Voir page 182.)

Le Traité de Sèvres, le Traité de Lausanne et le Traité d'Alexandropol - et M. CLEMENCEAU -

Avec le traité de Sèvres, signé le 10 août 1920 entre les alliés et l'Arménie, d'une part, et la Turquie d'autre part, nous obtenions les départements d'Erzeroum, Van, Bitlis, Trébizonde et le petit port de Rizé, entre Batoum et Trébizonde, pour avoir un accès à la mer Noire, à l'exception de la ville de Trébizonde, mais sur l'arbitrage de M. Wilson, réclamé par le Conseil Suprême, la ville de Trébizonde nous revenait aussi.

M. Clemenceau, le Père La Victoire, avait vigoureusement enfoncé ses griffes de tigre dans le corps du Turc, et il ne voulait plus lâcher sa proie pour arracher définitivement les chrétiens d'Orient à la sanglante tyrannie turque; dans cette œuvre d'humanité, le Grand Français était admirablement secondé par le bulldog gallois, M. Lloyd George, lequel nourrissait les mêmes sentiments de mépris à l'égard des janissaires turcs. Ce travail d'épuration devait s'exécuter sous les yeux bienveillants du pasteur Wilson qui avait enfin trouvé l'unique occasion de mettre son évangile en pratique.

Il est bien entendu que la Russie était absente à ce traité. C'était pourtant la seule grande puissance qui pouvait veiller efficacement à l'exécution des clauses du traité concernant la Grande-Arménie. Ce traité, pour avoir une valeur pratique, aurait dû être consacré et garanti par la Russie, unique puissance limitrophe de l'Arménie, car ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni même l'Amérique, ne pouvaient assurer l'exécution du traité de Sèvres sans la participation de la Russie. Voilà pourquoi la plus élémentaire logique imposait le devoir au gouvernement arménien de l'époque d'assurer à tout prix le consentement de la Russie, même avec certaines concessions. Il est malheureux de constater que, comme nous l'avons dit précédemment, la Commission arménienne envoyée à Moscou, par son intransigeance et par sa fanfaronnade, a exaspéré la patience des dirigeants russes qui ne demandaient pas mieux que de s'entendre avec les Arméniens, en sachant qu'ils pouvaient toujours compter sur la fidélité du peuple arménien au Caucase comme l'avant-garde de la réalisation des aspirations russes sur Constantinople, espérances dont la réalisation n'est qu'une question de temps.



M. Charles Diran TEKEIAN

commissaire interprète à bord du « Desaix », à qui était confiée l'organisation du sauvetage des 5.000 Arméniens du Mont Djebel-Moussa en 1915, par l'escadre française.

Officier adjoint du colonel commandant la Légion d'Orient, officier adjoint du commandant de la base navale de Beyrouth (1918).

(Voir page 102.)

Il serait absurde de dissimuler la réalité. Pour les raisons précédemment développés, la sympathie théorique ou pratique des alliés ne peut être d'une grande utilité en ce qui concerne la Grande-Arménie, suivant une expression polonaise :: « *Le ciel est trop haut et la France est trop loin* ». C'est la Russie qui se trouve à notre frontière; un seul geste de cette puissance peut réduire en cendres tous les projets de châteaux en Espagne élaborés par les autres grandes puissances au sujet de la Grande-Arménie. Cette vérité doit être inculquée dans le cerveau du peuple arménien pour que les mêmes erreurs néfastes ne puissent se reproduire à l'avenir.

Quant au traité de Lausanne, signé le 24 juillet 1923, entre les alliés et la Turquie, nous le déplorons vivement, surtout en ce qui concerne la Cilicie. Ce traité ne porte pas la signature de la Russie et de l'Arménie; mais le traité d'Alexandropol, signé le 2 décembre 1920, entre la Turquie et l'Arménie est aussi néfaste que le traité de Lausanne.

Le gouvernement arménien de l'époque, étant resté sourd aux conseils amicaux de la Russie, nous a conduits à l'humiliation du traité d'Alexandropol et avec le traité de Lausanne M. Briand s'est chargé de nous éliminer complètement de la Cilicie Arménienne. Le Tigre, avec la Cilicie, nous assurait au moins quelque chose de solide, une terre de repos, en attendant la complète réalisation de nos aspirations nationales, tandis que le rusé renard de la diplomatie nous privait de cette maigre consolation et faisait perdre en même temps à la France une région très fertile.

Sans la possession de la Cilicie, la Syrie ne sera qu'une charge pour la France. La puissance installée en Syrie doit avoir en sa possession la Cilicie pour ne pas être obligée de dépenser beaucoup d'argent pour un maigre résultat qui ne couvrira jamais les dépenses.





DJEBEDJI Sarkis

né à Césarée. L'un des chefs des défenseurs de la ville de Hadjin. Grièvement blessé, s'est donné la mort pour ne pas tomber vivant entre les mains des Turcs.

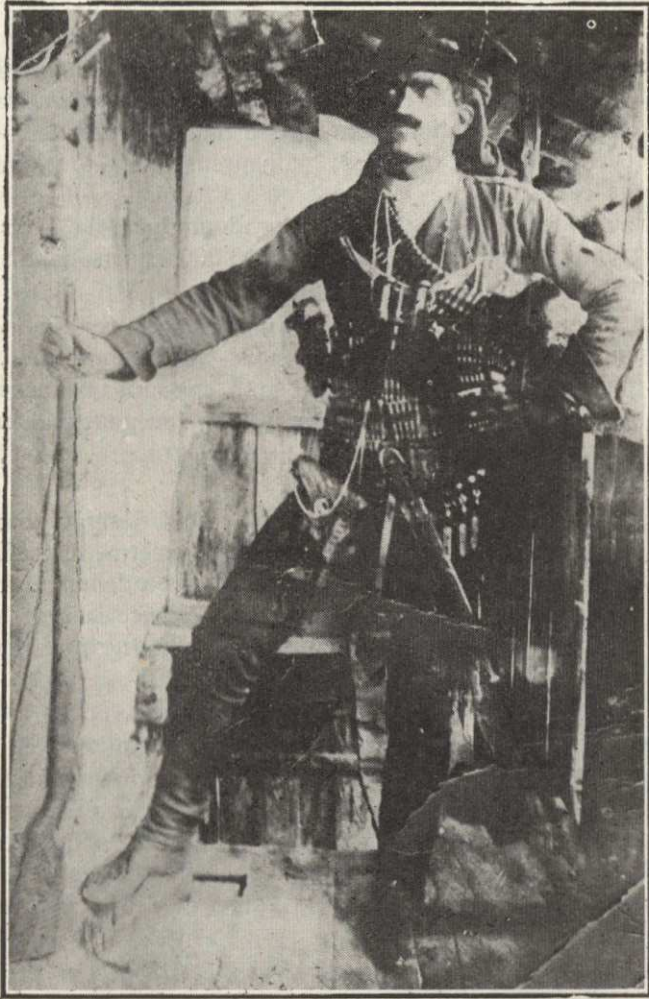
CONCLUSION

Les arguments irréfutables que j'apporte dans les chapitres précédents prouvent qu'il n'a pas dépendu de moi que l'Arménie n'ait connu une meilleure destinée. Nous avons laissé échapper l'unique occasion qui se présentait pour assurer définitivement le bonheur du peuple arménien, en mettant fin, une fois pour toutes, à ses souffrances séculaires.

Nos soldats ont été magnifiques sur tous les fronts, dans leurs efforts héroïques et dans leurs sacrifices sublimes. Le succès de la cause arménienne ne faisait aucun doute. La sympathie du monde civilisé nous était acquise. L'incapacité et la vénalité de nos soi-disant diplomates, au moment de toucher à notre but, a conduit l'Arménie à sa perte. La responsabilité de nos désastres et de notre échec politique tombe, *en grande partie* sur les épaules de nos dirigeants qui ont eu l'inconscience de ne pas donner le compte rendu de leur gestion et de ne pas se justifier devant le tribunal du peuple arménien. Ces messieurs se taisent et peut-être ont-ils raison, puisque tous les moyens de défense leur font défaut.

Aucune obligation militaire n'ordonnait à nos compatriotes d'aller se faire trouer la peau pendant la guerre ; pourtant, on les a vus partout, avec des Russes, des Français, des Anglais, des Grecs et des Américains. Si l'héroïsme consiste à défendre le fusil à la main l'existence de sa patrie, il serait de toute justice que les palmes de l'héroïsme soient attribuées aux soldats arméniens qui, en réalité, eux, ne défendaient que la patrie des autres. Nulle part ils n'étaient obligés de prendre les armes et partout ils se faisaient tuer volontairement, sans même savoir au fond si leur sacrifice serait utile à leur propre patrie.

Plus ou moins, tous les pays alliés ont utilisé le sang arménien pour des buts égoïstes, et ce sont les intérêts de la patrie arménienne qui ont été toujours sacrifiés. Le sang arménien a servi comme objet de marchandage entre les vainqueurs et les vaincus, pour aboutir finalement à la conclusion du traité de Lausanne, c'est-à-dire à l'enterrement de la question arménienne dont le convoi funèbre était conduit par nos propres alliés de la guerre, lord Curzon et Aristide Briand en tête. Cette trahison inattendue et cette déception cruelle mettent le peuple arménien en deuil, mais il attendra patiemment le jour de la résurrec-



Le célèbre révolutionnaire arménien

HADJI-BEY

originaire de Yozgat (département d'Angora) qui a lutté pendant toute la durée de la guerre contre les troupes turques, à la tête de 200 combattants.

tion, qui arrivera tôt ou tard, grâce à notre grande amie, nous disons : la Russie.

« L'argent est le nerf de la guerre ». Cette parole de Napoléon I^{er} restera toujours une vérité éternelle dans l'histoire des peuples. La méconnaissance de cette lumineuse réalité a marqué le commencement de la perte de notre cause. Le premier souci de la Délégation arménienne devait être la création d'une caisse d'indépendance en rapport avec nos revendications nationales; malheureusement, tout effort était négligé sous ce rapport, à tel point qu'à l'Armistice, d'après l'aveu même recueilli de la bouche de M. Noradounghian, la caisse de la Délégation était grevée d'une dette de 100.000 francs, tandis qu'elle devait contenir au moins cinquante millions.

On croit rêver quand on pense à nos maigres moyens financiers en comparaison de nos prétentions que nous ne faisons pas mystère d'afficher publiquement. Les Juifs se sont conduits beaucoup plus intelligemment que nous, puisque, sans verser une goutte de sang, ils ont obtenu leur Foyer national en Palestine, grâce à leurs piles de billets de banque.

Nous estimons que Boghos Pacha était le chef désigné pour réunir tous les suffrages autour de son nom, mais les piètres conseillers qui se sont succédé à sa Délégation l'ont poussé imprudemment à être le champion du mandat américain en aliénant d'avance la sympathie de la France et en rendant possible une entente franco-turque au sujet de la Cilicie.

Quant à notre politique concernant la Grande-Arménie, elle était conduite en dépit de tout bon sens. La responsabilité exclusive en revient à M. Aharonian, qui dictait ses ordres au gouvernement arménien, selon l'inspiration du Foreign-Office, qui, tout en faisant marcher les Arméniens pour le roi de Prusse, au fond, se souciait peu de la création d'une Arménie indépendante; toute son attention étant retenue par la création d'un Etat kurde à cause de l'existence des puits de pétrole dans ce pays.

La présence de deux délégations à Paris était une des principales causes de l'affaiblissement de notre politique. Ces deux délégations se sont donné la tâche de se combattre mutuellement en faisant le jeu de nos adversaires et cela pour une simple question de prestige, au lieu de présenter un seul front, une seule direction. Même ayant réalisé cette unité d'action, nous aurions dû conformer nos aspirations à nos moyens financiers et à nos possibilités militaires, en admettant même que nous obtenions pleine satisfaction des arbitres de l'univers. L'essentiel n'était pas d'obtenir, mais de pouvoir conserver. Franchement, étions-nous en état de défendre les immenses territoires sur lesquels nous avons jeté notre dévolu ? Un enfant de douze ans, au courant de sa géographie, vous répondrait : Non, non et non ! La preuve, c'est qu'aujourd'hui, sans la présence de la Russie à notre frontière, nous

ne sommes pas en état de défendre notre petite République d'Erivan contre la convoitise de tous nos voisins.

Un peuple grisé par son idéal n'a pas l'habitude de mettre un frein à ses rêves et il s'obstine à demander la lune; mais ceux qui ont la mission de conduire ses destinées n'ont pas le droit de flatter ses désirs irréalisables pour une éphémère popularité. Les véritables hommes d'Etat ont le mérite de résister au courant populaire et de conduire d'une main ferme les esprits égarés dans le sentier de la réalité.

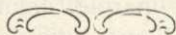
En résumé, après avoir touché presque au but et juste au moment de la réalisation de notre idéal national de cinq siècles, nous avons échoué piteusement en arrivant au port. Nos braves avaient fait triompher la cause arménienne sur tous les champs de bataille, à la pointe de leurs baïonnettes; suivant leur exemple, nos politiciens auraient dû déployer la même énergie pour remuer l'univers et pour fouetter la conscience universelle. Pour cette besogne, il nous fallait des hommes énergiques et des moyens efficaces; il nous manquait les uns et les autres, tout nous faisait défaut : des hommes compétents, une caisse d'indépendance, l'unité de direction et une solide organisation de propagande.

Après un pareil gâchis, ne soyons pas étonnés si notre cause est perdue et ne faisons pas retomber tous les torts sur les Alliés pour nous justifier : « Aide-toi toi-même et Dieu t'aidera », et nous n'avons rien fait pour nous aider et les alliés ne demandaient pas mieux pour nous laisser mijoter dans notre jus et se débarrasser d'une Arménie qui n'avait pas l'avantage de posséder des puits de pétrole sur son sol. Nous sommes tombés bêtement dans le guépier que la diplomatie européenne avait préparé à notre intention.

Les alliés reprochaient à Guillaume II de considérer les traités comme des chiffons de papier; leur attitude piteuse à l'égard de l'Arménie nous donne le droit de dire que la diplomatie européenne tout entière n'avait pas non plus la conception de cette haute morale qui consiste à rester fidèle à la parole donnée, puisqu'ils ont trompé sciemment l'Arménie après l'avoir utilisée à leurs desseins égoïstes. Conscients de cette duperie, nous aurions dû nous adresser directement au jugement sain et honnête des peuples, mais non pas à leur sournoise diplomatie dépourvue de toute conscience. Notre Délégation, n'ayant pas eu le courage d'accomplir ce geste, a endossé la plus grave responsabilité dans la perte de la cause arménienne en se rendant inconsciemment la complice de la néfaste diplomatie des grands financiers. Puissent les leçons du passé nous fournir d'utiles enseignements pour l'avenir, et que nous n'ayons plus de nouvelles calamités à ajouter au martyrologe du peuple arménien.

Le mal est fait, mais les responsabilités doivent être retenues pour la postérité. Sans nous arrêter à présager l'avenir et les événements qui peuvent se produire ultérieurement, aux deux pôles de la politique

arménienne, nous apercevons deux rayons lumineux : la Russie et la France. Nos deux amitiés ne nous empêcheront pas, dans notre attitude d'attente, de cultiver des relations correctes avec la Turquie, qui n'a plus d'intérêt à nous tracasser. Par contre, nous pouvons porter atteinte à son prestige et à son crédit en Europe. Tout compte fait, le mieux serait de mettre une trêve à nos ressentiments. Les hommes politiques turcs ont montré beaucoup trop de souplesse et de clairvoyance, depuis la signature du traité de Lausanne, pour méconnaître la justesse de nos observations. Puisqu'en Europe les grands adversaires se réconcilient, poussés par une soif de paix, il serait insensé d'adopter une autre ligne de conduite concernant les relations turco-arméniennes. Que MM. les Turcs commencent, pour l'avènement de cette politique, par rendre aux légitimes propriétaires les biens et immeubles qu'ils ont confisqués si arbitrairement et qu'ils adoptent vis-à-vis des Arméniens restant en Turquie une attitude plus humaine et plus en rapport avec l'esprit libéral qu'ils mettent tant d'empressement à afficher avec un éclat inusité.



ANNEXES



M. le docteur FLAISSIERES

sénateur des Bouches-du-Rhône et le vénérable maire de la grande cité phocéenne, qui est devenu le meilleur protecteur des Arméniens, les ayant appréciés de près.

L'Exode des Arméniens en France et le Peuple Français

Après la retraite des troupes françaises en Cilicie, après le désastre de la Grande-Arménie et à la suite des événements tragiques de Smyrne, un exode de 50.000 Arméniens s'est dirigé vers la France, la seule terre hospitalière qui a recueilli généreusement dans son sein les débris d'un peuple martyr.

L'arrivée à Marseille d'un contingent de 15.000 réfugiés avait donné l'occasion à M. le docteur Flaissière, maire de cette ville, sénateur des Bouches-du-Rhône, de publier dans le *Petit Provençal* un article de protestation dans des termes violents; dans son article, M. Flaissières demandait officiellement à M. le ministre de l'Intérieur d'expulser les Arméniens, non seulement de Marseille, mais de toute la France, les considérant comme des éléments indésirables pour la sécurité de l'Etat français.

Connaissant les sentiments humanitaires du vénérable maire de Marseille, j'étais surpris d'une pareille attitude de sa part vis-à-vis du peuple arménien; j'avais des raisons de croire qu'en réalité M. Flaissières ne pouvait pas être l'auteur de cet article. Depuis, la noble attitude du premier magistrat de la seconde ville de France prouve clairement que des gens malintentionnés l'avaient induit en erreur, poussés par une jalousie compréhensible que la présence des Arméniens faisait naître dans leur esprit. Malgré cette conviction, devant la réalité des faits, j'étais en droit de prendre la défense de mes compatriotes et je n'ai pas manqué de remplir ce devoir. Mes articles dans les journaux *l'Ami du Peuple*, de Marseille, le 27 octobre 1923, et *l'Eclair*, de Montpellier, le 14 novembre 1923, en font foi; je remercie particulièrement la *Libre Parole*, de Paris, qui me donnait entièrement raison.

Après avoir conjuré cette première menace et cette première difficulté, il me restait à remplir une tâche beaucoup plus lourde. Mes compatriotes, ignorant la langue et les mœurs du noble pays qui les hospitalisait et dénués de toute ressource, étaient condamnés à une misère noire; il s'agissait de les guider en leur servant de mentor; en un mot, il fallait leur procurer du travail immédiat et ce n'était pas chose facile, d'autant plus que les industriels français n'avaient pas eu l'occasion d'apprécier la valeur de la main-d'œuvre arménienne; heureusement pour moi, j'avais rencontré dans l'accomplissement de ma délicate mission des hommes de cœur, qui ont eu la bonté, sur ma prière, d'ouvrir les portes de leurs usines à mes compatriotes :

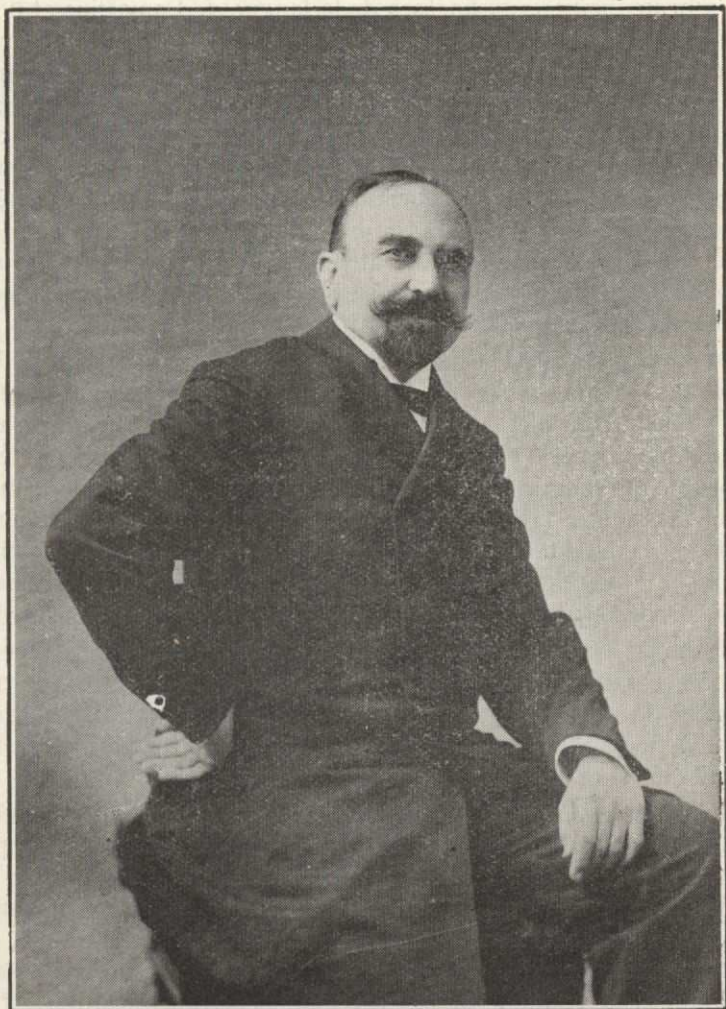
M. Giraud, directeur des Raffineries de sucre de Saint-Charles, et MM. Coder frères, de Saint-Marcel, tiennent la première place dans la reconnaissance arménienne sous ce rapport, ainsi que le directeur des mines de charbon de Gardanne, les Ateliers de La Seyne, les Etablissements Schneider, au Creusot; les Constructions de la Drôme, à Valence; la Savonnerie Badetti, aux Chartreux (Marseille); la fabrique de bougies Fournier et C^o, la Raffinerie de Saint-Louis, la Biscuiterie Coste, la Chocolaterie Giry, M. Nahapiet, le notable Arménien de Nice, qui a été la providence de nos compatriotes dans cette ville; M. Krikorian, de Soudan, qui a servi par mon entremise une pension pendant deux ans à 50 familles arméniennes et en plus a payé les appointements d'une institutrice arménienne, M^{me} Boyadjian, que j'avais placée à l'école communale de la rue des Dominicaines. Grâce à une organisation méthodique et à un travail persévérant, j'avais réussi, au bout de six mois, à débarrasser la municipalité de Marseille du gros souci qui la tracassait.

L'Office national des Arméniens, que j'avais créé dans un but purement humanitaire, n'avait pas le don de plaire à l'Office de la main-d'œuvre étrangère, 11, rue Sainte-Claire, qui avait la prétention de mettre obstacle au fonctionnement de cet office; mais, grâce à l'intervention amicale de M. le commissaire spécial Borelli, toutes les difficultés ont été aplanies; intervention qui m'a permis d'accomplir sans défaillance la lourde tâche que j'avais assumée. M. Borelli mérite, sous tous les rapports, la profonde reconnaissance des Arméniens qui ont eu maintes fois l'occasion d'apprécier la bienveillance de ce loyal fonctionnaire de la République.

Le nombre des Arméniens en France est évalué approximativement à 60.000, nos compatriotes vivant en contact continu avec le peuple français. Dans l'intention d'éviter certaines frictions entre deux éléments de mentalité différente, je me permets d'exposer mon appréciation au sujet du peuple français, pour que mes compatriotes en fassent leur profit dans leurs relations avec le peuple le plus sociable et le plus aimable de l'univers. Ayant vécu pendant trente ans en France, c'est le fruit de mon expérience de longue date que je mets à leur disposition.

LE PEUPLE FRANÇAIS

En abordant ce délicat sujet, je n'ai nullement l'intention de remplir le rôle de flatteur qui ne marchande pas ses compliments, avec l'espoir d'en tirer un profit personnel, comme l'indique le fameux précepte : « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute ». Pendant trente ans, ayant vécu en France, j'ai été en contact avec tous les milieux; c'est le résultat de mes observations durant toute une existence que je veux livrer au jugement de l'opinion publique, avec toute la franchise qui convient à un ami qui ne veut pas diminuer la valeur de son



M. Nicolas ESTIER

Ancien Président du Conseil général
des Bouches-du-Rhône

officier de la Légion d'honneur, bâtonnier de l'ordre des avocats de Marseille,
qui a présidé le meeting de protestation contre l'évacuation de la Cilicie par les
troupes françaises.

(Voir page 230.)

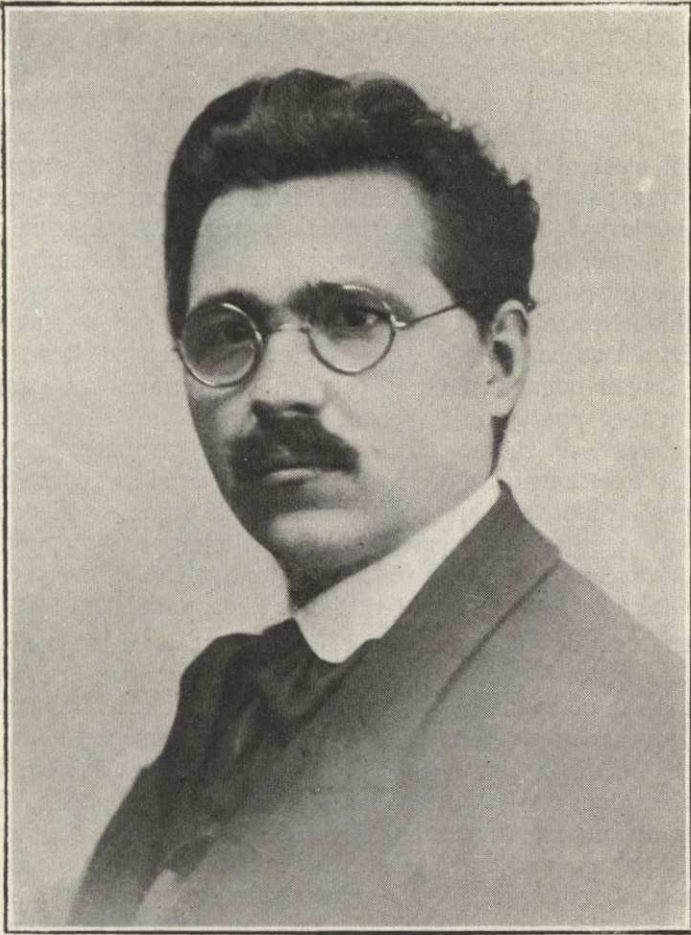
affection en y mêlant une nuance d'hypocrisie, incompatible, d'ailleurs, avec mon caractère. Je serai par conséquent très franc, et que mes amis français veuillent bien m'excuser si parfois cette franchise frise une certaine rudesse dans sa façon de s'exprimer.

On a beau s'initier aux finesses de la langue de Lamartine et d'Anatole France, tout de même, il reste au fond les déchets d'une plante sauvage d'Arménie, que la nature empêche d'être absorbés complètement, dans un climat qui n'était pas sa destination primitive; s'il m'avait été permis de choisir le lieu de ma naissance, j'aurais choisi sûrement la patrie de l'immortel Victor Hugo; mais, puisque le sort en a décidé autrement, je dois rester toute ma vie fidèlement attaché aux traditions de ma race et à celles de ma famille, pour ne pas renier mon origine. C'est cette fidélité et cet attachement invariables à ma patrie qui donnent une certaine valeur de sincérité à ma profonde affection pour ma seconde patrie, la France.

C'est avec la conscience d'un Arménien, enfant adoptif de la France, que je jugerai les événements, avec la conviction que mes observations seront lues avec beaucoup d'indulgence. C'est cette espérance qui me donne le courage de dévoiler ma pensée intime, à l'égard d'un peuple qui peut avoir la fierté de tenir entre ses mains le flambeau de la civilisation et l'orgueil d'être le foyer des Droits de l'Homme et du Citoyen, dont l'héroïque exemple guide les peuples de l'univers, pour briser toutes les chaînes de l'esclavage, aux accents séduisants de l'immortelle *Marseillaise*.

Le Français est très économe, c'est la grande vertu de sa race; en effet, pour conserver son indépendance et pour ne pas être à la merci des uns et des autres, le meilleur moyen de garder sa liberté, avec le système actuel de notre société, c'est d'avoir en réserve une certaine économie qui vous mette à l'abri des imprévus.

Le Français estime que l'argent, sans être un but, est un moyen indispensable dont la possession prévient souvent beaucoup de malheurs dans la tourmente de l'existence; il n'a pas l'amour de l'argent, mais il se sert de cette arme, poussé par un sentiment de conservation, ce qui ne l'empêche pas de jouir des bienfaits de la nature, chacun suivant ses moyens. Le Français a la prudence de ne pas entamer son capital, il se contente de ses revenus; pour lui, le capital est une propriété sacrée, qu'à sa mort il doit transmettre à ses héritiers; c'est pourquoi nous voyons qu'en France la fortune d'une famille passe de génération en génération. Le Français ayant acquis son avoir par son travail honnête et continu, il est tout naturel qu'il soit moins disposé qu'un autre à s'en détacher. Pour lui, « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras », c'est plus pratique et plus sûr. C'est pour cette raison qu'il n'aime pas à risquer son avoir, péniblement acquis, dans les jeux de hasard; il préfère, toute son existence, vivre au besoin dans une modestie relative, plutôt que de tenter sa chance dans une entreprise, au



Le très regretté M. Emile PIGNOT

le délicieux poète et ardent conférencier qui avait mis tout son talent et toute son ardeur au service de l'Arménie.

(Voir page 236.)

risque, en cas de malechance, de tomber dans la misère et d'être obligé de tendre la main à son voisin.

La fierté native du Français l'empêche de pratiquer la mendicité; il a horreur de ce métier avilissant et sa sympathie est acquise à celui qui travaille et produit; le travail est la seule religion du Français, qui guide sa destinée.

Le Français est très sociable et très humain; tout en défendant énergiquement le produit de son travail, il vous reconnaît le droit d'en faire autant, il n'est ni jaloux, ni rancunier, pourvu que, dans son pays, vous n'ayez pas la prétention de lui faire une concurrence déloyale et de lui enlever le morceau de pain de ses enfants. Avant tout, comme de juste, il veut être nourri lui-même; à sa place, nous serions peut-être plus exigeants. Tout étranger respectueux des lois du pays ne sera jamais inquiété, soit de la part de la population, soit de la part des autorités, s'il se contente d'avoir sa place au beau soleil de France, par un travail honnête. Le Français est bon enfant, bon camarade, mais il n'aime pas qu'on le prenne pour une poire; si, souvent, par une délicatesse de sa race, il ne vous dit pas carrément sa manière de penser à votre égard, il n'en pense pas moins; si sa bouche ne prononce pas un mot, son attitude réservée est le signe extérieur de son mécontentement, et cette nuance ne doit pas échapper à tous les étrangers qui viennent en France et qui ont tout intérêt à vivre en bonne intelligence avec le peuple qui leur donne l'hospitalité.

Le sentiment de justice est inné chez le Français; il est le défenseur naturel de toutes les causes qui sont justes; il est peut-être plus lent à payer de sa personne pour défendre les grandes idées humanitaires, comme ses ancêtres; mais le siècle de matérialisme où nous vivons actuellement, où la concurrence économique universelle tient la première place dans l'existence des nations ne lui permet plus de tirer les marrons du feu pour les beaux yeux des autres. Les peuples sont emportés par un souffle d'égoïsme, à l'exemple des Anglo-Saxons, et la France est obligée de lutter à armes égales, pour ne pas être la première victime des appétits insatiables des autres grandes nations, ayant le souci primordial, dans la lutte universelle, de conserver avant tout son patrimoine national. L'idéalisme français, au contact de la réalité actuelle, sommeille momentanément, mais à la première occasion, il se manifestera avec plus de vigueur et avec plus d'intensité, comme en 1914, au cours de la conflagration générale.

La plupart des étrangers sont loin de saisir la mentalité française et ils ont l'habitude de juger superficiellement une question qu'ils n'ont jamais pris la peine d'étudier à fond; pourtant, pour un observateur consciencieux, il n'est pas difficile de constater que cet esprit de justice, on le rencontre à chaque pas, chez presque tous les Français, dans toutes les classes de la société, sans distinction, à tel point que les pouvoirs publics sont obligés, pour ainsi dire, de tâter le pouls de



M. ADRIEN-ARTAUD

conseiller d'arrondissement, président-général de l'Union des Volontaires Français et Alliés de la guerre, Croix de guerre, Bravoure militaire serbe.

(Voir page 250.)

la nation avant de prendre une décision qui pourrait soulever l'indignation du peuple devant une action qu'il considérerait comme injuste et inhumaine. En France, soyez droit et juste, vous aurez avec vous l'approbation de l'opinion publique.

Le Français n'aime pas que l'étranger prenne une part active dans ses dissensions politiques; pour ma part, je me suis toujours conformé à cette élémentaire règle de convenance. A l'époque où la question Dreyfus agitait toute la France, j'assistais indistinctement à toutes les conférences organisées par des partis adverses; c'est ainsi que j'ai eu la chance d'écouter Jean Jaurès, Jules Lemaître, Ribot, Léon Daudet, Marcel Habert, Sébastien Faure, etc. Je n'ai jamais pris une part active à ce grand mouvement d'opinion; mon rôle consistait à écouter les arguments différents; mon éducation n'était pas suffisante pour me forger un jugement; d'ailleurs, ma qualité d'hôte de ce noble pays m'interdisait de froisser les susceptibilités des personnes qui professaient des principes diamétralement opposés. J'ai toujours conservé cette correction vis-à-vis de mes amis français, c'est de cette façon que j'ai pu gagner des amitiés solides à notre cause, dans tous les milieux avec lesquels j'ai été en contact. D'ailleurs, c'est la seule attitude qui convienne à tous les Arméniens qui ont la chance d'habiter la France; il ne faut jamais perdre de vue que nous sommes des hôtes, la plus élémentaire délicatesse nous impose le devoir de ne jamais nous immiscer dans les affaires intérieures des Français. Ce sont des choses qui se traitent entre Français; les étrangers n'ont pas le droit de fourrer leur nez dans ces sortes d'affaires de famille et, à leur place, notre patriotisme ne supporterait pas une intervention étrangère, dans une question que nous considérerions comme purement arménienne.

Je fréquentais aussi bien les milieux socialistes que les milieux patriotes; souvent, je me suis faufilé parmi les ouvriers, à la Bourse du Travail, pour me mettre au courant des revendications ouvrières; à mon avis, c'était un moyen de me rendre compte de la mentalité des ouvriers et d'en tirer profit au moment opportun, au bénéfice de la cause que j'avais fait vœu de servir fidèlement jusqu'à mon dernier souffle.

Mon but n'a jamais été d'amasser de l'argent, mais l'argent m'assurant mon indépendance était un moyen d'arriver à mon but; c'est pourquoi je me suis vite aperçu que la Bourse du Commerce n'était pas un milieu propice à ma propagande. Les hommes d'argent n'ont jamais été des idéalistes. Pour eux, cent sacs de haricots présentaient plus de valeur et plus d'intérêt que les cent mille têtes arméniennes coupées par les Turcs.

L'expérience du passé m'avait déjà appris que l'Arménie était la victime désignée à la rapacité de la grande finance internationale, qui imposait sa volonté à l'Europe, en faveur de la Turquie, pays de sa convoitise.



LES MEDAILLES DE 1870-71

Les décorés de guerre de 1914-1918 des Bouches-du-Rhône

Conseil d'Administration (1918) des Educateurs Populaires des Bouches-du-Rhône qui avait organisé, solidairement avec le journal « Aiguillon », la grande manifestation franco-arménienne du 18 avril 1920, en l'honneur des soldats arméniens sous les drapeaux français.

Ayant réalisé certains bénéfices sur quelques lots de pelleteries envoyés par mon père, j'ai quitté la Bourse de Commerce pour m'installer comme fourreur. Dans ma nouvelle entreprise, la tâche était plus aisée; désormais, j'avais affaire à des âmes sensibles, surtout lorsqu'il s'agit de l'âme d'une Française, dont le noble cœur bat toujours pour une cause juste.

Ayant conquis le suffrage féminin, le suffrage des hommes ne faisait plus de doute : « Ce que femme veut, Dieu le veut », à plus forte raison l'homme; les prêtres connaissent très bien cet irrésistible ascendant de la femme sur l'homme, c'est pour cette raison qu'ils en font leur alliée. Sans l'appui de la femme, aucune religion ne pourrait rester sur ses fondations. Il est malheureux que nos propagandistes aient ignoré cette élémentaire vérité; si vous possédez beaucoup d'argent, utilisez-le pour la cause que vous servez; utilisez surtout le cœur féminin, la seule force réelle qui assurera la victoire dans notre société moderne. En voulez-vous une preuve ? Le sourire d'une Armène Ohanian, la célèbre danseuse arménienne, a fait beaucoup plus pour gagner le cœur d'Anatole France à notre cause, que tous les discours de M. Tchobanian.

Maintenant, je me fais un devoir de publier quelques lettres qui prouveront l'activité inlassable de l'Office national arménien de Marseille, au cours de l'année 1923, pendant l'exode des Arméniens en France :

*
**

OFFICE DÉPARTEMENTAL
de la
MAIN-D'ŒUVRE

PREFECTURE DE L'HERAULT

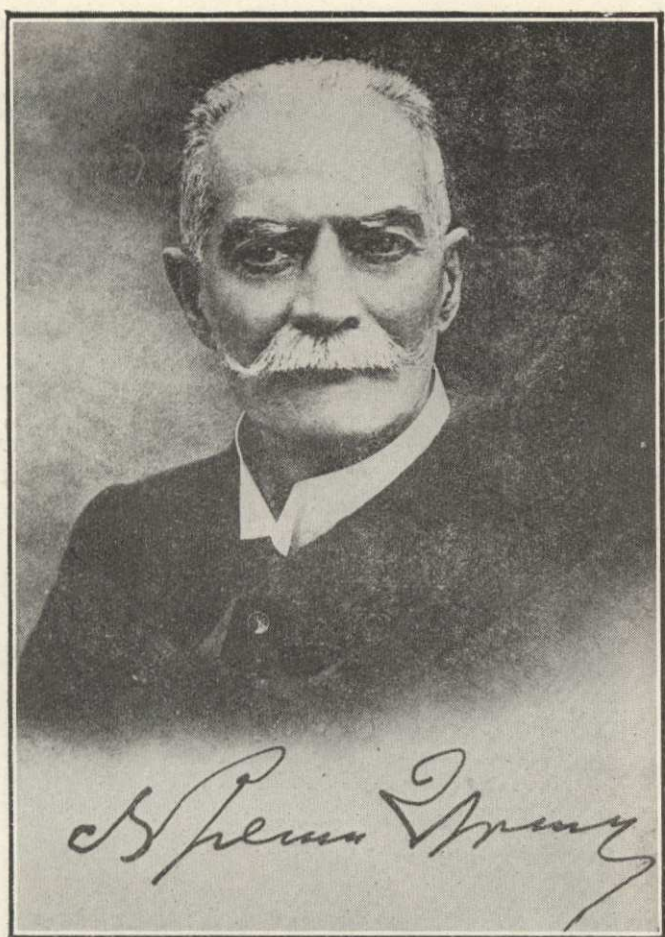
—
Montpellier, le 2 octobre 1928.

Monsieur le Président de l'Office National
Arménien, 8, cours Belsunce, Marseille.

Je lis, dans le Petit Méridional de ce jour une annonce relative à la main-d'œuvre arménienne. J'ai eu à faire employer cette main-d'œuvre par de nombreux viticulteurs; ils en ont été très satisfaits.

Toutefois, je vous serais reconnaissant de n'adresser aucun de vos compatriotes dans le département de l'Hérault, soit pour des travaux agricoles, soit pour des travaux quelconques (industriels ou autres) sans un contrat d'engagement visé par moi et dont je vous adresse un exemplaire. Vous trouverez du reste des modèles de ce genre au Service de la main-d'œuvre étrangère, 11, rue Sainte-Claire, Marseille.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'accuser réception de cette lettre sur laquelle j'attire tout particulièrement votre attention,



M. Minas TCHERAZ

né à Constantinople le 15 juillet 1852. Ancien directeur du journal « Arménia » (en anglais) et de l'« Arménie » (en français), secrétaire de la délégation arménienne au Congrès de Berlin en 1878. Ses œuvres en français : 1° « l'Orient inédit »; 2° « Poètes arméniens »; 3° « Conférence arménienne à Amsterdam en 1899 ».

Et une dizaine d'œuvres en langue arménienne. Le jubilé de M. Tcheraz a été fêté par le peuple arménien le 30 mai 1926.

car il me sera d'autant plus facile d'aider les Arméniens auxquels je m'intéresse, je vous l'ai déjà dit, que les choses se passeront plus régulièrement.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

LE DIRECTEUR
DE L'OFFICE DÉPARTEMENTALE
DES PLACEMENTS.

*
**

SOCIÉTÉ DES ATELIERS
de
CONSTRUCTION DE LA DROME

Valence, le 15 octobre 1923.

Office National Arménien,
8, cours Belsunce, Marseille.

Monsieur,

En réponse à votre honorée du 12 octobre courant, dont nous vous remercions bien vivement, nous avons l'honneur de vous confirmer notre lettre du 9 octobre et vous préciser, suivant votre demande, que nous occuperions de suite :

- 20 Menuisiers,
- 15 Charrons,
- 10 Charrons-ferreurs,
- 1 Charpentier en bois,
- 1 Mécanicien-électricien pour l'entretien,
- 1 Peintre en lettres,
- 21 Peintres ordinaires,
- 1 Maçon pour l'entretien,
- 1 Chef d'équipe de menuiserie,
- 1 Chef d'équipe de machines à bois,
- 1 Chef d'équipe de forge.

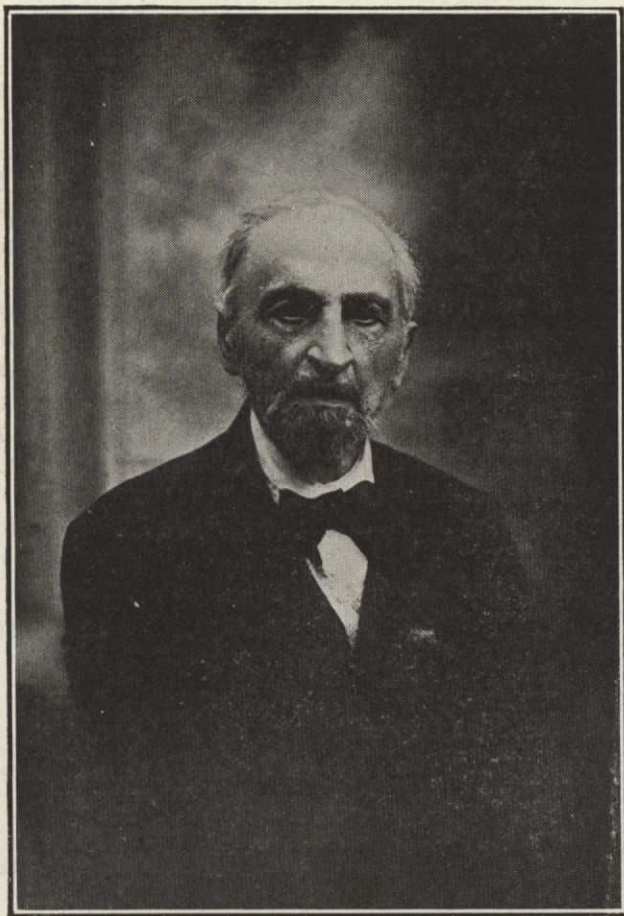
Ces ouvriers se présenteront directement à l'embauchage à Portes-lès-Valence et seront occupés suivant les conditions énoncées dans notre lettre du 9 octobre dernier, à des travaux de menuiserie, wagonnage et voitures de voyageurs.

Si des vacances se produisaient dans notre personnel ou si des travaux nous permettaient d'occuper un plus grand nombre d'ouvriers dans d'autres spécialités ou dans celles faisant l'objet de cette lettre, nous vous en ferions part immédiatement.

Nous comptons sur de bons ouvriers qualifiés, espérant qu'ils nous donneront entière satisfaction; de notre côté, nous ferons tout notre possible pour leur faciliter leurs débuts.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués.

LE DIRECTEUR.



M. NUBARIAN Mesrop

le cousin de notre chef. Notre « Larousse » arménien. Né en 1842 à Smyrne ; auteur des trois dictionnaires français-arménien et arménien-français. Ses traductions : 1° « les Misérables », de Victor Hugo, et « Notre-Dame de Paris » ; 2° les œuvres de Molière, de La Fontaine et de Florian, ces deux derniers en vers ; 3° « l'Histoire de la civilisation », de Seignobos.

Valence, le 23 octobre 1923.
Office National Arménien,
8, cours Belsunce, Marseille.

Monsieur,

Nous avons l'avantage de vous faire connaître qu'il nous est arrivé à ce jour 42 de vos compatriotes; trois d'entre eux sont venus sans votre intermédiaire, nous les avons embauchés tout de même en qualité de manœuvres. Tous ces ouvriers n'ayant pas les mêmes capacités, nous avons été obligés de faire une sélection.

Nous croyons devoir vous signaler que la grande majorité de ces ouvriers étant sans argent, nous leur avons donné à chacun, le surlendemain de leur arrivée, un premier acompte de 25 francs; de plus, nous avons mis à leur disposition tout le matériel de construction nécessaire. Ils sont donc à l'abri et chez eux, ils ont deux poêles. Nous leur fournissons le bois de chauffage et l'éclairage électrique gratuitement. Pour certains d'entre eux, nous les autorisons même à construire une maison en planches, indépendante, sur nos terrains; nous leur donnons le matériel nécessaire et mettons également à leur disposition un jardin attenant à la maison. Dans ces conditions, nous serons obligés d'en tenir compte pour leur taux d'affutage et de nous tenir en dessous des tarifs que nous avons indiqués.

Nous vous aviserons de la date où vous pourrez reprendre l'envoi d'ouvriers spécialisés.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

LE DIRECTEUR.

*
**

SCHNEIDER ET C^{ie}
Siège Social et Direction Générale
42, rue d'Anjou, 42
Paris (VIII^e)

Le Creusot, le 7 novembre 1923.

Monsieur le Président
de l'Office National Arménien,
Marseille.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 31 octobre.

Nous avons également reçu votre intéressante brochure dont nous vous remercions.

Par suite de l'arrivée d'importants contingents d'ouvriers étrangers, nos effectifs étant actuellement au complet, en ce qui concerne les manœuvres, nous vous serions obligés de bien vouloir cesser jusqu'à nouvel avis l'envoi d'ouvriers arméniens sur notre usine du Creusot.

Toutefois, nous conservons bonne note de vos offres et nous ne manquerons pas de vous aviser lorsqu'il nous sera possible de recevoir de nouveaux contingents d'ouvriers de cette nationalité.



M. CHABANIAN

96, avenue des Ternes, Paris

Notre grand peintre de marine de Paris

Avec nos remerciements pour le personnel que vous avez bien voulu nous adresser, veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

SCHNEIDER ET C^o.

*
**

Télégramme envoyé le 12 novembre 1923 :

*Office National Arménien,
8, cours Belsunce, Marseille.*

Vous informons que depuis plusieurs jours pouvons plus embaucher Arméniens. Croyons devez cesser tout envoi.

CHANTIERS DE LA SEYNE-SUR-MER.

*
**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

—

MINISTÈRE DU TRAVAIL

N^o 5467

—

Paris, le 4 février 1927.

*Monsieur Turabian, Directeur du journal
Aiguillon, 8, cours Belsunce, Marseille.*

Monsieur le Directeur,

Par lettre du 8 janvier, vous avez bien voulu me faire connaître que la presse aurait publié une note officielle de mon Département, aux termes de laquelle tout travailleur étranger, dont le placement serait impossible par suite du chômage sévissant actuellement, serait obligé de regagner son pays d'origine.

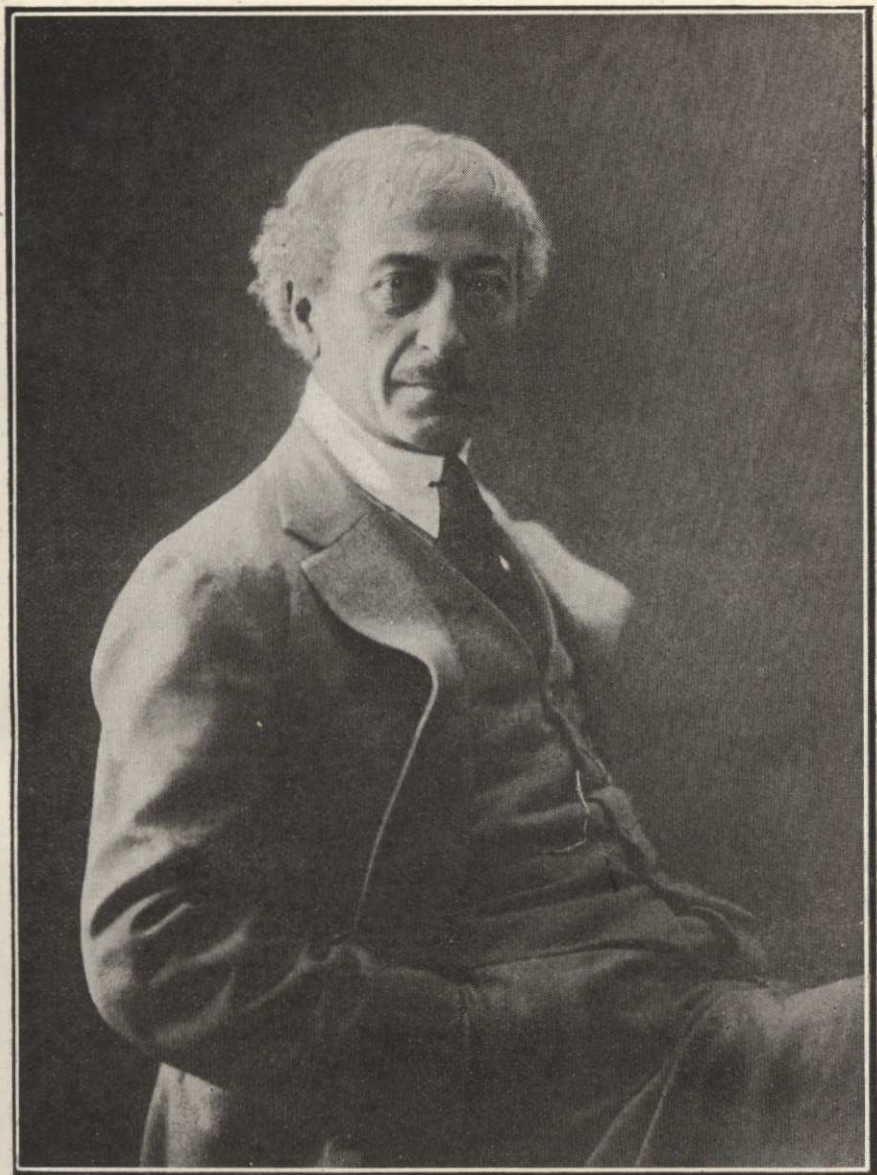
Vous attirez par suite mon attention sur la situation toute particulière des Arméniens, en ajoutant qu'une telle mesure pourrait avoir pour vos compatriotes les conséquences les plus néfastes, étant donné d'une part la surpopulation de l'Arménie; d'autre part, le caractère inamical des relations turco-arméniennes.

Vous pouvez être assuré que quelles que soient les mesures prises à l'égard des étrangers en chômage, d'une manière générale, l'Administration ne manquera pas de tenir compte de la situation des réfugiés, et en particulier des Arméniens.

J'ajoute que si l'on favorise le retour dans leur pays des étrangers en chômage, il n'a pas été question jusqu'ici de prendre à leur égard des mesures de refoulement. La note à laquelle vous vous référez n'émanait pas de mon Département (cette phrase a été écrite par la main du Ministre).

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Signé : FALLIÈRES.



M. MAHOKIAN

(10, rue Michelet, Nice)

Notre grand peintre de marine de Nice

M. FLAISSIÈRES

MAIRE-SENATEUR

VEUT FAIRE EXPULSER LES ARMÉNIENS DE MARSEILLE
QU'EN PENSEZ-VOUS

MESSIEURS LES INTERNATIONALISTES DE L'HOTEL DE VILLE ?
LE GOUVERNEMENT DOIT S'Y OPPOSER

M. Turabian Aram, directeur du journal *Aiguillon*, journal franco-arménien, m'adresse une énergique protestation contre la lettre de M. Flaissières adressée au préfet, où il demande au gouvernement qu'il interdise rigoureusement l'entrée des ports français aux immigrants arméniens chassés de Turquie par rivalité de race.

M. Turabian a parfaitement raison de protester avec énergie et indignation contre la lettre de M. le Maire, car les Arméniens ont droit à plus d'égards que ça de la part de la France, puisqu'au cours des quatre ans de guerre, ils ont versé très généreusement leur sang pour elle.

M. Turabian a mis tout en œuvre pour organiser une armée de volontaires et les envoyer sur le front français, où tous ont fait bravement leur devoir.

J'estime que la République Française doit les considérer comme des enfants adoptifs et leur accorder la plus chaleureuse hospitalité.

M. Siméon Flaissières, maire-sénateur de Marseille, a commis une mauvaise action à l'adresse de cette malheureuse race très amie de la France et qu'elle porte toujours dans son cœur.

J'espère que le gouvernement jettera au panier une pareille proposition et que les Arméniens trouveront en France et à Marseille, gîte, travail, égards et protection.

Marseille, le 21 octobre 1923.

Monsieur le Directeur de L'Ami du Peuple,

Je me fais un devoir de soumettre à votre appréciation la lettre que M. Flaissières, le maire socialiste de notre grande cité, vient d'adresser à M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, dans le Petit Provençal du 21 octobre.

J'ignore la réponse que M. le Préfet jugera nécessaire de faire à la lettre de l'éminent socialiste qui a l'honneur de diriger la municipalité



Le très regretté M. Hadji Sérovpé GULBENKIAN
le père de MM. Badrik et Haroutune GULBENKIAN, de New-York.

(Voir page 254.)

de la seconde ville de France, mais, en attendant, je proteste énergiquement contre le langage mal inspiré et très insultant à l'adresse d'un peuple entier qui n'a pas marchandé son sang pour la grande France.

Il était plutôt du devoir de M. le Maire de procurer quelques abris à ces malheureux hôtes parmi lesquels nombreux sont ceux qui ont donné leurs fils et leurs maris pour aider un peu à la grande victoire française, sous les ailes de laquelle ils viennent humblement se réfugier ; il serait bien cruel que la France, écoutant la voix inhumaine d'un Maire mal inspiré et mal disposé, refuse son hospitalité généreuse.

Je vous serais infiniment reconnaissant, Monsieur le Directeur de vouloir bien publier cette protestation qui, étant légitime, sera bien reçue dans les colonnes de votre honorable journal.

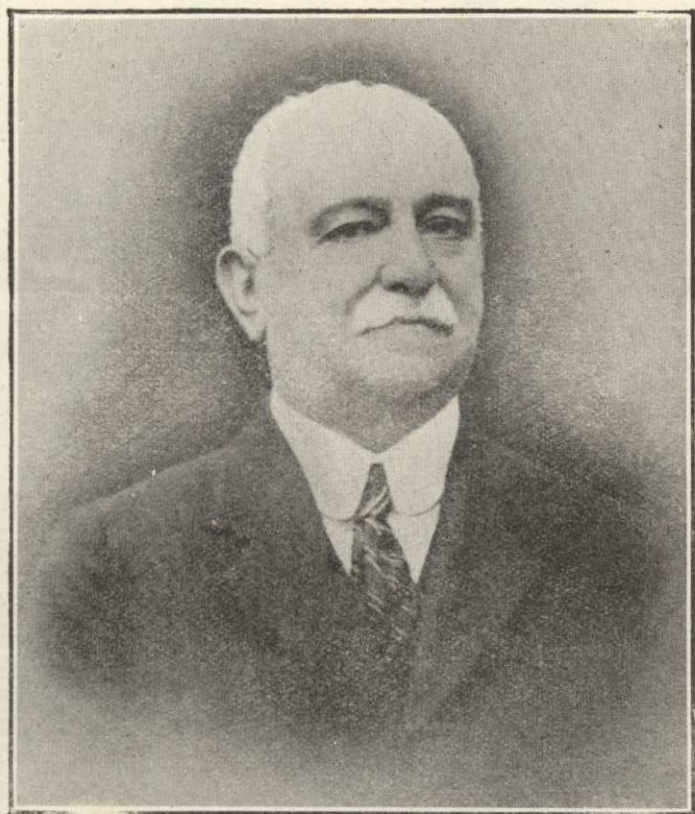
Dans cette attente, je vous présente, Monsieur le Directeur, avec mes vifs remerciements, l'expression de mes sentiments dévoués.

TURABIAN ARAM,

Directeur du Journal Franco-Arménien
Aiguillon.

(*L'Ami du Peuple*, 27 octobre 1923).





M. Badrik GULBENKIAN
l'aîné de GULBENKIAN Brothers, de New-York.

(Voir page 256.)

La Question Arménienne

UNE LETTRE DE M. TURABIAN

Marseille, le 9 novembre 1923.

« *L'Eclair* du 4 novembre publiait un article ayant comme titre : « La Question arménienne », sous la signature de M. F. Desvignes.

« En effet, il existe « une question arménienne » mais non pas « métèque », la signification de ce mot m'échappe entièrement, car dans la langue arménienne un pareil mot n'existe pas, je serai reconnaissant à l'honorable auteur de l'article de vouloir bien m'initier à la finesse de cette expression.

« Quand on est insulté publiquement, la plus élémentaire logique exige une réponse publique, nous étions dans notre droit d'être offensé pour donner une réplique à la lettre de M. Flaissières, il serait tout à fait injuste de trouver « une inconvenance » dans les termes adoucis de notre réponse ; il ne faut pas perdre de vue que nous nous trouvons dans le pays le plus démocratique du monde où les Français aussi bien que les étrangers jouissent des droits égaux, la devise de la République étant : « Les Droits de l'Homme et du Citoyen », si vous nous ôtez les droits du citoyen, la loi française nous permet de conserver toujours les droits de l'homme.

« La présence à Marseille des 40.000 Arméniens n'existe que dans l'imagination des auteurs de l'article du *Petit Provençal* et *L'Eclair*, de Montpellier. Ces messieurs avant d'affirmer une chose feraient mieux d'étudier les registres du commissariat spécial du port de Marseille, pour ne pas donner libre cours à leur imagination fertile.

« Oui, en effet, les Arméniens n'étaient que cinq ou six cents à Verdun ou au Chemin des Dames ; mais, par contre, ils étaient 10.000 au Chemin de Damas et à Marache 150.000 sur les fronts du Caucase et de la Pologne.

« La France, noble et hospitalière, n'a pas de leçon à recevoir des étrangers, nous sommes un des premiers pour le proclamer ; mais, par une manœuvre habile, il ne serait pas juste de confondre la personnalité magnanime de la France avec la conduite d'une seule personne ; on prétendait que l'« Italie et la Grèce avaient fermé leurs portes aux Arméniens ». Dans notre réponse nous avons voulu donner un démenti formel à cette affirmation.



Le grand financier M. Calouste GULBENKIAN

entre ses deux frères, MM. Karnig et Vahan GULBENKIAN. En haut, ses parents, les très regrettés M. et Mme Sarkis GULBENKIAN.

M. Calouste GULBENKIAN, 51, avenue d'Iéna, à Paris; 17, Sainte-Hélène-Place, à Londres, possède, d'après la presse anglaise, plus d'un milliard deux cents millions de francs. En outre, il est intéressé dans les sociétés suivantes :

1° The Mexican Eagle Oil C^o Ltd; 2° The Turkish Petroleum C^o Ltd (Mosoul (Mésopotamie)); 3° la Société Anglo-Pesian; 4° la Société Anglo-Saxon; 5° la Compagnie Française des Pétroles; 6° New-York Corporation (Américaine); 7° M. Gulbenkian est intéressé aussi dans diverses sociétés pétrolifères de l'Italie.

(Voir page 252.)

« Je n'appartiens pas à la catégorie des gens qui renient leur origine pour sauvegarder des intérêts personnels. Chacun doit être fier de son pays, aussi petit qu'il soit. Je n'ai pas été consulté pour choisir le lieu de ma naissance. Tout étranger que je sois, je crois avoir fait mon devoir vis-à-vis de la France. Si M. Desvignes en avait fait autant pour l'Arménie, je serais le premier à réclamer sa statue à Erivan, dans la petite capitale de l'Arménie.

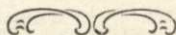
« En évoquant le souvenir de Jaurès et Francis de Pressensé, nous ne croyions pas prendre parti dans les luttes intérieures des Français. Puisque M. Desvignes nous en procure l'occasion, c'est avec le même respect que nous nous inclinons devant les tombes de deux autres Français, Denys Cochin et Albert de Mun, les deux grands amis de l'Arménie.

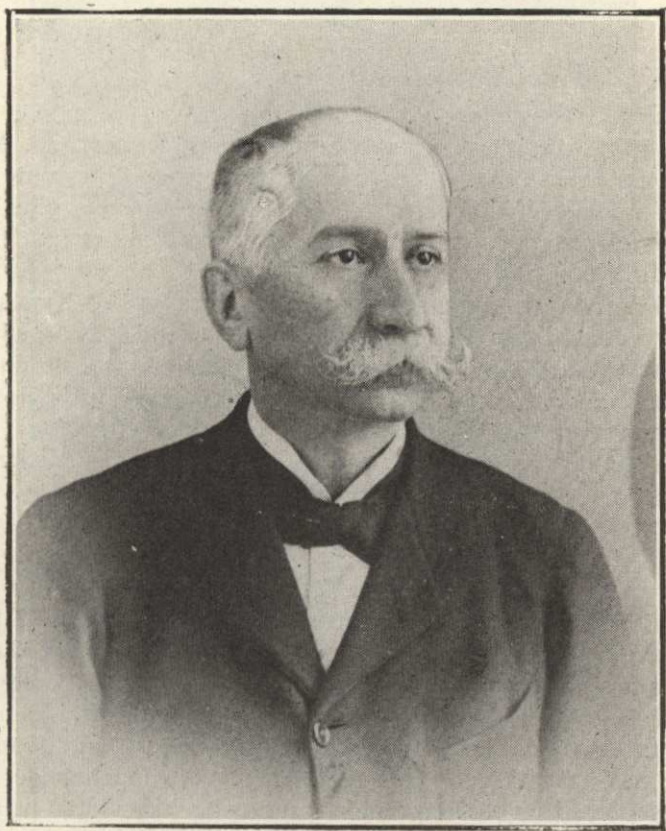
« Pour l'instant », M. Desvignes veut bien nous adresser « un simple rappel à l'ordre », c'est dommage que nous ne profitions pas de son extrême amabilité.

« Les quelques adversaires des Arméniens peuvent être assurés que, s'il leur prenait la fantaisie d'engager le fer à nouveau, nous serions très heureux de leur faire vis-à-vis, histoire de dissiper un peu la nostalgie de ces messieurs.

« TURABIAN Aram,
« Directeur politique
« du journal franco-arménien *Aiguillon* ».

(*L'Eclair*, 14 novembre 1923).





Le regretté M. Atanakiné EKNAYAN

Le fondateur de la taillerie de diamants, 20, rue Louis-Philippe, Neuilly-sur-Seine.
Le créateur des grandes écuries Eknayan. Ses fils, MM. Vahé et Mihran EKNAYAN,
deux gentlemen, dirigent dignement les grandes entreprises fondées par leur père.

(Voir page 258).

La Grande Conférence de M. Emile Pignot

Marseille a entendu enfin le véritable cri arménien. Le lundi 28 février 1921, dans les Salons Massilia, notre grand ami, M. Emile Pignot, l'a poussé de tout son cœur de Français et de toute son éloquence ardemment humaine. Manifestation inoubliable pour tous les Français et pour tous les Arméniens qui ont écouté et frénétiquement applaudi l'éloquent orateur.

Sur l'estrade, au fauteuil présidentiel, est assis M^e Nicolas Estier, Officier de la Légion d'honneur, ancien président du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, bâtonnier de l'Ordre des avocats du barreau de Marseille. A ses côtés : le représentant de la Délégation de la République arménienne et le directeur de notre journal *Aiguillon*.

Davant une assistance nombreuse, M. le bâtonnier Estier se lève et d'une voix grave s'exprime en ces termes :

« Mesdames et Messieurs,

« Qui me vaut l'honneur de présider cette belle réunion ? J'ai reçu, voilà quelques jours, la visite de M. Turabian, directeur du journal franco-arménien *Aiguillon*, qui, ainsi que tout Marseille le sait, est l'âme de la résistance arménienne dans notre ville. J'ai compris que son appel, à moi adressé, s'adressait exactement au bâtonnier de l'Ordre des avocats qui a pour haute et noble fonction de défendre toujours l'orphelin et l'opprimé. Après cette visite, j'ai lu quelques pages et je voudrais vous lire l'une d'elles, l'admirable page de Victor Hugo : « L'Enfant est étendu mort sur le sol; les Turcs ont passé par là. »

« Mesdames et Messieurs, c'est toute la question arménienne, comme le dirait éloquemment le grand Anatole France, comme va vous le dire avec sa belle et chaude éloquence l'éminent écrivain que j'ai maintenant le devoir et le plaisir de vous présenter, le poète Emile Pignot. De ses lèvres vous entendrez tomber des vérités graves, vous les recueillerez dans vos consciences et vous vous direz chacun pour votre part que la France d'aujourd'hui n'oublie pas qu'elle fut la France généreuse de nos grands ancêtres de 1789, toujours prête à redresser toutes les injustices. »

Des applaudissements nourris saluent les paroles émues de M. le bâtonnier Estier.



M. Aram EKNAYAN

sergent-major, mort pour la France dans la bataille de Charleroi, courant du mois d'août 1914.

M. le représentant de la Délégation de la République arménienne de Paris à Marseille prononce, à son tour, quelques mots et M. le bâtonnier Estier donne la parole à notre directeur.

DISCOURS DE M. TURABIAN

« Mesdames, Messieurs,

« Je suis très confus de prendre la parole après l'honorable président, M. le bâtonnier Estier, après le représentant de la Délégation de la République arménienne de Paris à Marseille et avant l'éminent conférencier, le délicieux poète, M. Emile Pignot. Mon audace, ma hardiesse trouveraient peut-être des excuses auprès de vous si je vous apprenais, Mesdames et Messieurs, qu'un agréable souvenir m'attache à mon excellent ami, M. Emile Pignot.

« Vous vous rappelez, mon cher poète, la mémorable journée, il y a quatre ans, dans la salle des Ingénieurs Civils, à Paris, où, la première fois vous preniez la parole en faveur de l'Arménie et depuis, vous n'avez jamais cessé de mettre le talent de votre plume et de votre parole au service de la plus noble des causes. C'est le général Malletterre, l'un des héroïques défenseurs de la Marne, le glorieux mutilé de la grande guerre, qui présidait votre conférence. Vous avez su alors émouvoir le cœur des Parisiens et captiver leur sympathie à la cause de la douloureuse Arménie.

« Aujourd'hui, cher ami, vous allez tenir sous le charme de vos paroles ce bel auditoire; je suis presque un Marseillais, je crois avoir la prétention de connaître cette belle âme marseillaise avant tout franche et généreuse. Aucune cause humaine portant en elle le sceau de la justice ne peut la laisser indifférente; voilà pourquoi je suis sûr et certain qu'après mes quelques paroles votre succès sera triomphal.

« Mesdames, Messieurs, je ne suis pas conférencier, donc je n'aurai pas l'impardonnable égoïsme d'abuser longtemps de votre patience et de vous priver du plaisir de goûter les délices d'un beau discours, mais avant de passer la parole à l'éminent conférencier, qu'il me soit permis d'apporter ici quelques preuves de l'attachement et de la fidélité de l'Arménie à la France pendant la Grande Guerre. Si vous n'y voyez aucun inconvénient, Mesdames, Messieurs, j'ajouterai la guerre du Droit et de Justice.

« Le 5 août 1914, les Arméniens habitant Marseille ont lancé un appel claironnant à tous leurs compatriotes en leur demandant d'épouser la cause française et de s'enrôler sous le glorieux étendard tricolore. De cinq à six cents braves ont répondu à cet appel et ont versé leur sang sur cette noble terre de France, la plus belle des patries.

« Dix mille volontaires arméniens, sous la conduite de notre héros national, le Garibaldi arménien, le général-major Antranik et d'autres



M. Dikran Khan KELEKIAN
Décoré de la Légion d'honneur

Notre très sympathique compatriote le grand antiquaire, 2, place Vendôme, Paris, vice-président de l'Union Générale de Bienfaisance arménienne. Bon et généreux, il est toujours le premier à souscrire à toutes les bonnes œuvres et entretient à ses frais un orphelinat en Syrie.

(Voir page 258)

chefs arméniens, formaient l'avant-garde des armées russes sur la frontière de l'Arménie, face aux Turcs.

« Cent cinquante mille (150.000) soldats arméniens de l'armée russe se battaient contre l'Allemagne sur la frontière de la Pologne au moment de la victoire de la Marne.

« Mesdames, Messieurs,

Nous autres, les Arméniens, nous sommes des gens pratiques. Nous n'aimons pas à faire de la phraséologie; nous ne faisons pas faire des articles sur commande dans une certaine presse pour prouver notre amour pour la France.

« Au moment où la France était engagée dans une lutte à mort contre le militarisme prussien, l'Arménie agonisante trouvait assez de force, en elle, pour courir à son fusil et dire : France, me voilà à côté de vous, je préfère mourir plutôt que de me trouver dans le camp de vos ennemis.

« Pendant ce temps, les amis de M. Pierre Loti, ces fameux Turcs, au moment où ils tendaient leur main gauche pour encaisser les cinq cents millions de la France, dans leur main droite ces bandits dissimulaient leur yatagan pour mieux poignarder la France dans le dos. Faites un pèlerinage aux Dardanelles. Consultez la tombe des cent mille Français victimes de la barbarie turque.

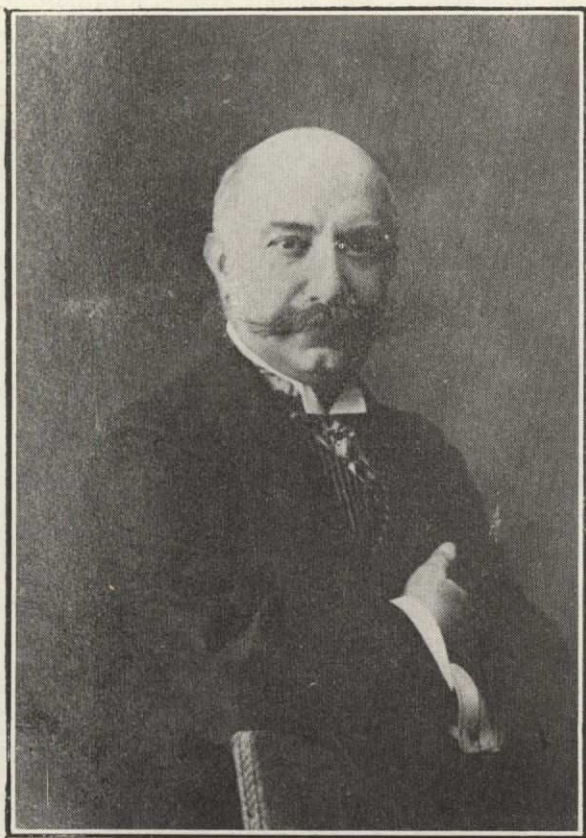
« M. Victor Bérard, le sénateur bien connu, secrétaire de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat, dernièrement, dans une conférence, apportait la preuve récente de l'amitié turque pour la France : « M. le lieutenant Perroux, prisonnier de guerre des Turcs en Cilicie, avec quarante (40) de ses hommes attachés sur les rails du chemin de fer, arrosé de pétrole et brûlé vif avec tous ses hommes. »

« En 1916, sur la demande officielle du gouvernement de la République française auprès de la Délégation nationale arménienne à Paris, nous avons fourni les cinq mille (5.000) soldats de la Légion arménienne pour l'expédition militaire française en Syrie et en Cilicie. Chaque pouce de terrain conquis dans ces pays est arrosé avec le sang du soldat français et du soldat arménien. Sur ces tombes un contrat a été signé.

« Mesdames, Messieurs,

« Vous savez la diplomatie, toutes les diplomaties, d'hier et d'aujourd'hui. Permettez-moi de vous poser la question du plus profond de mon cœur angoissé. Avons-nous le droit, oui ou non, de réclamer le respect de la parole donnée ?

« Mon cher ami, à titre d'Arménien, j'ai apporté ici des précisions et des preuves, je vous supplie de ne pas nous combler de compliments



M. Sérovpé SEVADJIAN

Négociant en diamants et en automobiles

Président d'honneur de l' « Association des Anciens Volontaires Arméniens de l'armée française ».

et d'éloges. Permettez-moi ma brusquerie, nous en avons par-dessus la tête, pour ne pas nous donner la triste impression qu'on jette des fleurs, beaucoup trop de fleurs, pour mieux enterrer la cause arménienne. A mes précisions, apportez des précisions et à mes preuves, ajoutez d'autres preuves.

« Le peuple arménien à l'âme simple et à l'esprit naïf ne comprend pas du tout ce revirement subit en faveur de nos assassins, les ennemis de la France et de l'humanité tout entière, ces sinistres bandits, les Turcs. Eclaircissez-nous, ami, délivrez-nous d'un cauchemar qui nous étouffe. Avons-nous le droit, oui ou non, de réclamer le respect de la parole donnée ? »

Une salve d'applaudissements crépite; après quelques minutes, le président donne la parole à M. Emile Pignot. Lentement, notre ami se lève et à la première parole on sent que c'est l'éloquence même qui va parler. La voix est chaude et grave, le geste sobre, l'attitude ardente; c'est un convaincu qui est là, et qui sait que des vérités nécessaires doivent être dites. Il va les dire et comme un beau lutteur, il va faire triompher la vérité. On ne peut pas transcrire fidèlement un discours d'Emile Pignot, surtout celui-là. Nous voulons tout de même mettre sous les yeux de nos lecteurs et de nos charmantes lectrices quelques notes que nous avons prises au vol de sa pensée qui est allée jusqu'aux sommets les plus hauts.

CONFERENCE DE M. EMILE PIGNOT

« Mesdames, Messieurs,

« En un clair matin du mois d'août, le soleil animait la tranquillité des campagnes paisibles. Le repos était sur tous les seuils et la paix dans toutes les âmes. Tout à coup une immense rumeur déchira la montagne et la plaine et tous, angoissés, sortirent de leurs demeures. Quoi ? La foudre venait d'éclater et sous le grand soleil des cieux le clairon appela les hommes à se ruer les uns contre les autres. La mobilisation. La guerre.

« Tout à l'heure, Monsieur le représentant de la Délégation de la République arménienne, vous me disiez avec une brutalité tout occidentale : « Au chevet de l'Arménie ; l'Arménie pourrait-elle mourir ? » Je vous répondrai avec une brutalité tout orientale : « Vous avez raison; certes, tous ont compris le titre que j'ai choisi pour ma Conférence, mais à la vérité ne dois-je pas plutôt dire : Au chevet de la morale humaine ? »

« Août 1914, la guerre dont on a dit qu'elle devait être la guerre du Droit, de la Justice et de la résurrection des petits peuples opprimés !



Mme Armène OHANIAN

la célèbre danseuse arménienne, femme de lettres et conférencière, qui jouissait de l'amitié et de la protection d'Anatole France.

« Mesdames et Messieurs,

« Il est un peuple parmi ceux-là dont les volontaires se sont levés. Ils ont cru et ils sont venus parce qu'ils ont cru, pensaient-ils alors, que le drapeau aux trois couleurs devait devenir le linceul de leur revendication humaine. C'est toute la question arménienne. Ah ! l'Arménie ! que connaît-on d'Elle ? En 1895, un grand cri d'horreur retentit à travers l'Europe. Les chrétiens d'Orient sont massacrés. Et les plus belles consciences firent entendre magnifiquement leur indignation. Et depuis on ne sait de l'Arménie que ceci : les Arméniens sont massacrés.

« Non, ce n'est pas cela, ou du moins ce n'est pas que cela, l'Arménie, c'est bien plutôt son indéfectible vitalité dans la mort.

« Toute son histoire la situe aux yeux du monde comme un rocher battu par les flots de toutes les invasions et dans les orages de toutes les tyrannies ; mais éternellement le rocher est resté inébranlablement debout et c'est par quoi l'Arménie déborde infiniment les cadres nationaux et s'élève jusqu'aux plus sublimes hauteurs d'un symbole humain. »

Et M. Emile Pignot fait un raccourci émouvant de toute l'histoire arménienne, qui n'est qu'une longue résistance aux ennemis de la liberté des hommes et de la conscience des peuples.

Il dit que l'Arménie a porté séculairement, dans la personnalité morale qu'elle fut toujours, la déclaration, avant la lettre, des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Il continue :

« Ses membres ont été meurtris, ses flancs déchirés, son front couronné d'épines ; tout lui a été pris, volé, saçagé, mais envers et contre tout, elle a gardé son âme.

« Et c'est aujourd'hui à la conférence de Londres, qu'un certain Bekir-Bey, représentant des massacreurs, vient dire aux diplomates alliés qui l'écoutent : « Il n'y a pas de place en Turquie pour l'Arménie. »

« J'entends le sens de la phrase perfide. Oui, vous dites qu'ils sont en petit nombre ; parbleu, vous les avez supprimés !

« Mais, pour une fois, je suis d'accord avec le Turc ; il n'y a pas de place pour l'Arménie en Turquie : il n'y a de place pour l'Arménie que dans l'Arménie.

« Tout à l'heure, mon cher ami Turabian, vous qui, par votre vaillant journal *Aiguillon*, êtes à Marseille l'infatigable aiguillonneur de toutes les pensées marseillaises vers votre belle nation, vous m'adressiez une sorte d'interpellation ministérielle. Je ne suis pas le président du Conseil et veuillez considérer que ma conscience est en repos. Parlant de l'Arménie, je ne fais pas de politique. Je suis poète, je suis peuple. Donc je ne suis pas de ceux qui après toutes les désinvoltures



Mlle Dirouhie KEURHADJIAN

de Robinson-sur-Seine, en costume de paysanne arménienne, se rendant à la fontaine du village pour y puiser de l'eau.

de toutes les diplomaties trahissent une cause à laquelle cependant ils avaient juré fidélité sur des millions de tombes de jeunes hommes.

« Car un serment vous avait été fait. Quand, sur l'invitation même du gouvernement français, les 5.000 volontaires arméniens constituèrent la Légion arménienne de Cilicie, un contrat moral était passé entre ceux-ci et ceux-là. Aujourd'hui les volontaires arméniens sont couchés dans la tombe et la diplomatie, sœur de la finance, ne se souvient d'eux que pour oublier ceux qui sont morts parce qu'ils s'étaient souvenus de la parole donnée. »

Et l'orateur, en traits larges et précis, montre la collusion des forces financières et des bourreaux turcs. *Il dépeint avec une puissance saisissante la complicité de tous ceux qui brandissent devant le monde, les uns des traits déchirés, les autres des sacs d'or bien remplis.* Puis il continue dans une magnifique péroraison :

« Ne désespérez pas, amis arméniens. Rappelez-vous le poème admirable de Victor Hugo sur Jéricho. Ils étaient une petite cohorte d'Hébreux qui faisaient le tour des remparts de la cité. Ils voulaient l'écroulement de la citadelle. Au premier tour qu'ils firent, les vieillards s'assemblèrent et décrétèrent : Que ces Hébreux sont fous. Au second tour, au troisième, au quatrième, au cinquième, toutes les femmes lancèrent des pierres aux Hébreux. Au sixième tour, tous les petits enfants venaient cracher sur l'arche.

« A la septième fois, les murailles tombèrent.

« Arméniens, depuis des siècles, vous avez connu toutes les humiliations, subi toutes les tyrannies, essuyé tous les crachats.

« Debout dans une nouvelle, et cette fois définitive espérance.

« Voici les peuples.

« A la septième fois, les murailles crouleront.

« Mesdames, Messieurs, 1914-1918, quinze cent mille morts pour le Droit, la Justice, la résurrection des petits peuples opprimés.

« 1921, la diplomatie.

« Tant de morts seraient-ils morts en vain ? »

La dernière phrase a retenti comme un appel de cloche et un tonnerre d'applaudissements de la salle frémissante et émue jusqu'au fond de l'âme répond à la vibrante péroraison de notre grand ami, Emile Pignot. Des bras se lèvent, des mains se tendent vers lui et l'assistance debout acclame l'ordre du jour suivant que, dans l'émotion unanime, lit M. le bâtonnier Nicolas Estier :

« Les Français et Arméniens de Marseille, présents, lundi soir, à la conférence présidée par M. Estier, ancien président du Conseil général des Bouches-du-Rhône, après avoir entendu MM. Estier, Mirzayantz, représentant de la République Arménienne ; Turabian, Aram, directeur du journal franco-arménien *L'Aiguillon*, et Emile Pignot, dans son discours, « Au chevet de l'Arménie », proclament que toutes garanties prises pour la sécurité des Arméniens en Arménie sous le



Mlle Verginié KEURHADJIAN

de Robinson-sur-Seine, en costume de fiancée de paysann^e arménienne.

M. DJEBRAYEL KEURHADJIAN, le père de ces deux jeunes filles, a été affreusement torturé sur l'ordre du gouvernement turc. On lui avait arraché les dents, les ongles des pieds et des mains. Ensuite, par une sauvagerie inouïe, ses tortionnaires avaient brûlé ses blessures avec des fers rougis au feu. Par cette torture on voulait le forcer d'accuser des innocents.

Mlles Keurhadjian sont les propres cousines germaines de l'auteur de ce livre.

Un^e tante de l'auteur, Mme Eva GULBENKIAN, a été attachée à une chaise; la tête de son fils de 16 ans a été sciée par les gendarmes turcs sur les genoux de sa mère. Après ce supplice atroce, Mme Gulbenkian a été assassinée. « Voilà l'œuvre humanitaire des amis de Pierre Loti et Claude Farrère ».

régime turc seraient vaines et inopérantes, ainsi qu'il ressort des preuves surabondamment apportées par l'histoire, et qu'une solution conforme à la morale est capable d'assurer aux Arméniens le droit de disposer d'eux-mêmes, c'est-à-dire l'Arménie aux Arméniens. Devant la défaillance des diplomaties, ils adressent à tous les peuples un ardent appel et crient bien haut qu'ils n'entendent pas que le sacrifice de tant de morts reste inutile. »

Puis, lentement, la salle se vide, mais chacun emporte dans son âme un peu de l'âme de l'Arménie.

Monsieur Emile Pignot, merci.

P. S. — Le soir même, l'ordre du jour ci-dessus a été envoyé télégraphiquement par les soins du journal *L'Aiguillon* à MM. Lloyd George et Aristide Briand à la Conférence de Londres.





Mlle Elise CASPARIAN
Mlle Zabelle TOMBOULIAN
en costume national arménien

Une Grande Manifestation Gréco-Arménienne

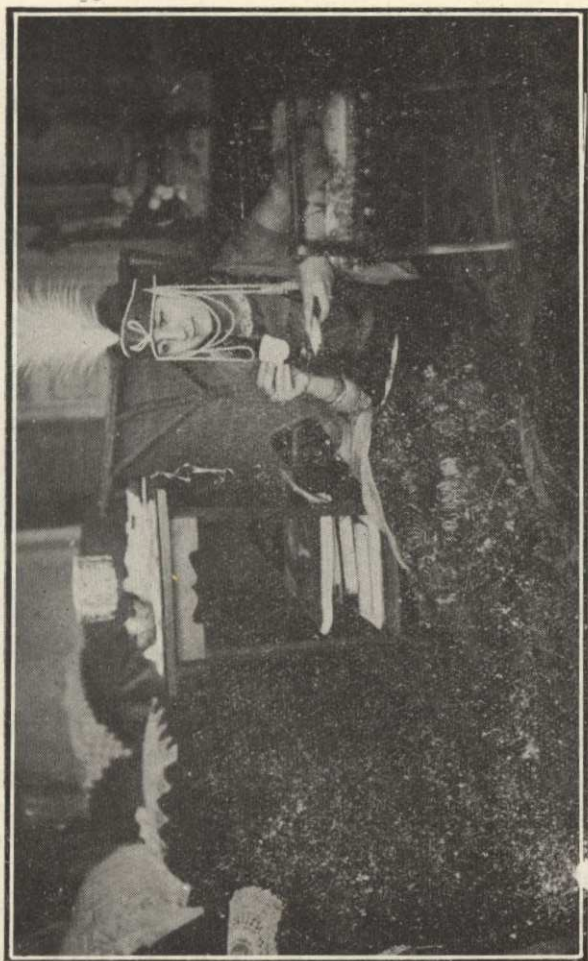
La grande salle du Comœdia-Cinéma était trop petite pour contenir l'affluence qui se pressait le dimanche 22 avril 1923 pour assister à la manifestation de l'Union et de Fraternité Gréco-Arménienne, organisée sous le patronage du journal franco-arménien *Aiguillon*. Dès 10 heures du matin, toutes les places étant occupées, plus de cinq cents personnes restaient debout.

Sur l'estrade avait pris place notre directeur politique qui présidait la réunion, ayant à ses côtés M. Adrien Artaud, conseiller d'arrondissement, président des Volontaires Français et Alliés, avec tout son Comité exécutif ; MM. Pétridès et Madra, ainsi que les représentants des mutilés arméniens de la Grande Guerre.

Dans l'auditoire, aux places réservées, étaient assis : M. Franghistas, consul royal de Grèce; M. Virzakis, vice-consul de Grèce; M. Tigran Mirzayantz, représentant de la République arménienne ; M. le consul général de Russie, M. le vice-consul de Russie, M. Eugène Pierre, conseiller général, ancien maire de Marseille; M. le docteur Audibert, adjoint au maire de Marseille; M. Pessemesse, inspecteur d'Académie; M. Borelli, commissaire spécial, et sa famille; M. Antonini, commissaire spécial adjoint, et sa famille; M. le commissaire Guillaume; Mme et M. Ripert, ancien député de Marseille, les représentants des Educateurs Populaires; le président honoraire de l'Union des Volontaires Français et Alliés; les représentants de la presse locale, etc., etc.

De la colonie grecque de Marseille : M. et Mme Constantinidès, Mme et M. Métaxas, président de la colonie grecque; M. le docteur Liambey; M. et Mme Photiadès, de la maison Rally Frères; M. et Mme Alexandre Simeonoglou M. et Mme Daras; M. Aslanis; M. et Mme Zographos; famille Colassi, famille Joanitès; M. et Mme Phocas; famille Mavromatis; famille Veissaridès; famille Orfanidès; famille Cacoulidès; M. Cokinaki, etc., etc.

De la colonie arménienne de Marseille : M. et Mme Haïroumiantz; M. H. Sélian, les doyens de la colonie; M. et Mme Tékéian; M. et Mme Gumchian; Mme et M. Garabedian, président de la Cultuelle; M. le docteur Tabibian et sa famille; M. et Mme Baltayan; M. et Mme Srabian; M. et Mme Léon Mesrop; M. Jean Haïroumiantz; Mme et M. Torossian, rédacteur à l'*Armenia*; Mme et M. Derathanassian, correspondant des journaux *Abaka*, de Paris, et *Arève*, du Caire; Mme



Mlle Alice CALFAYAN

de Marseille, dans l'intérieur oriental, la nièce de Monseigneur Calfayan, d'Amérique.
Le père de Mlle Calfayan était engagé dans la Légion Arménienne. Pendant les événements de Smyrne, les Turcs, l'ayant reconnu, l'ont assassiné,

et M. Chahlamian, chef du parti Dachnakiste à Marseille ; M. Vahan Tabakian, chef du Parti Hentchakiste à Marseille ; M. et Mme Tarakdjian ; M. et Mme Moutafian, etc., etc.

Le président ouvre la séance et donne lecture des lettres d'excuse.

Discours de M. Turabian

Il y a cinq ans, le premier cri de ralliement gréco-arménien est parti de Marseille, en pleine communion d'idées avec le sympathique M. Constantinides, et avec l'assentiment du grand homme d'Etat hellène, l'incomparable M. Venizelos. La direction de l'*Aiguillon* a été très heureuse de collaborer efficacement à l'union de la Grèce et de l'Arménie, que la destinée ne doit jamais séparer pour le plus grand bien de nos deux pays.

Grecs et Arméniens, nous avons lutté ensemble pour le triomphe de la même cause. Il semble qu'en ce moment la fatalité s'acharne d'une façon impitoyable sur nos malheureux pays et l'exagération orientale, passant d'une extrémité à l'autre, ne voit que de l'obscurité dans le ciel gréco-arménien ; à entendre plusieurs de nos compatriotes nous sommes, vulgairement parlant, complètement fichus. Allons donc ! comme si l'histoire n'était pas un recommencement perpétuel, comme si la vitalité de la race grecque et arménienne n'était pas proverbiale !

Oui, jusqu'à maintenant nous avons été les seuls piliers d'un empire ingrat et pourri ; nous avons fourni notre intelligence et notre activité à sa prospérité et à son bonheur, en échange d'une fidélité incompréhensible et à titre de reconnaissance nous obtenons les centaines de mille cadavres ensanglantés de nos frères et sœurs.

Eh bien ! Messieurs, désormais, travaillons pour notre simple compte. La Grèce et l'Arménie ont besoin de leurs enfants. Que notre intelligence et notre activité profitent au moins à nos propres pays, alors vous verrez d'ici peu, malgré quelques poètes maniaques et malgré des bouillons chauds et froids, cet empire de bandits s'écrouler tout seul. Pour activer la fin de cet événement nous n'avons qu'à rester unis entre Grecs et Arméniens.

D'ailleurs, le gouvernement hellénique lui-même nous donne l'exemple de cette union. Actuellement près de 200.000 Arméniens sont fraternellement reçus sur la terre hospitalière de l'antique Hellade, cela nous donne l'occasion de manifester, encore une fois, toute notre sympathie et toute notre reconnaissance au peuple hellène.

Mesdames, Messieurs,

Nous-mêmes nous sommes hospitalisés dans ce beau pays de France, dont la sympathie séculaire n'avait jamais fait défaut à l'égard de l'Arménie et de la Grèce. En vérité, nous méritons cette affection



EQUIPE PREMIERE DE FOOTBALL
de l'U. G. A. de Paris.

puisque nous étions fiers d'être les propagateurs de la culture française en Orient; mais nos ennemis séculaires, profitant adroitement des circonstances et appuyés fortement sur leurs bataillons de la cavalerie de Saint-Georges, nous ont enlevé, par surprise, certaines de nos positions où nous croyions être définitivement installés.

Il s'agit maintenant de les en déloger. Pour ce résultat, nous comptons beaucoup, permettez-moi l'expression, sur l'ânerie des Turcs. En voulez-vous des preuves ? Je n'ai que l'embarras du choix.

Les Turcs, grisés de leurs succès faciles, se croient déjà les maîtres du monde et voudraient imposer leur volonté à toutes les grandes puissances. En ce qui concerne la France, malgré leur duo d'amour avec les Pierre Loti et Bouillon Pacha, ils commencent par bannir l'admirable langue française de leurs écoles; quant au fameux projet de l'amiral américain Chester, grâce à des *bakchichs* habilement distribués, il est voté à l'unanimité dans leur repaire, où siège leur grrrande assemblée nationale, un projet qui supprime d'un trait de plume toutes les concessions précédemment accordées à la France.

Mesdames, Messieurs,

Le Turc, suivant son habitude, joue le rôle d'une fille publique dont les sourires et les faveurs sont accordés à ceux qui payent le plus, mais la source de ses sourires et de ses faveurs n'est pas loin d'être tarie sur un corps en pourriture. C'est alors que les amants de cette fille publique s'uniront pour creuser sa tombe et pour y enterrer d'abord leurs perpétuelles jalousies, ainsi que ce nid de microbes qui a été la cause principale de tous les malheurs des chrétiens d'Orient.

Mesdames, Messieurs,

Nous autres, Arméniens et Grecs, nous avons la bonne chance de goûter le charme de ce noble pays gaulois; journallement, nous avons l'heureuse occasion d'apprécier la parfaite urbanité et l'exquise courtoisie du peuple français. En ce qui concerne la politique, je ne suis pas de ceux qui jugent les événements d'après les apparences; pour être juste, il faut reconnaître que la meilleure charité commence par soi-même. Quand vous avez un malade chez vous à soigner, vous ne quittez pas sûrement son chevet pour porter secours à celui de votre voisin et *vice-versa*.

Pour ne pas être égoïste il faut reconnaître cette vérité. La France, malgré sa victoire, n'a pas pu obtenir satisfaction, ses meilleurs amis l'ayant abandonnée à son sort, ayant manqué à leur devoir primordial. La France était obligée de penser tout d'abord à elle, c'était logique, c'était naturel, c'était tout à fait humain qu'un relâchement se soit produit dans sa protection traditionnelle vis-à-vis des chrétiens d'Orient.



ATHLETES ARMENIENS DE PARIS

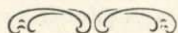
Mesdames, Messieurs,

Si la France se trouvait dans l'impossibilité absolue de nous secourir, par la faute de l'égoïsme de ses alliés, nos amis anglais et américains n'avaient même pas des excuses à nous présenter et vous savez très bien qu'en ce moment ils sont en train de piétiner nos droits pour l'amour du pétrole de Moussoul et pour l'amour de ce fameux projet Chester.

M. Artaud, dans une chaude et éloquente allocution, a apporté sa sympathie aux Gréco-Arméniens.

On se rappelle que c'est grâce à l'intervention de M. Artaud auprès de M. Maginot, ministre de la Guerre, que les mutilés arméniens ont obtenu satisfaction concernant leur pension.

M. Madra, après avoir exposé le martyre des malheureux réfugiés grecs et arméniens, a fait défiler sur l'écran les scènes émouvantes qui ont marqué l'évacuation de la Thrace.





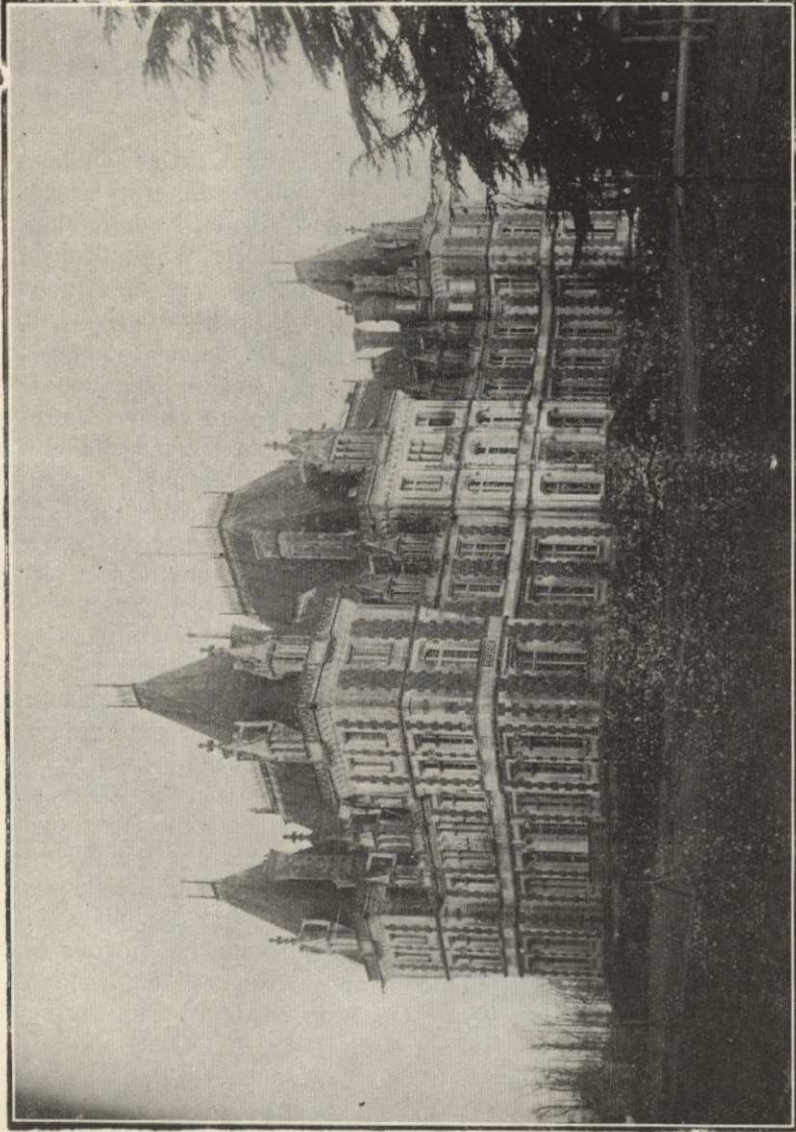
ATHLETES ARMENIENS DE MARSEILLE

La Grande Famille Gulbenkian et les Grandes Familles Arméniennes

Il me serait pénible de publier mon œuvre sans dire quelques mots de la noble famille Gulbenkian. Nous autres Arméniens, nous n'avons pas de titres nobiliaires, mais le mot « khanédan » qu'on attribue à la grande famille Gulbenkian, équivaut à ce titre. Le rôle joué par cette famille de philanthropes, dans la vie arménienne, de génération en génération, est au-dessus de tout éloge. En réalité, la fortune de cette famille ne dépassait pas cinq millions de francs bien avant la guerre ; avec cette fortune, relativement minime en comparaison de leurs œuvres de bienfaisance, ils trouvaient le moyen de contenter tous leurs parents, d'un nombre respectable, sans exception, en les plaçant à la tête des entreprises commerciales un peu dans toutes les villes de l'Asie-Mineure (Turquie) et dans d'autres pays.

J'avais eu le bonheur de connaître personnellement M. Sarkis Gulbenkian et sa digne compagne, Mme Dirouhie Gulbenkian, à cause de notre proche parenté, ma mère étant la nièce de M. Gulbenkian. Leur modestie n'avait d'égale que leur infinie bonté ; ils menaient une vie de dévouement et d'abnégation ; leur constant souci était l'éducation de leurs trois fils, MM. Calouste, Karnig et Vahan Gulbenkian et le bien-être de tous leurs parents. M. Sarkis Gulbenkian était d'une simplicité exemplaire. Malgré sa fortune, il avait l'horreur de la morgue et de l'apparat ; en dépit de la chaleur d'été de Constantinople et de la rigueur de son hiver, par n'importe quel temps on le voyait cheminer tranquillement à pied vers ses bureaux. Chaque midi, il faisait un repas tout à fait démocratique dans son bureau, et qui était souvent composé d'un bout de fromage, d'un morceau de pain et d'une grappe de raisin. Ce n'est pas l'avarice qui le poussait à cette existence d'une simplicité légendaire, puisqu'il ne refusait rien à son entourage, c'est lui seul qui se privait de tout. On aurait dit un envoyé du ciel qui se consacrait entièrement à sa mission de bienfaiteur en se sacrifiant complètement à l'œuvre qu'il avait entreprise. La disparition de cette noble figure et de sa sainte compagne a été pour le peuple arménien un deuil dont la mémoire est conservée au cœur de tous avec reconnaissance et bénédictions.

L'un de leurs fils, M. Karnig Gulbenkian, habite actuellement à Neuilly-sur-Seine ; un autre, M. Vahan Gulbenkian, est en Algérie. La fortune n'ayant pas été prodigue pour eux, ils se consacrent à leurs occupations personnelles ayant le souci de l'éducation et de



LE SPLENDIDE ORPHELINAT ARMENIEN

du grand philanthrope M. MIHRAN KARAGUEUSIAN, de New-York, à la Gaudinière, près de Paris, où sont hospitalisés 200 orphelins arméniens. (Voir page 258.)

l'instruction de leurs enfants, selon la noble tradition de leur famille ; ils possèdent l'affection et l'estime de tous leurs parents qui leur souhaitaient une meilleure destinée dans la tourmente de l'existence.

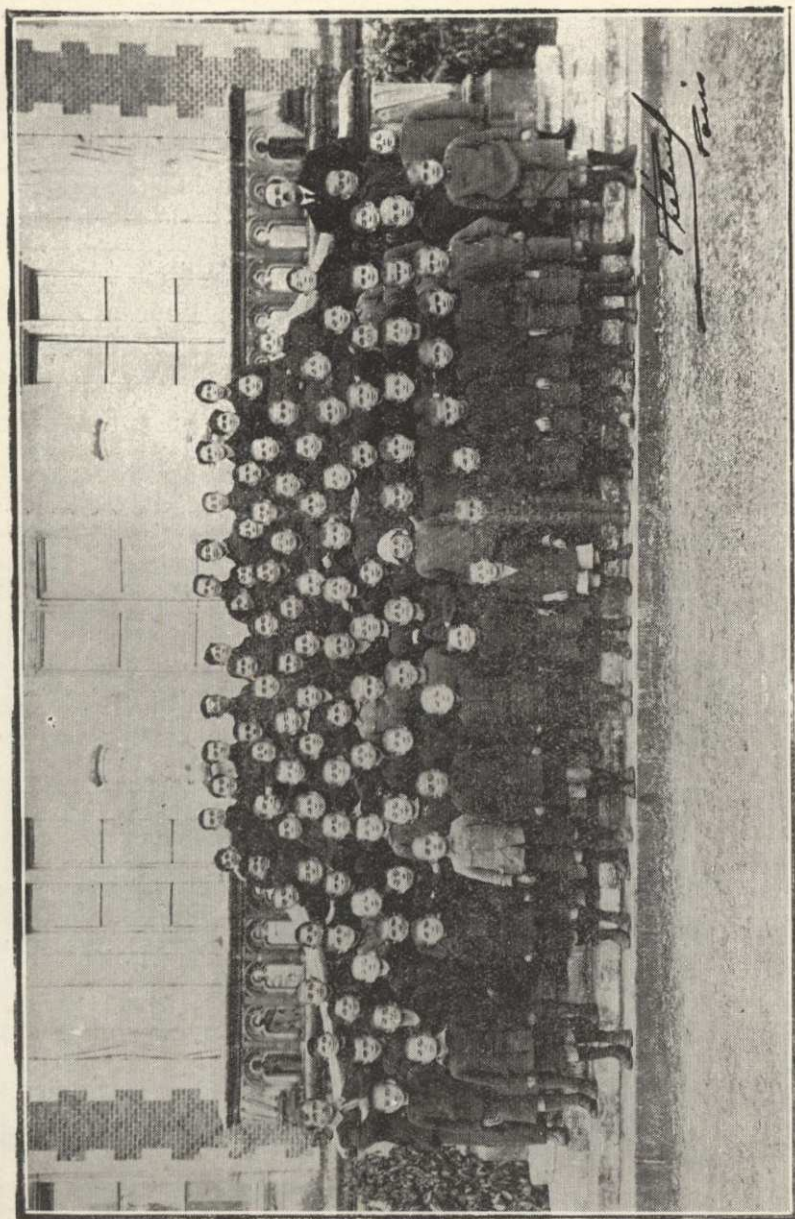
Quant à M. Calouste Gulbenkian, l'aîné de la famille, grâce à sa fortune colossale, étant devenu le véritable héritier de la tradition familiale, nous pensons qu'il fait tout son possible pour être utile, en premier lieu, à ses propres frères, à ses parents et à sa patrie, l'Arménie.

Les journaux anglais évaluent la fortune de M. Calouste Gulbenkian, au bas mot, à un milliard deux cents millions de francs, sans compter le 5 % dans les mines de pétrole de Mossoul. Nous rendons hommage à la compétence financière indiscutable de M. Gulbenkian ainsi qu'à son génie créateur devant lequel, d'après le compte rendu de la presse mondiale, s'inclinent les grandes puissances de la terre.

L'Arménie peut être fière et orgueilleuse de la renommée universelle d'un de ses fils ; nous croyons que M. Gulbenkian est digne de cette estime et nous pensons qu'il continue dignement l'œuvre entreprise par son admirable père. Pour marquer le culte qu'il professe à l'égard de ses parents, il a fait construire à Londres une église au nom de son père (Saint-Sarkis). Dans sa pensée, l'Arménie doit tenir une meilleure place, puisque lors des tremblements de terre de l'année dernière, il a fait parvenir télégraphiquement au gouvernement arménien une somme de 500.000 francs. Si nous sommes bien renseignés, il se propose d'élever, en Arménie même, à la mémoire de ses parents, un grand monument d'une réelle utilité publique, dont l'entretien se fera à ses frais ; quant à ses parents, nous supposons qu'il s'occupe du cas de chacun personnellement et ne les prive nullement de son appui pécuniaire et moral, méritant de ce fait la reconnaissance de tous. Mais selon nos renseignements de meilleure source, ces derniers temps les démarches deviennent si pressantes et si nombreuses que M. Gulbenkian, malgré ses excellentes dispositions et avec la meilleure volonté du monde, ne peut donner satisfaction à tous. Nous souhaitons que le ciel, exauçant les prières des fidèles, le résultat des mines de pétrole de Mossoul devienne de plus en plus fructueux, quoique le rendement actuel ne soit point à dédaigner puisque M. Gulbenkian s'assure, avec ses 5 %, un revenu annuel de cinquante millions au moins.

M. Gulbenkian sait très bien qu'il est légataire testamentaire de la grande tradition de la noble famille Gulbenkian et doit continuer comme par le passé ses œuvres de bienfaisance sans être nullement grisé par la fortune qu'il possède, pour le plus grand bien de l'Arménie et de tous les siens.

Nous n'avons pas eu la chance de connaître personnellement M. Sérovypé Gulbenkian, le frère aîné et l'associé de M. Sarkis Gulbenkian, qui était doué des mêmes qualités précieuses de bonté et de charité



LE GROUPE DES ORPHELINS

de l'orphelinat Karagueusian, que fréquentent dix petits Français sur le désir du bienfaiteur.

et qui partageait entièrement les idées humanitaires de son frère, dont la mémoire a élevé, ainsi que celle de sa noble compagne, Mme Hérepsimé Gulbenkian, un temple de reconnaissance dans le cœur des Arméniens.

MM. Badrik et Haroutune Gulbenkian, leurs fils, occupent une très grande situation commerciale en Amérique ; l'année dernière, à l'Exposition Nationale Américaine de New-York, le jury, à l'unanimité, leur a décerné le 1er prix de la fabrication des tapis d'Orient en Amérique, ce qui a donné l'occasion à M. Coolidge, président de la République des Etats-Unis, de féliciter publiquement MM. Gulbenkian frères.

MM. Gulbenkian frères, de New-York, n'ont jamais cessé de continuer dans une large mesure la bonne tradition de leur famille ; non seulement on les voit toujours à la tête des souscriptions nationales et des bonnes œuvres, mais ils s'intéressent tout particulièrement à la situation de chacun de leurs parents. Il est rare qu'un appel reste sans réponse auprès d'eux. A leur tour ils sont à la tête d'une grosse fortune qui, sans atteindre le milliard, leur donne de très larges moyens d'être utiles à leur patrie et à tous leurs parents. C'est peut-être cette situation, pourtant très enviable, qui les rapproche davantage de leurs parents. M. Nersess Gulbenkian, de Londres (le fils de M. Badrik Gulbenkian), est un fidèle continuateur de la tradition de leur famille.

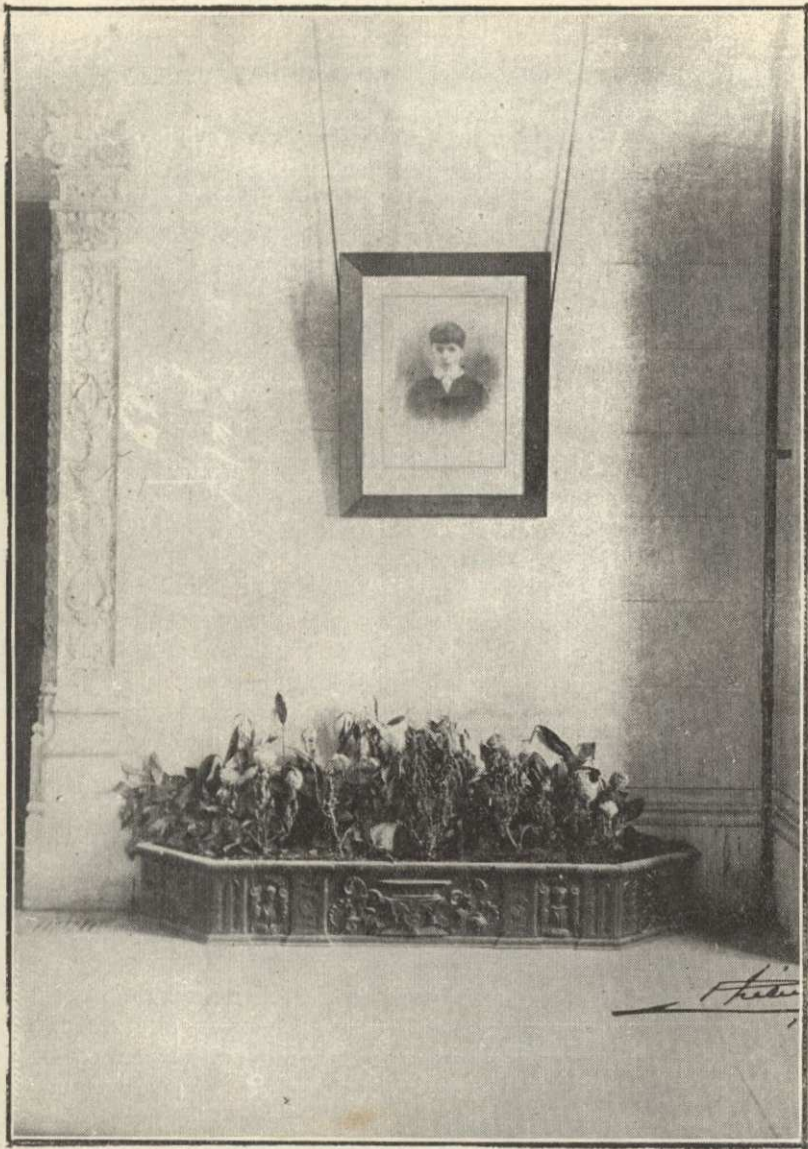
Il y a douze ans, la mort prématurée du très regretté Gullabi Gulbenkian, un de leurs frères, fondateur de la maison de New-York, ainsi que de celle du très jeune et très sympathique M. Sérovpé Gulbenkian, fils de M. Badrik Gulbenkian, a causé un regret général parmi nos compatriotes. M. Gullabi Gulbenkian a laissé à sa mort une dizaine de millions de francs pour la construction et pour l'entretien d'un grand orphelinat en Arménie ; M. Badrik Gulbenkian est le légataire testamentaire de son regretté frère.

Notre œuvre aurait été incomplète si nous passions sous silence les noms d'autres grandes familles arméniennes actuelles dont le patriotisme et l'esprit de charité peuvent les classer au niveau de la famille Gulbenkian ; donc, nous nommons :

1° Boghos Nubar Pacha, notre vénérable chef, décoré de la Légion d'honneur, qui paye de sa fortune et de sa personne en faveur du peuple arménien ; il est non seulement le digne président de l'Union Générale de Bienfaisance Arménienne, mais de plusieurs œuvres de bienfaisance qui portent son nom ;

2° Le regretté Alexandre Mantachoff, à la générosité duquel est due la construction de l'église arménienne de Paris, 15, rue Jean-Goujon (Champs-Élysées) ;

3° MM. Melkonian frères, d'Égypte, qui ont laissé de leur vivant toute leur fortune à l'Union Générale de Bienfaisance Arménienne : une somme de soixante millions de francs ;



LE TRES REGRETTE FILS de M. KARAGUEUSIAN
en souvenir de qui l'orphelinat a été créé

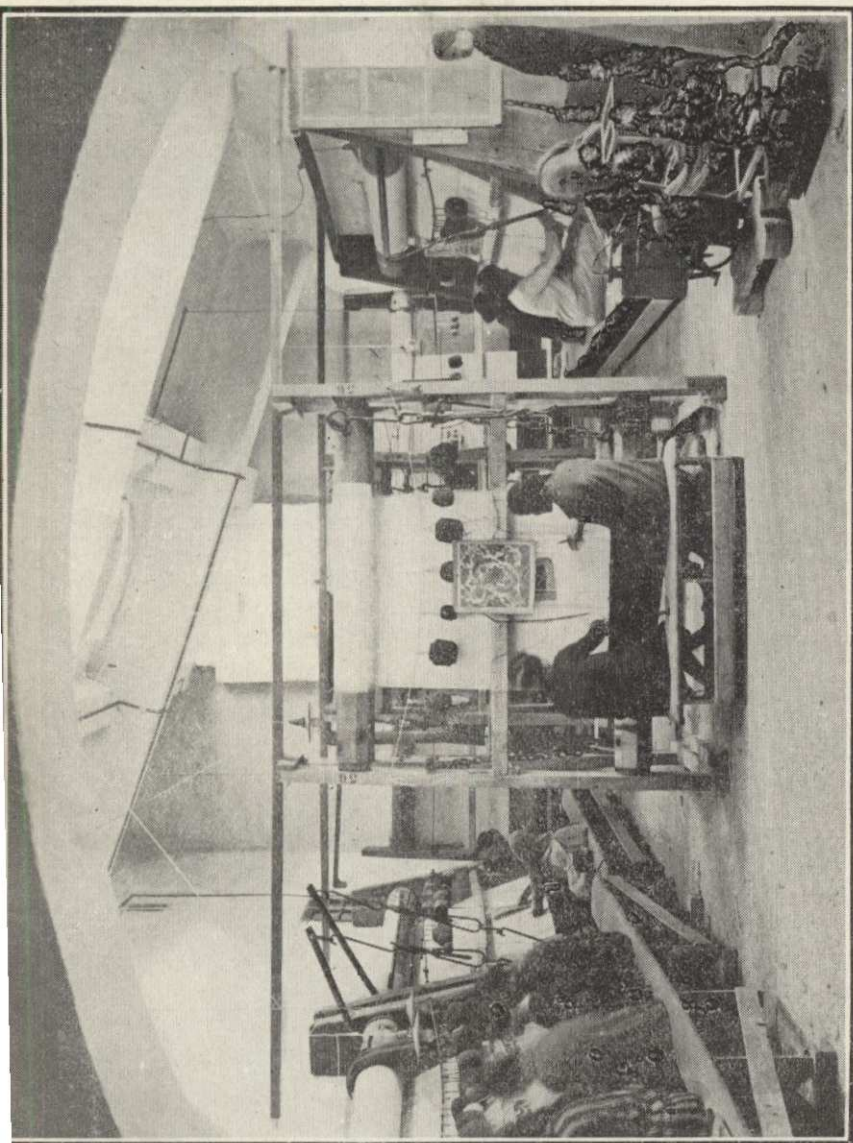
4° MM. Archak et Mihran Karagueusian, qui entretiennent à leurs frais un grand orphelinat arménien dans la banlieue parisienne ;

5° Notre sympathique compatriote Dikran Khan Kélékian, titulaire de la Légion d'honneur, le grand antiquaire, place Vendôme, à Paris, qui entretient un orphelinat en Syrie et participe généreusement à toutes les souscriptions nationales ;

6° M. Atanakiné Eknayan, fondateur des usines de taillerie Eknayan, 20, rue Louis-Philippe, à Neuilly, qui a laissé de son vivant un million de francs pour les œuvres de bienfaisance arméniennes. Le fils aîné, M. Aram Eknayan, est mort au champ d'honneur pour la France, pendant la guerre. MM. Vahé et Mihran Eknayan continuent dignement la tradition de leur père ;

7° M. Mihran Mouradian, dont la modestie n'a d'égale que son amabilité : il encourage toutes les œuvres patriotiques. Ce qu'il donne de la main droite, sa main gauche l'ignore souvent ; il est en train de construire une église en Abyssinie.

Nous avons maintes fois critiqué l'égoïsme des richards arméniens. La plupart de ces favorisés de la fortune considèrent l'argent comme un but, mais non pas comme un moyen ; c'est pourquoi, en faisant l'histoire de la famille Gulbenkian, nous avons voulu leur procurer l'occasion de suivre l'exemple de cette grande famille et celui des autres que nous venons de nommer. Nous admettons que chacun ici-bas doit penser avant tout à sa famille, mais une fois l'avenir des siens assuré dans une limite raisonnable, ce devoir doit s'étendre à la collectivité ; c'est une obligation que personne n'a le droit d'ignorer. En résumé, l'avarice proprement dite est une maladie néfaste pour l'humanité, que l'on doit combattre par tous les moyens, et, en cas de besoin, la livrer au bistouri de la chirurgie pour que le corps de la collectivité soit plus sain et le bien-être mis à la portée de tous les travailleurs, intellectuels ou manuels. A quoi bon donner au peuple l'instruction et éveiller chez lui de plus en plus le sentiment de bien-être si cette instruction doit être la cause de l'extension sans limites de ses souffrances morales et corporelles ? A quoi bon ouvrir devant ses yeux de nouveaux horizons de félicité s'il doit porter les chaînes de l'esclavage avec plus de compréhension que ses ancêtres qui, eux au moins, dans leur ignorance, acceptaient leur sort avec plus de soumission et de résignation, donc ils souffraient moins que nous si suivant la constitution du corps humain l'égalité entre les hommes est une pure utopie d'après les lois mêmes de la nature ? Tâchons au moins de combler cette lacune par des mesures en la possession de la justice humaine et le peuple atteindra ce but avec plus de sûreté et avec plus de succès lorsqu'il saura faire une distinction entre les grands favorisés de la nature, les bons et les mauvais. Les premiers doivent être l'objet de son estime et de sa considération ; quant aux seconds, de son mépris profond comme si on les jetait dans un panier



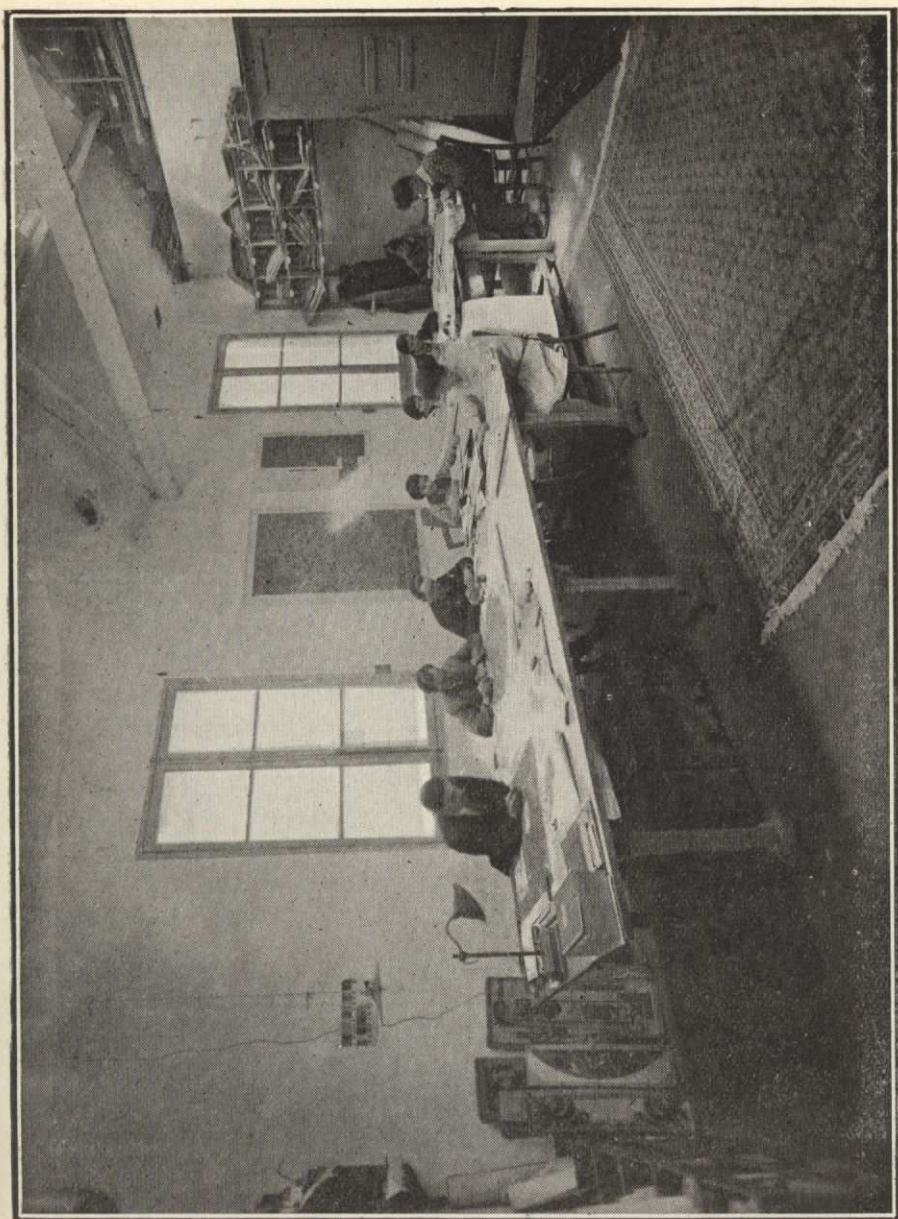
LES OUVRIERES ARMÉNIENNES

en train de travailler à la fabrication des tapis d'Orient dans les ateliers « France-Orient », à Saint-Jérôme (Marseille).
Ce sont les Arméniens qui ont introduit, depuis 1923, en France, la fabrication de tous les tapis d'Orient.

d'ordures ; voilà le seul moyen de guérir l'avare de son avarice et l'égoïste de son égoïsme. Ce travail a l'avantage d'être accompli sans sursaut et sans effusion de sang ; l'ironie et le mépris du peuple envers eux sera plus efficace, pour conduire l'humanité à une destinée meilleure, que ne le seraient tous les canons et toutes les baïonnettes de la création. Si vous vous adressez à l'instinct animal de l'homme, au lieu de vous adresser à sa raison ; si vous déchaînez ses instincts bestiaux, au lieu d'encourager les nobles palpitations de son cœur, vous le ferez descendre de son rang d'homme de raison à celui de la bête, et sa férocité dépassera en horreur les plus cruels carnages accomplis par tous les fauves de l'univers.

Si c'est avec de pareils moyens que vous avez la prétention de reconstituer un paradis terrestre, je vous plains sincèrement. Pauvre humanité ! dans ces conditions, vous n'êtes pas encore au bout de vos souffrances.





UN BUREAU DE DESSINS
pour tapis « France-Orient », à Saint-Jérôme (Marseille)

Extraits du Journal " AIGUILLON "

On danse sur nos Cadavres

La Guerre Mondiale est terminée par la victoire triomphale des alliés. Les maîtres de l'heure distribuent les récompenses de la Justice, à tous les peuples opprimés. Dans cette distribution générale, où toutes les nations sont conviées, l'Arménie seule est oubliée ; par ce fait, la question arménienne risque d'être ajournée aux calendes grecques.

Il nous est bien pénible, à nous autres Arméniens, de constater que les souhaits de nos amis français, anglais et américains restent platoniques, que nos meilleurs défenseurs de 1916 — entre autres le *Temps* — font la sourde oreille à nos gémissements et à nos plaintes.

Messieurs les rédacteurs du grand quotidien, nous ne sommes donc plus « ce petit vaillant peuple qui avait tout jeté dans la balance pour défendre la cause des alliés... ? Eh bien ! l'heure du règlement des comptes a sonné depuis dix mois ; qu'attendez-vous pour nous faire rendre justice, suivant votre promesse de 1916 ? Quelle est cette manie de vouloir sacrifier vos fidèles alliés de cinq ans aux assassins turcs, vos ennemis d'hier et de toujours ?

Si vous êtes des oublieux du passé, pour troubler un peu la quiétude de votre conscience, allez explorer, Messieurs, les champs de bataille de Verdun, de Champagne et de la Marne ; faites un voyage, dans les déserts de la Syrie et de la Palestine ; vous découvrirez, de ce côté de la tranchée, le sang arménien mêlé au sang français, et, de l'autre côté, celui du Turc à celui du Boche. Si cela ne vous suffit pas, poussez votre enquête jusqu'à la frontière du Caucase, et là vous demanderez à vos amis anglais et russes si les Arméniens savent mourir aussi bravement qu'eux. Je vous prierai seulement de faire ce pèlerinage en compagnie de M. Pierre Loti, à qui nos braves feront goûter les délicieux rôtis des lièvres de nos forêts, à la place des *houris* des riantes rives du Bosphore.

Aux grands maux les grands remèdes. La diplomatie turque, ayant constaté sa faillite définitive, vient passer la main à la diplomatie caressante des jolies *hanoum* de *Stamboul*. Aux rusés diplomates, qui s'appellent Fouad, Saïd, Kemal, Ferid, etc., succèdent les fines fleurs



COMITE CENTRAL DE L'UNION GENERALE ARMENIENNE DE BIENFAISANCE

Assis, de gauche à droite : 1° S. E. M. SINAPIAN (ancien ministre des Affaires Etrangères et ancien sénateur); 3° le président de l'Union, notre grand chef; Son Excellence Boghos Nubar Pacha, décoré de la Légion d'honneur; 4° notre sympathique compatriote M. Dikran Khan KÉLEKIAN, vice-président de l'Union, titulaire de la Légion d'honneur; 5° M. Mikael PAPATCHANIAN; 6° M. ARAM DJÉVAHIRDJIAN; 7° M. HÉKIMIAN, comptable en chef; 8° M. Zareh Bey NUBAR (fils de notre chef); 9° M. S. SEV ADJIAN; 10° M. Léon GUMUCHGUERDAN; 11° M. Dikran GAMSAGAN; 12° M. Léon PACHALIAN, secrétaire général.

En haut, dans les médaillons : à gauche, M. ESMERIAN; à droite, M. AGHATON BEY.

féminines de la race turque : Khalidé Edibe, Adilé, Sémié, Nadidé, Leyla, Nadjé et compagnie.

Les jeunes fonctionnaires des différents ministères sont les intermédiaires complaisants, tout désignés pour faciliter les relations diplomatiques, entre le sexe féminin turc et le sexe masculin européen.

Nous est-il permis de le dire ?

Dans certaines maisons de *Chichli* (Péra), aménagées pour la circonstance, les charmeuses exercent leurs fonctions, pour trancher la question d'Orient à l'avantage de leur patrie, en étouffant la voix plaintive d'un peuple martyr.

Nous nous faisons un devoir d'attirer très respectueusement l'attention de MM. Wilson, Clemenceau et Lloyd George, et nous leur demandons une enquête, pour tout ce qui se passe à Constantinople, étant donné que ces ensorceleuses endorment ces messieurs, pendant qu'on assassine les débris de la race arménienne, avec la complicité du gouvernement turc.

(Aiguillon, 5 octobre 1919).



La Justice et le Crime aux prises

Un pauvre diable, tenaillé par la faim, poussé par l'instinct naturel de conservation, en passant devant une boulangerie, dérobe un morceau de pain ; immédiatement la main pesante d'un agent de police s'abat sur ses épaules et le pauvre purge un moment de faiblesse dans les cachots de l'Etat, parce que le vol étant un crime, la Justice doit accomplir son rôle de gardien de la moralité sociale ; donc, la propriété étant sacrée, un homme doit plutôt mourir de faim que de voler ; nous admettons cette thèse, si vous voulez.

Sous l'influence de l'alcool, un ivrogne, dont la raison est noyée dans un épais brouillard, frappe un passant dans la rue et le tue d'une façon machinale et inconsciente ; la Justice humaine l'envoie à l'échafaud, parce que, sous aucun prétexte, personne n'a le droit de tuer son semblable : l'existence humaine étant sacrée, toute personne qui tue doit être supprimée, la Justice n'admet pas de circonstances atténuantes. A la rigueur, nous accepterions cette conception.

Vous êtes père de famille, vous avez une fillette que vous adorez, sa présence dans votre maison fait votre orgueil et votre joie ; un beau jour elle tombe, par hasard, entre les mains d'une espèce de brute, genre Soleilland, qui, après lui avoir fait subir des outrages, l'étrangle et la jette dans un fossé sur la route ; à la nouvelle de cette horrible découverte, la douleur de votre cœur de père ne connaît plus de limites ; tout un pays se soulève d'horreur et de dégoût et on voudrait mettre l'ignoble individu en morceaux pour avoir outragé si criminellement la moralité publique. Nous contestons même la qualité d'homme à ces genres de brutes et le couperet de la guillotine doit accomplir son œuvre de justice. Soit !

Eh bien ! comparons, maintenant :

Les vols, les assassinats et les viols se commettent en Arménie depuis six ans par dizaines de milliers, par les assassins turcs, les protégés de MM. Pierre Loti et Compagnie. Où est-elle donc nichée la justice pour envoyer à l'échafaud tous ces bandits ? Alors, vous avez deux justices, Messieurs les *Grands Financiers* internationaux ? Vous trouvez ça tout naturel qu'un peuple subisse les tourments de l'enfer et disparaisse même de la terre, pourvu que cela vous rapporte ? Qu'est-ce que vous avez donc dans votre poitrine à la place du cœur pour vouloir empêcher la justice d'accomplir son rôle de justicier vis-à-vis des assassins ? Nous serions très curieux de savoir si vous n'auriez pas par hasard l'intention de défendre les voleurs, les assassins et les Soleilland devant le Congrès de la Paix : prenez garde, n'essayez pas de soustraire le crime au châtement.

Vous vous sentez peut-être forts parce que vous tenez la grosse caisse, mais n'oubliez pas, Messieurs, que nous tenons entre nos mains le flambeau de la Justice. Quand le défilé des assassins turcs commencera devant le tribunal du monde civilisé, dans votre intérêt même, vous feriez mieux de ne pas vous trouver dans leurs rangs, parmi leurs défenseurs, si vous ne voulez pas être considérés comme les affiliés de ces bandits, par conséquent destinés au même peloton d'exécution.

(Aiguillon, 15 décembre 1919).



Messieurs les Médecins sont en Consultation

Marache a succombé entraînant dans ses ruines la mort de 600 Français et 16.000 Arméniens. Hadjin assiégé continue sa défense héroïque ; la ville cernée par les assassins de Mustapha Kemal, à bout de ressources et munitions, ne voyant arriver aucun secours du dehors, demande dans son dernier cri de détresse « *de lui indiquer au moins le moyen de communiquer avec le Ciel* » et pendant ce temps MM. les Médecins continuent leur diagnostic autour du tapis vert.

Le Médecin en chef de la Maison Blanche surveille consciencieusement les opérations chirurgicales de ses confrères, et dans sa sollicitude paternelle pour l'Arménie chrétienne, il prodigue en guise de consolation les 14 points de son Evangile. Si les derniers débris du peuple martyr rendent leur âme à Dieu sous les yatagans des amis de Pierre Loti, ils emporteront avec eux au moins une dernière consolation, la sympathie platonique de M. Wilson ; c'est un excellent sauf-conduit à présenter à la porte du Paradis.

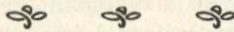
Sa Sainteté Sahak II, le Catholicos des Arméniens de Cilicie, qui vient d'arriver à Paris, ne se payant pas de mots, demande au gouvernement français d'autres chapelets que des mélodies wilsoniennes. Elle réclame des armes pour la population arménienne de Cilicie, pour sa défense contre les assassins turcs. Sa Sainteté ayant été reçue en audience particulière par le Président de la République Française et par M. Millerand, nous avons tout lieu de croire que pleine satisfaction lui sera accordée.

Lors du passage de Sa Sainteté à Marseille, nous avons eu l'occasion de constater qu'Elle joignait à l'amour de son peuple la finesse d'un diplomate. Nous applaudissons de toutes nos forces son excellente inspiration de s'adresser directement au gouvernement français sans se perdre dans les labyrinthes du Conseil Suprême. Le chemin le plus court en géométrie ainsi qu'en politique c'est la ligne droite, il est heureux de constater que le chef des Arméniens de Cilicie ait compris cette éternelle vérité mieux que les fameux mannequins.

D'autre part, la Cilicie étant un pays essentiellement arménien, la politique « de ménager la chèvre et le chou » n'est plus de mise. En face des assassins turcs armés jusqu'aux dents, la population arménienne de la Cilicie doit être armée incontestablement, si on n'a pas l'intention de jeter volontairement « les agneaux à la gueule des

lous. » Où le drapeau tricolore flotte, la vie de chaque Arménien doit être défendue si on ne veut pas porter une grave atteinte au prestige de la France parmi les populations chrétiennes d'Orient, prestige que nous désirons ardemment rayonnant de toute sa chaude clarté. C'est le souhait que forment nos compatriotes de la Cilicie arménienne pour cimenter la base d'une étroite collaboration franco-arménienne dépourvue de toute souillure turque.

(Aiguillon, 15 avril 1920).



La Loi de la Nature et la Singerie Humaine

Il y a un sentiment inné dans le cœur de chaque homme, que ni le temps, ni les circonstances ne peuvent effacer, c'est l'amour du pays natal où vous avez vu le jour. Vous pouvez changer votre manière de voir ou de vivre, mais il suffit d'une étincelle de souvenir pour secouer tout votre être d'un frisson joyeux. Chassez le naturel, il revient au galop.

Il y a quelques mois, une discussion s'engageait dans un groupe d'amis ; un charmant orateur, emporté par sa fougue, faisait miroiter devant les yeux émerveillés de ses auditeurs la naissance d'une humanité purifiée ; à l'entendre, un nouveau Messie était arrivé dans cette vallée de chimères et de misères, avec sa baguette magique, dans l'intention de réaliser la fraternité universelle ; au cours de cette discussion, invité à donner mon avis sur ce sujet, j'avais préféré garder un mutisme absolu, mais sceptique, l'orateur, piqué dans son amour-propre, multipliait ses efforts et avec la facilité de parole dont la nature l'avait doté, il croyait déjà avoir conquis tout son auditoire. Je me voyais isolé dans ce milieu et entouré par une atmosphère de méfiance, pour fêter dignement le triomphe de ce nouveau catéchisme, les demi se renouvelaient. Profitant d'un instant de répit, j'avais jugé le moment propice pour hasarder une petite observation pas bien méchante ; du coup, mon contradicteur, donnant libre cours à sa nature, me répliquait : « Monsieur, nous autres, les... » dans l'hilarité générale, le château d'Espagne s'écroulait, et les auditeurs revenaient à la réalité des choses d'ici-bas.

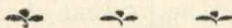
La Loi de la Nature veut que, par un fil mystérieux, nous soyons attachés au sol où notre corps périssable a pris naissance.

La Loi de la Nature veut que l'amour de la patrie nous soit sacré, mais la Loi de la Nature ne nous interdit pas d'avoir d'autres affections, même profondes, à une seule condition que la première ne soit pas sacrifiée à la seconde ; voilà ce qui est humain, naturel et sensé, le contraire n'est que de l'hypocrisie, intrigue et intérêt qui composent l'échelle de la singerie humaine.

Suivant cette logique, pour aimer sincèrement sa patrie d'adoption, il faut commencer d'abord à aimer sa patrie d'origine ; on peut être cireur de bottes ou chef de grands établissements financiers, on ne doit jamais renier son origine.

Il est bien entendu que si la marchandise est mauvaise ou pourrie, ce n'est pas en mettant une nouvelle étiquette que vous changeriez sa qualité. Quand vous n'êtes pas de bons Arméniens vous ne pouvez devenir que de faux Français. C'est le vrai patriote arménien qui est capable de confondre la France et l'Arménie dans la même affection, au moins celui-là connaît ce que c'est que l'amour d'une patrie.

(Aiguillon, 1^{er} novembre 1921).



La Délégation Arménienne chez M. Briand et la Cilicie

M. Noradounghian, président de la Délégation nationale arménienne, et M. Aharonian, représentant de la République arménienne, ont rendu une visite de remerciements à M. Briand, concernant les soins que les autorités françaises apportent en Syrie aux réfugiés arméniens de Cilicie.

Nous tenons, tout d'abord, à faire remarquer que nous professons du respect vis-à-vis des deux présidents, mais le souci de l'intérêt supérieur de l'Arménie nous ordonne de ne pas nous engager dans la voie que ces messieurs ont choisie.

Nous nous sentons d'autant plus forts dans notre manière de voir et d'apprécier les événements actuels que nous avons pris une position claire et nette en nous rangeant sous la bannière française à l'époque la plus critique du catéchisme wilsonien, ayant été l'ami fidèle et dévoué de la France, au moment où elle subissait l'assaut diplomatique concernant la Cilicie ; aujourd'hui, aucune obligation ne nous commande d'être plus royaliste que le roi, puisque les dirigeants de la

politique orientale de la France abandonnent le mandat que nous avions défendu avec tant d'acharnement.

Tout en rendant hommage à la finesse de M. Noradounghian, nous pensons qu'il n'est pas seul à conduire la politique arménienne. Il nous est très pénible de constater que la Délégation, par sa visite intempestive, devient inconsciemment la complice de nos ennemis; cette démarche laisserait la pénible impression d'une consécration de l'entente franco-turque, tandis qu'elle devait revêtir un caractère de protestation. On avait toujours le temps de remercier.

Le peuple arménien attend de sa Délégation un peu plus d'initiative et d'énergie; il ne peut pas comprendre que la Délégation, au lieu de suivre une politique foncièrement arménienne, se laisse emporter par le courant factice que les ennemis de l'Arménie ont réussi à créer dans certains milieux français.

Malgré l'accord franco-arménien de 1916, pendant la présidence de M. Briand, les troupes françaises évacuent la Cilicie et à l'entente franco-arménienne succède l'entente franco-turque et les diplomates arméniens ne trouvent pas d'autres moyens, pour parer à ce désastre inattendu, que d'aller déposer aux pieds de M. Briand les hommages des Arméniens abandonnés.

Depuis le début de la guerre, une délégation arménienne, sous la présidence de Son Excellence Boghos Nubar Pacha, installée à Paris, conduisait la politique arménienne; nous ne mettons pas en doute la bonne volonté et le patriotisme du vénérable vieillard qui avait la lourde charge de veiller aux destinées de l'Arménie, mais l'incapacité notoire et la fanfaronnade imbécile de ses piètres conseillers ont conduit l'Arménie à l'état lamentable où elle se débat actuellement.

L'ancienne Délégation, après avoir accompli son œuvre de mort et de désorganisation, s'est éclipsée subitement, sans tambour ni trompette, du cirque politique où elle ne donnait que des représentations théâtrales à la manière des clowns et, pour l'amusement de la galerie, faisait tinter les grelots d'une presse à sa dévotion.

Une nouvelle délégation succède automatiquement à l'ancienne; nous espérons que l'ancienne comédie ne recommencera pas sous une nouvelle forme, dont le résultat a été si désastreux pour notre malheureuse patrie. Les droits que l'Arménie avait acquis grâce à l'héroïsme de ses enfants sur les champs de bataille de France, de Cilicie, de Syrie et du Caucase ont été perdus par la bêtise des pantins.

Au lendemain de l'armistice, nous étions l'enfant gâté du monde civilisé; depuis, tous nos amis nous ont abandonnés, reculant devant l'arrogance, l'exigence et la démence de nos soi-disant diplomates. Après l'évacuation de la Cilicie, la méfiance du peuple arménien est naturelle, c'est pour cette raison qu'il veut suivre pas à pas la politique de sa nouvelle Délégation pour qu'une catastrophe finale n'ensevelisse l'Arménie et la question arménienne dans les mêmes décombres.

Nous n'avons pas l'habitude de nous perdre dans la phraséologie,

nous n'avons pas non plus l'intention de critiquer pour le plaisir de critiquer; maintes fois nous avons exposé notre point de vue concernant la politique arménienne et la modestie ne nous interdit pas d'avoir la prétention d'exposer notre manière de voir et de prier la nouvelle Délégation d'en faire son profit, puisque ayant été en opposition ouverte avec la politique de l'ancienne Délégation les événements ont prouvé que c'est nous qui avons raison; par conséquent, la Délégation actuelle n'a même pas le droit de repousser nos suggestions et de conduire l'Arménie par les procédés de ses prédécesseurs à sa ruine complète.

L'existence de la Grande-Arménie dépend de la disposition de la Russie vis-à-vis des Arméniens; l'abandon même de la Cilicie par les troupes françaises prouve surabondamment que nous n'avons pas grand'chose à espérer de nos grands alliés d'hier en ce qui concerne la Grande-Arménie et sans l'amitié russe l'Arménie n'aura qu'une existence théorique. Une fois que cette vérité, crevant les yeux, sera comprise, nous trouverons le vrai chemin du salut. Si les représentants de l'ancien gouvernement arménien à Paris, hypnotisés par des paroles vides de sens, n'avaient pas suivi une politique antirusse, en laissant prendre notre place réservée auprès de nos amis moscovites par les Turcs. aujourd'hui, nous aurions eu le bonheur de voir flotter le drapeau arménien dans les ports de la mer Noire.

Quant à la Cilicie (la Petite-Arménie), de ce côté aussi la politique de notre Délégation a été plus que piteuse, nous sommes entrés en Cilicie en collaboration avec les Français, donc, nous devons être fidèles jusqu'au bout à l'amitié française au lieu de courir derrière l'ombre du mandat américain et de donner prétexte à l'entente Picot-Kemal à Sivas qui a été la première étape de l'accord franco-turc et dont l'accord Franklin-Bouillon et Mustapha-Kemal n'était que la continuation de la première. Il ne faut jamais perdre de vue que la base de l'accord franco-turc a été mise à Sivas au moment où la distribution des mandats était discutée par le Conseil suprême et au même moment où la Délégation arménienne, endossant avec une légèreté décevante le manteau des compatriotes de Georges Washington, étudiait ses leçons du catéchisme américain dans les salons de l'avenue du Président-Wilson.

Résumons. Nous devons suivre une politique franchement russo-phile, l'amitié russo-turque est apparente et sans fondement. Chacun de ces pays attend le moment propice pour foncer sur son voisin; la Turquie étant l'ennemi héréditaire de la Russie, naturellement la sympathie de cette dernière va à l'Arménie dont l'amitié n'avait jamais fait défaut vis-à-vis de sa grande voisine. Restons donc fidèles à cette amitié qui ne nous a jamais refusé sa puissante protection *pratique* mais non pas *théorique*.

(Aiguillon, 1^{er} février 1922).

L'Homme ou le Singe ?

Parfaitement, Monsieur, c'est Darwin qui a raison. Nous descendons directement du singe, et nous sommes même l'imitation du singe, vous n'avez qu'à observer autour de vous et vous verrez que toute notre existence est composée de singeries de mauvaise fabrication.

Vous prétendez que c'est une affirmation audacieuse sans aucune preuve plausible ; moi, au contraire, j'affirme que le singe possède des qualités remarquables dont nous sommes dépourvus. Son sentiment de justice et de fraternité nous surpasse à tous les points de vue. Vous êtes incrédules, dites-vous ; comme Thomas vous voudriez des preuves palpables avant d'accorder votre confiance à mes affirmations fantaisistes ? Soit ! commençons l'expérience. Je prendrai deux singes ; vous, vous prendrez deux hommes, et des meilleurs, qui s'appelleront, si vous n'y voyez aucun inconvénient, l'un Franklin, l'autre Loti.

Je fais entrer un de mes singes dans une salle à manger copieusement garnie ; au bout d'un quart d'heure, le singe ayant satisfait son besoin gastronomique, sortira tout joyeux de ce festin inattendu, se livrant à ses gamineries habituelles avec l'indifférence d'un philosophe ; alors, je fais entrer le second singe, lui aussi suivra l'exemple de son camarade, et après son départ il restera encore suffisamment de mets, de quoi nourrir tout un régiment de singes. Mon expérience étant terminée, je vous cède le pas.

Attention ! conservez Loti pour votre dernier atout, franchement je n'ai pas l'intention de m'éterniser dans une attente languissante ; si, par malheur, vous le faites entrer le premier, nous serons flambés, mon vieux, il est capable d'entraîner à sa suite toutes les *Houris* du *Paradis de Mohammed* et dans l'ivresse de *Bacchus* et de *Vénus*, d'oublier l'humanité souffrante.

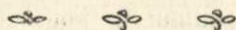
Il est donc dangereux de commencer votre expérience par l'utopiste, commencez plutôt par l'homme pratique qui ne perd pas son temps dans les rêveries et illusions (*Times is money*), faites entrer ce bon Franklin qui est l'amateur de la bonne chère et je vous parie 100 contre 1 que lorsque Loti entrera à son tour dans la salle à manger il trouvera pour tout aliment « ses visions d'Orient » pour éblouir les loisirs de M. Briand dans son voyage au pays de l'Oncle Sam.

Notre expérience terminée, vous avouerez avec moi qu'il ne viendrait même pas à l'idée d'un *orang-outang* qu'après avoir bouloté toute

notre salle à manger il cherche à accaparer la nourriture de ses semblables d'autres contrées pour les vouer à la famine et à la mort, ce qui prouve que le plus singe des deux singes, c'est encore l'homme singe avec toutes ses imperfections.

P. S. — Le fameux commis-voyageur est aussi calé en français qu'en anglais, même en turc, il a l'avantage de penser en français, d'agir en anglais et de boulotter en turc.

(Aiguillon, 1^{er} avril 1922).



Les Assassins triomphent

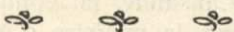
La fanfaronnade et la jubilation des Turcs n'ont plus de bornes, leur mégalomanie ne connaît plus de frein, tandis que les humbles hôtes de Charenton restent respectueux devant leurs geôliers par crainte du châtimeut. Ces fous dangereux, ces assassins professionnels qui portent le nom maudit de Turcs, délivrés par la complaisance de la justice humaine, se mettent à l'œuvre pour assouvir leur soif insatiable dans le torrent du sang de leurs victimes, et la vieille Europe endurec dans sa sensibilité trouve un plaisir raffiné dans la contemplation de la sinistre boucherie qui ne cesse de fonctionner, comme si elle assistait à une course de taureaux émouionnante et enivrante. Piqua !... piqua !... C'est le sang chrétien qui jaillit... Accourez, nos frères en Jésus-Christ ! le spectacle est très beau ! les places sont gratis et les Turcs sont généreux ! Pour faire admirer leur talent ils réservent des primes princières aux assistants de leur représentation lugubre...

Au Conseil des Ministres des Affaires Etrangères, M. Poincaré arrive avec un programme visant la création du Foyer National Arménien ; lord Curzon affirme, dans son discours à la Commune, qu'il a été toujours partisan de la création de ce Foyer ; quant à M. Schanger, il déploie toutes les finesses de la langue italienne pour défendre les intérêts de l'Arménie. Après avoir écoulé toutes les provisions de la cascade de compliments dans le bassin arménien, nous constatons avec ahurissement que la Trinité vient de noyer la question arménienne dans cette étreinte liquide et en fin de compte ayant fusionné l'Armé-

nie dans la limite de la Turquie, elle s'empresse d'envoyer la lanterne de Diogène à la Société Fantôme pour la recherche de l'Arménie, badigeonnée à la couleur turque.

Nous n'aurons sûrement pas l'éternelle naïveté de notre pauvre Délégation qui, prise entre les filets de la diplomatie, ne possède même pas la mâle énergie de se dégager par un coup de canif audacieux et de diriger crânement ses pas dans une autre direction, déployant à la face du monde un nouveau drapeau ayant comme devise : « *Pas un Arménien sous le joug turc* ».

(Aiguillon, 1^{er} mai 1922).



Une Conférence des Sages et des Fous à Lausanne

Le bon Dieu ou la Nature, comme vous voudrez, a posé dans le creux de notre tête une extraordinaire machine qui est la source intarissable du raisonnement et de la logique, quand elle fonctionne normalement, et règle la vie des créatures humaines ; si cette machine est détraquée, l'homme devient la proie des plus vulgaires passions. C'est pour cette raison que les asiles d'aliénés sont créés pour y hospitaliser les détraqués, sous une surveillance rigoureuse, dans l'intention de protéger la partie saine de l'humanité ; suivant ce principe, dans une société civilisée, il n'est pas permis aux fous d'avoir contact avec des hommes qui sont indemnes de cette avarie cérébrale (ce qui n'empêche pas les Turcs de prendre part à la Conférence de Lausanne).

Nous reconnaissons volontiers que les trois diplomates français, anglais et italien sont des hommes supérieurement intelligents. Pourtant, MM. Poincaré, lord Curzon, Mussolini doivent avoir toutes les peines du monde pour faire entendre raison à une bande de fous sortant des repaires d'Angora ; malheureusement, toutes leurs connaissances médicales ne sont pas suffisantes pour tuer les microbes de la folie qui ravagent et pourrissent les *bachibozouks* de la grande assemblée des déséquilibrés.

Mustapha Kemal télégraphiait dernièrement à M. Nansen, le représentant de la Société des Nations en Orient : « Il y a 20.000 orphelins arméniens et grecs à Samsoun et dans les autres villes de la mer Noire ;

si vous ne les faites pas embarquer jusqu'à la fin du mois, je les ferai massacrer tous. » C'est avec les envoyés d'un pareil gouvernement que les grandes puissances civilisées sont en train de discuter la paix de l'Orient. Pauvre humanité !!

Le langage énergique de M. Lloyd George, vis-à-vis des Turcs, à la suite de la tragédie de Smyrne, n'avait pas le don de plaire au trop prudent lord Curzon ; il estimait que les Turcs devaient être traités plus gentiment, en vrais gentlemen (comprenez gentlemen cambrioleurs et gentlemen assassins).

L'anéantissement d'une grande ville comme Smyrne et l'assassinat des 50.000 chrétiens ne pouvaient pas émouvoir le cœur d'un grand diplomate comme lord Curzon, puisque les five o'clock et les dîners copieux se succèdent à Lausanne, en compagnie des assassins de Smyrne ; pendant ce temps, le ministre d'Angleterre à Athènes est rappelé à la suite de l'exécution de six ex-ministres grecs coupables de haute trahison envers la patrie hellène, exécution rendue obligatoire, suivant le jugement d'un tribunal hellène. Il paraît que cette exécution capitale a soulevé d'horreur le cœur endurci du diplomate anglais. Pour nous autres, les humbles mortels qui n'avons pas l'occasion de porter le précieux manteau d'un grand diplomate genre lord Curzon, il nous est bien difficile de comprendre l'émotion débordante d'un humanitarisme retardataire du chef du Foreign-Office. Pour nous, une goutte de sang chrétien versé par les assassins turcs a plus de valeur qu'une bouteille du pétrole de Mossoul à la table de toilette de lord Curzon.

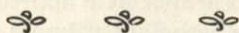
La Grèce est un pays libre et indépendant. La civilisation occidentale est une marchandise d'exportation de provenance hellène, dont le peuple grec possède un stock considérable à écouler sur le marché du monde. Lord Curzon ferait mieux de faciliter le transit de cet article dans les territoires d'Anatolie qui se trouvent sous l'autorité *des amis de lord Curzon*, au lieu de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un pays civilisé qui n'a pas l'habitude d'assassiner des centaines de mille innocents, sous l'inspiration d'une grande assemblée (??!!) de bandits.

Les événements se précipitent en Orient, et malgré la comédie de Lausanne, des centaines des nôtres tombent journellement sous les yatagans des assassins turcs. Ne perdons pas notre temps dans les considérations générales, *résumons et disons toute la vérité*. Les grandes puissances civilisées préfèrent la défense de leurs intérêts pécuniaires à la défense des chrétiens d'Orient. La garantie envisagée à ce sujet n'a pas plus de valeur que la fameuse protection de *Bouillon-Pacha* pour les Arméniens de Cilicie.

Nous avons eu, en son temps, la bonne inspiration de conseiller à nos compatriotes d'évacuer la Cilicie, sans tenir compte des conseils intéressés de quelques charlatans, et depuis les événements nous ont

donné raison. Aujourd'hui, nous accomplissons le même devoir sacré envers nos compatriotes et envers nos amis grecs en leur disant : *Evacuez les territoires qui se trouvent sous la sanglante tyrannie d'une assemblée de fous, dont le seul but consiste à profiter de toutes les occasions pour exterminer les Arméniens et les Grecs en achetant la conscience des représentants des peuples civilisés par des concessions fructueuses.*

(Aiguillon, 15 décembre 1922).



Le Ciel et la Terre en Complot

Journellement, nous sommes assailli par nos compatriotes qui fuient l'Orient et nous posent des questions concernant la cause arménienne. Nous tenons, invariablement, le même langage à tous ceux qui se présentent chez nous avec l'espoir de découvrir une étoile dans le ciel arménien, quoiqu'il y ait assez longtemps que nous ne soyons plus en très bons termes avec les hautes sphères célestes dont les emportements furieux prennent comme objectif pour éclater la malheureuse race arménienne.

Il est certain que ni le bon Dieu, ni le mauvais diable, ne nous gratifient plus de leurs faveurs ; voilà une vérité biblique ou diabolique en ce qui concerne le Ciel.

Quant à notre pauvre planète, nos amis ou nos ennemis, dans ce siècle d'égoïsme où nous vivons, ayant leurs propres chats à fouetter, ils font semblant de nous ignorer et en suivant la fameuse maxime « chacun pour soi et Dieu pour tous », ils ont l'air de nous dire : « Débrouillez-vous, Messieurs, nous regrettons infiniment, mais nous ne pouvons rien faire pour vous ». Si vous voulez, cela est cynique, immoral, dégoûtant ; lancez une avalanche d'injures à la face du monde civilisé en alléguant tous les adjectifs malsonnants contenus dans le dictionnaire Larousse, vous ne changerez rien à la vérité toute nue, que tout Arménien, riche ou pauvre, grand ou petit, doit regarder sans aveuglement.

Il est bien entendu que, trompés par les déclarations de nos grands alliés, concernant la libération de l'Arménie, nous avons fourni pendant la Grande Guerre 150.000 combattants à la Russie, une dizaine

de mille à la France ; nos volontaires par milliers secondaient les efforts des Anglais, au Caucase. Une fois la victoire obtenue par le sacrifice solidaire de tous ces pays, nous nous apercevons avec une poignante douleur dans le cœur que nous avons été bel et bien joués dans la tragédie universelle.

Il n'est plus question de la libération de l'Arménie. Devant le mercantilisme général tout l'idéal s'efface; autour du tapis vert des conférences successives, il n'est plus question non plus du droit des petits peuples de disposer de leur sort. Les représentants de nos grands alliés de la guerre, endossant insolemment le manteau des gros marchands offrent à l'Univers le spectacle honteux d'un mercantilisme sans entrailles ni conscience, s'associant même à des bandes d'assassins et de bandits de grands chemins comme les Turcs. Franchement, c'est écœurant. Des promesses !!! des signatures !!! Parlons-en un peu, ô grands protecteurs des petits peuples. Votre humanitarisme n'est qu'un simple charlatanisme. Vous n'avez plus le droit de reprocher à un kaiser allemand de ne pas avoir respecté sa signature et d'avoir considéré les traités comme des chiffons de papier; vous-mêmes, vous jetez en ce moment vos signatures et vos promesses au panier pour être ramassées par les balayeurs des rues.

Nous avons encore une délégation à Paris qui se dit nationale, qui persiste à s'exposer et à exposer la dignité de la nation arménienne à la risée de ces gros marchands de foire qui fraternisent avec les plus grands assassins du monde et dans les dîners somptueux à Lausanne sablent des coupes de champagne pour célébrer l'enterrement de l'Arménie agonisante. Pauvres membres anémiés d'une délégation sans énergie. Assez ! assez ! nous ne croyons plus à vos mensonges : votre rôle de mendiants aux portes des chancelleries européennes inspire tout simplement du dégoût au Peuple arménien. Entendez-vous ? Vous n'êtes pas à la hauteur de votre tâche; au rôle de mentor que vous vous donnez, vous ne comprenez absolument rien. *Votre fanfaronnade de jadis* et votre piteuse attitude actuelle ont conduit l'Arménie au fond de l'abîme; vous nous en devez des comptes, car c'est devant un conseil de guerre que vous vous expliquerez. En attendant, effacez-vous, le peuple arménien saura se défendre sans vous. Des mauvais serviteurs comme vous ne sont plus indispensables à la conduite de la destinée de la patrie. *Allez-vous-en.*

Ah ! le gâteau est succulent ? vous ne pouvez pas vous en séparer ? Vous dites que vous n'avez rien à vous reprocher et votre conscience est tranquille ? Attendez un peu, nous allons mettre les points sur les *i*.

Au lendemain de l'armistice, nous étions en excellente posture : tout espoir était permis au Peuple arménien, la sympathie universelle nous entourait, les braves soldats arméniens avaient héroïquement accompli leur devoir sur tous les champs de bataille. Avec l'armistice

le rôle de nos soldats étant terminé, la parole était à notre Délégation, pardon, à nos *deux délégations*, pour cueillir le fruit des héroïques efforts obtenus par le sang de nos poilus. Maintenant, nous allons constater, avec des preuves à l'appui, que par l'incapacité notoire de nos soi-disant diplomates, tout a été perdu avec le torrent de sang d'un million de victimes.

Parlons de la Cilicie. En 1916, pendant la présidence du Conseil de M. Aristide Briand, nous avons conclu un arrangement avec le gouvernement français qui nous engageait à fournir à la France un minimum de 5.000 soldats pour conquérir la Cilicie ; le gouvernement français, poussant le scrupule jusqu'à sa dernière limite, avait proposé à la Délégation arménienne de nommer la légion en formation : « *La Légion arménienne* ». Notre délégation, avec une légèreté incroyable, repousse cette proposition et accepte que cette légion soit confondue dans la légion d'Orient. Par la bêtise d'une délégation à courte vue, le peuple français a toujours ignoré dans sa grande majorité qu'une légion arménienne était venue au secours de la France au moment où son existence était en danger ; de cette manière, le peuple arménien a été privé de la sympathie agissante du peuple français. Quand on parlait des volontaires arméniens, la pensée du peuple français allait à nos 500 volontaires de la légion étrangère, où toutes les races étaient confondues.

D'autre part, en acceptant la proposition du gouvernement français, la présence d'une légion arménienne officiellement reconnue mettait l'Arménie sur le rang d'alliée, *sans aucune contestation*. Plus tard, la Délégation a reconnu elle-même cette énorme erreur, quand tout était fini, puisque, après l'armistice, elle insistait auprès du gouvernement français pour que la légion arménienne ne soit plus confondue avec la légion d'Orient. Mais c'était trop tard ; *on frappe le fer lorsqu'il est chaud* ; la reconnaissance de cette erreur met la Délégation dans un flagrant délit que le peuple arménien n'est pas disposé à lui pardonner.

La feuille de route du colonel Brémond, qui était nommé gouverneur du département d'Adana, portait le nom « Arménie ». En plus, nous possédons la copie d'une dépêche de M. le Ministre de la Guerre au colonel Brémond, qui lui ordonnait la formation d'une armée nationale arménienne. D'après nos renseignements auprès des officiers français et légionnaires arméniens, en Cilicie, à chaque réveil, le drapeau arménien était hissé à côté du drapeau français avec les mêmes cérémonies militaires. Après l'armistice, cette bonne entente et la collaboration franco-arménienne a duré environ huit mois, jusqu'au jour où notre délégation de girouettes a eu la malheureuse inspiration de repousser le mandat français pour le remplacer par un mandat américain qui n'existait en réalité que dans l'imagination de notre nerveuse délégation.

Du moment que nous avons conquis la Cilicie avec les Français,

cette fraternité d'armes de nos deux peuples devait continuer sur le terrain politique. La France devenant méfiante vis-à-vis de notre Délégation et étant obligée de mener une guerre contre les Turcs, armés par un de ses alliés (*le kémalisme n'était pas le produit de l'invention française*), envoie M. Picot, le haut-commissaire français en Syrie, auprès de Mustapha Kemal, à Sivar, pour établir la base d'une entente franco-turque; donc, en vérité, l'entente Franklin-Bouillon et Mustapha Kemal n'est que la continuation de l'entente Picot et Kemal.

Quand à la suite de la sottise de notre Délégation, l'évacuation désirée est devenue une réalité, la même délégation, sous la poussée de nos compatriotes de Cilicie, devient suppliante auprès du gouvernement français pour empêcher l'évacuation qui devenait la cause principale de la perte de la Cilicie arménienne, et nos amis arméniens n'ont même pas fait un geste pour la défendre.

A notre humble avis, la diplomatie française aurait été mieux inspirée si elle n'avait pas tenu rigueur au peuple arménien de la faute d'une délégation inexpérimentée, d'autant plus qu'à la voix de la France le peuple arménien tout entier s'est levé comme un seul homme pour prendre rang à côté de la France et de ses alliés, et cela sans aucun marchandage. Une heureuse inspiration aurait facilement aplani les difficultés qui surgissaient, avec l'appui des patriotes qui, connaissant mieux la mentalité arménienne, auraient facilement découvert un moyen pratique pour arriver à un résultat heureux pour nos deux pays. Nous estimons que s'il y a eu des fautes commises d'une part, qui n'étaient pas, en somme, irréparables, d'autre part, du côté français, il y a eu une précipitation qui laissait la triste impression d'une préméditation.

Quant à la question de la Grande-Arménie, notre politique traditionnelle était basée sur l'amitié russe. Sans l'appui de notre grande voisine, l'existence même d'une Arménie indépendante n'était même pas à envisager.

Après l'armistice, nos amis russes ont manifesté souvent un esprit conciliant à notre égard, et pour cimenter la base d'une solide amitié, le gouvernement de Moscou avait demandé l'envoi d'une Commission arménienne pour discuter les questions concernant nos deux pays. La Commission a échoué dans sa mission par l'entêtement incompréhensible de notre délégation de Paris qui se trouvait exclusivement sous l'influence du Foreign-Office.

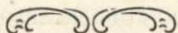
La Russie, par la voix de Lénine, accordait à l'Arménie entière liberté d'action au point de vue administratif et militaire; seulement, nos amis russes désiraient que l'Arménie n'ait pas une politique extérieure indépendante de la Russie; comme nous l'avions fait remarquer en son temps à M. le professeur Khatchadourian, l'Arménie n'avait pas l'embarras du choix; par conséquent, la Commission aurait dû accepter sans hésitation la condition de la Russie et basée sur cette conces-

sion de réclamer l'appui de la Russie pour la libération de l'Arménie turque, ayant comme objectif la ville de Trébizonde sur la mer Noire. Le malheur était que notre Délégation de Paris, trompée par une diplomatie perfide, croyait pouvoir tenir tête à la Grande Russie, et les Turcs, profitant adroitement de ce malentendu, prirent immédiatement la place que nous devions occuper nous-mêmes à côté de la Russie.

Il est permis à un peuple, à la veille de briser ses chaînes d'esclavage, de s'emporter, de se griser, mais tous ceux qui ont la charge de conduire la destinée d'une nation n'ont pas le droit de perdre le sang-froid et le sens exact de la réalité ; la foule ne raisonne pas, mais les dirigeants doivent raisonner le pour et le contre avant de se jeter dans une aventure périlleuse.

Notre politique cilicienne était déjà très mauvaise, notre politique à l'égard de la Russie était d'une légèreté tout à fait infantine, si nous faisons une comparaison entre les sacrifices consentis par le peuple arménien et le résultat obtenu (qui est presque nul) par nos diplomates gonflés d'orgueil ; si nous faisons une autre comparaison entre les héroïques efforts de nos poilus, qui n'ont rien négligé pour gagner à la cause arménienne la sympathie générale et l'activité paralysante de notre lamentable Délégation, nous arrivons tout droit à cete triste conclusion : « *des héros qui ont été conduits par des ânes* ».

(Aiguillon, V^r Février 1923).



Les Observations d'un Observateur

Je ne suis ni collectiviste, ni socialiste, ni réactionnaire; les défenseurs de toutes ces théories peuvent déployer toutes leurs facultés mentales, employer les phrases les plus sonores, broder et fleurir leurs explications par les mots les plus fins, avec des accents de conviction théâtrale, ils n'arriveront jamais à me convaincre. Je vous assure que j'écouterai avec le plus respectueux recueillement et avec la plus grande admiration les paroles autorisées d'un génie comme Jaurès; je goûterai avec délices les paroles enflammées d'un grand patriote comme Déroulède; ne vous étonnez pas, cher lecteur, j'écouterai même sans broncher les paroles mielleuses et captivantes d'un Sébastien Faure, comme une âme poétique qui écoute dans une matinée de printemps, près d'un village, l'eau pure et claire qui coule d'une fontaine. J'applaudirai avec le même enthousiasme ces merveilleux acteurs admirablement doués, qui ont le don de bercer l'humanité souffrante sur les ailes de leurs génies respectifs.

Quant à m'engager dans leurs armées, n'y comptez pas, parce que je ne suis qu'un observateur, donc cette qualité m'empêchera toujours de suivre l'exemple des moutons de Panurge. Depuis des siècles, des cargaisons de littératures ont été amassées autour de ces théories, des torrents de discours ont été déversés à travers le monde; au fond rien n'a été changé; il est vrai qu'on a modifié les costumes en apparence, on a raffiné les mœurs, mais l'appétit insatiable de l'animal qui est l'homme a été aiguisé d'une façon inquiétante, son égoïsme individuel a atteint le degré le plus élevé d'où les favorisés de la Fortune jettent un regard de dédain sur leurs semblables qui peinent et souffrent à faire fendre un cœur sensible. Voilà le résultat des siècles de discours qui a abouti à un fiasco complet parce que toutes ces bonnes volontés, restées en état de théories, n'avaient pas le mérite d'être pratiques.

Quand un bon chirurgien se trouve en face d'un mal qui s'aggrave de jour en jour, il ne perd pas son temps à théoriser; confiant en sa science, le bistouri en main, il attaque courageusement la plaie sans se soucier le moins du monde des cris de douleur qui s'échappent de la bouche de l'intéressé.

Mais, malheureusement, nos grands chirurgiens qui rêvent le salut de l'humanité restent dans les sphères théoriques et ils n'ont pas le courage de se soumettre les premiers à l'opération salutaire dont ils nous montrent par des discours la nécessité absolue.

Tous les observateurs qui sentent qu'une grande injustice enveloppe l'humanité, au lieu de prêcher dans le désert des théories compliquées, feraient mieux de porter tout d'abord le bistouri à leur propre égoïsme; l'exemple étant contagieux, vous verriez que chacun, encouragé du dévouement de son voisin, s'empresserait de suivre ce bon principe, qui a l'avantage d'être très pratique et à la portée de tous les mortels.

N'ayons pas la lâcheté de dire que la misère est trop grande, il n'est pas de la compétence humaine et du domaine de possibilité de la soulager. Allons donc, c'est une piteuse excuse pour nous soustraire à un devoir sacré. Cher lecteur, ne vous occupez pas de l'humanité tout entière ; ne cherchez pas, de cette façon, un abri à votre égoïsme criminel; observez tout simplement autour de vous, occupez-vous, pour votre part, suivant vos moyens, de tous ceux qui vous entourent directement; par exemple, si vous êtes patron, intéressez-vous à l'existence de vos employés et de leurs familles. Regardez consciencieusement si les appointements que vous leur accordez sont raisonnables; si, au contraire, ils suffisent à peine à ne pas les faire crever de faim; si vous êtes un grand capitaliste, n'entassez pas vos millions dans les coffres-forts; il y a des milliers de vos semblables qui ont des familles à nourrir, ils attendent les bras croisés que vous daigniez leur fournir du travail; ne révoltez pas la conscience de ces braves gens par votre isolement, n'aigrissez pas leur caractère à votre égard. Puisque vous êtes l'un des favorisés de la fortune, utilisez vos millions, soyez nénéreux envers ceux parmi lesquels la roue de la fortune pourrait bien un jour vous conduire; ne soyez pas inhumain étant riche, pour que vous puissiez faire entendre vos doléances devenant pauvre.

Des déclamations autour des théories en cours ne sont bonnes que pour amuser la galerie oisive et fainéante, cela ne procurera certainement pas du pain au peuple. Une bonne tasse de lait non falsifié vaut mille fois mieux pour la santé de l'enfance que tous les discours éphémères des grands prophètes humanitaires. Il vaut encore mieux qu'un ouvrier ou employé rentrant chez lui emporte dans sa poche le produit de son travail, quelques bonnes pièces de cent sous, que plusieurs extraits des discours du collectivisme, du socialisme et du patriotisme. Que les parents donnent le bon exemple de dévouement et de désintéressement à leurs enfants et leur enseignent sans relâche leurs devoirs envers leurs frères de misère. Que les professeurs, au lieu d'exalter et d'abrutir l'esprit indécis de leurs élèves par des principes contradictoires et de préparer une génération de citoyens chargés de haine, ménagent le terrain à une entente de plus en plus fraternelle entre les employeurs et les employés. Que la justice, au lieu de se guider par des textes souvent compliqués, soit implacable pour étouffer le développement du germe de l'égoïsme qui empoisonne la vie de la Société moderne, qu'elle frappe dans pitié tous ceux qui, abrités dans

les plis d'une législation, profitant de la force que la loi leur accorde inconsciemment, piétinent et écrasent les honnêtes gens et les traitent comme de simples parias.

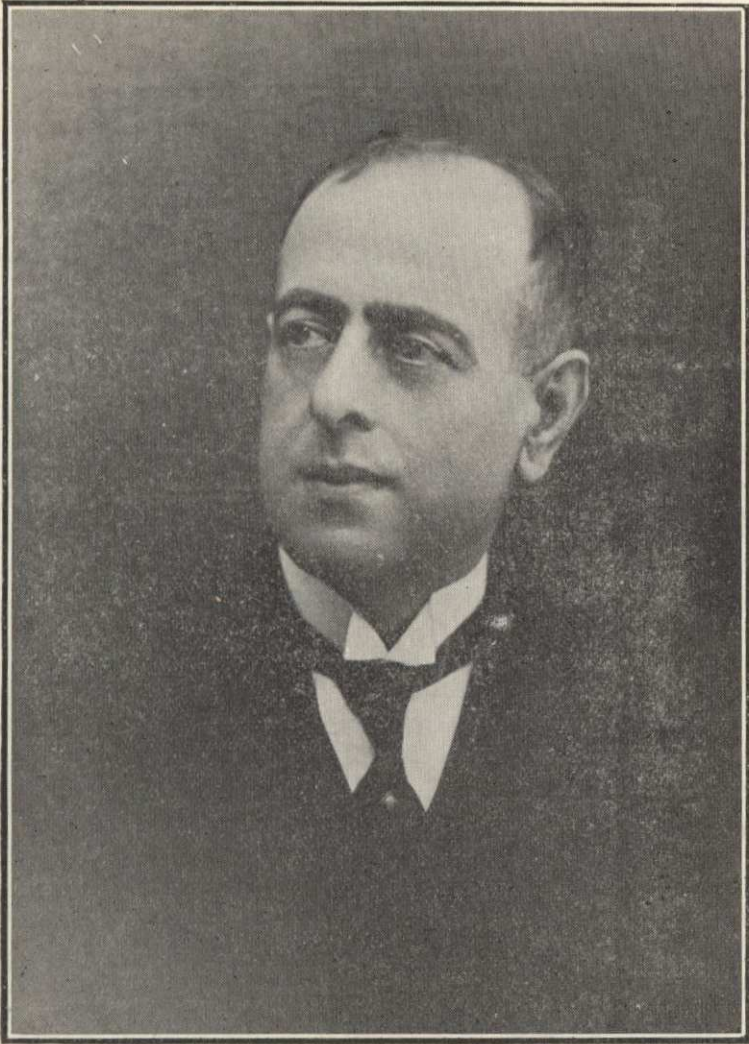
La justice doit être clémente et paternelle envers tous les honnêtes travailleurs manuels et intellectuels, qui ne demandent pas mieux que d'être utiles dans la société, sans chercher la ruine de leur voisin, mais, par contre, le châtiment doit être exemplaire « *pour tous les coquins de toutes les classes* » qui, entraînés par l'appât du gain, sèment la ruine et la désolation autour d'eux.

Les parents, les professeurs, les serviteurs de la Justice doivent être solidaires dans cette œuvre de salubrité sociale; ils doivent s'entendre pour attaquer le mal de front et l'enrayer. « Le véritable ennemi de l'humanité, c'est l'égoïsme individuel ». Il faut mener la lutte sans merci contre ce fléau, qui est la principale cause de la misère universelle. Mettez-vous à l'œuvre sans retard si vous voulez éviter la tempête qui gronde de loin et qui doit embrasser tôt ou tard l'univers entier. Faites le sacrifice de votre égoïsme, c'est de cette façon seulement que vous éviterez à l'humanité des torrents de sang qui ne changeront rien à la face du monde.

Combattez l'égoïsme individuel dans n'importe quel milieu qu'il se manifeste, vous atteindrez plus facilement le but proposé, tout en évitant au genre humain de nouvelles hécatombes et de grands malheurs.

(Aiguillon, Juillet 1923).





L'AUTEUR

TABLE DES MATIÈRES

1. L'Arménie et la Turquie.....	13
2. A la Députation ottomane.....	16
3. Appel aux Arméniens en 1914 en faveur de la France.....	20
3. Les Volontaires arméniens sur le front français.....	24
5. Les Arméniens et la guerre.....	26
6. Les Arméniens au Moyen-Age.....	30
7. La grande manifestation de la Sorbonne en 1916 en l'honneur de l'Arménie.....	40
8. Les lettres officielles.....	46
9. La Légion arménienne et la France. — Le Mandat français ou le Mandat américain.....	58
10. Le Rapport officiel de la Délégation nationale arménienne présenté au Quai d'Orsay.....	86
11. Le sauvetage des 5.000 Arméniens du mont Djebal-Moussa par l'escadre française.....	102
12. Episode du sauvetage : l'enfant arménien.....	110
13. M. Raymond Poincaré.....	112
14. La République arménienne et la Russie.....	116
15. Lettre ouverte à M. Tchitcherine.....	126
16. L'Arménie et la Grèce.....	130
17. Les lettres du Gouvernement grec.....	136
18. La lettre du maréchal Franchet d'Espérey à M. Venizelos. La lettre du général Milne au général d'Anglis.....	142
19. La Légion arménienne du général Torcom.....	146
20. La vérité sur la tragédie de Smyrne, par M. le chanoine Policarpe Scagliarini.....	158
21. Le général major Antranik.....	164
22. Boghos Pacha Nubar.....	172
23. M. Noradounghian.....	174
24. M. Aharonian.....	178
25. M. Tchobanian.....	182
26. Les richards arméniens.....	190
27. Le Traité de Sévres, le Traité de Lausanne, le Traité d'Alexandropol et M. Clemenceau.....	194
28. Conclusion.....	198

ANNEXES

29. L'exode des Arméniens en France.....	205
30. Le Peuple français.....	206
31. Office National Arménien.....	204
32. L'article de <i>L'Ami du Peuple</i>	222
33. L'article de <i>L'Eclair de Montpellier</i>	226
34. La grande Conférence de M. Emile Pignot.....	230
35. La grande manifestation de la Fraternité gréco-arménienne.	244
36. La grande famille Gulbenkian et les grandes familles armé- niennes	252

EXTRAITS DU JOURNAL « AIGUILLON »

37. On danse sur nos cadavres.....	262
38. La Justice et le Crime aux prises.....	264
39. MM. les médecins sont en consultation.....	266
40. La loi de la Nature et la singerie humaine.....	267
42. La Délégation arménienne chez M. Briand et la Cilicie....	268
43. L'Homme ou le Singe ?.....	271
44. Les assassins triomphent.....	272
45. Une Conférence des sages et des fous à Lausanne.....	273
46. Le Ciel et la Terre en complot.....	275
47. Les observations d'un observateur.....	280



Tous nos clichés sont confectionnés chez CELLON

59, Rue Beaubourg. 59 — PARIS

